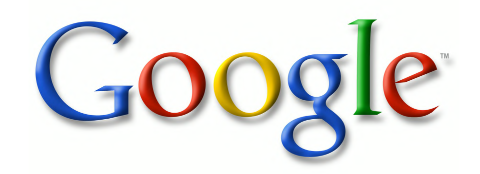






Ce qu'il y a
dans une
Collection de Journa[ux]
par
Gustave de Breyne

CE QU'IL Y A

DANS UNE

COLLECTION DE JOURNAUX

PAR

G. DE BREYNE-DUBOIS.

BRUXELLES
OFFICE DE PUBLICITÉ
A.-N. LEBÈGUE ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE

1881

Hommage de l'auteur —
Gve Debrayne-Dubois

CE QU'IL Y A
DANS UNE
COLLECTION DE JOURNAUX

De vos éloges je n'ai voulu retenir que cette phrase : « Il serait triste de croire que ce charmant travail, qui a dû coûter beaucoup de temps et de recherches à son auteur, n'eût pas de lendemain, et se perdît dans la collection du JOURNAL DE BRUGES... »

Aussi, fort de cet encouragement, je n'ai pas hésité à publier mon recueil d'extraits, de notes, de critique : bagage de collectionneur, un peu confus, un peu emmêlé, peut-être, mais, en somme, formant un ensemble de choses, qui, toutes, ont trait au journalisme, à la presse, et qui, par là même, peuvent ne pas être dénuées d'un certain intérêt.

Quoi qu'il en soit, avant tout, Madame, je tenais à cœur de vous témoigner ma vive reconnaissance, en mettant sur la première page de ce volume votre nom, si aimé et si estimé dans le monde des lettres.

Et, pour rendre mon ouvrage plus digne de vous, Madame, — de vous, l'auteur de ces deux livres, si pleins d'originalité et de fraîcheur poétique : RÉCITS ET LÉGENDES DES FLANDRES, *et* CONTES ET NOUVELLES, — *pour rendre, dis-je, mon ouvrage meilleur, j'ai soigneusement revu mon manuscrit, je l'ai remanié, et je l'ai augmenté de plusieurs chapitres.*

Recevez, je vous prie, Madame, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GUSTAVE DE BREYNE-DU BOIS.

Dixmude, le 1er mai 1881.

I.

Tous collectionneurs !

Il y a des gens qui dédaignent les collections, comme ils méprisent les collectionneurs. Ce sont des profanes, qui ne se sont jamais occupés de rassembler, en un tout indivisible, mille choses utiles, ou artistiques, ou frivoles, ou stupides, ou même abracadabrantes. Ces personnes-là ont évidemment tort, car tout le monde est plus ou moins collectionneur !

L'enfant collectionne ses joujoux; le jeune homme collectionne ses illusions; l'homme mûr collectionne ses dernières espérances ; le vieillard collectionne ses souvenirs.

Collectionneur, le notaire qui conserve précieusement les actes et les papiers de famille.

Collectionneur, l'avocat qui réunit ses preuves et accumule ses arguments.

Collectionneur, le médecin qui fonde son diagnostic sur des symptômes sûrs, indiscutables.

Collectionneur, le pharmacien qui étiquette ses drogues.

Collectionneur, l'huissier qui met de côté ses grimoires.

Et les écrivains, les poètes, les romanciers, les dramaturges, les peintres, les sculpteurs, les compositeurs, les dieux de l'art et de la littérature, tous ces hommes d'élite qui, par leur génie et leur labeur, produisent les chefs-d'œuvre; ne sont-ce pas de sublimes collectionneurs?

N'oublions pas les savants, ces collectionneurs de la science; ni les philosophes, ces collectionneurs de la sagesse.

Mais, pour sortir des généralités, traçons rapidement quelques silhouettes de collectionneurs, en saluant les uns, en nous moquant des autres.

Voyez ce jeune homme de vingt ans. Il fait son entrée dans le monde des lettres, à la faveur d'un volume de poésies légères. Il est frais, pimpant, épanoui, — et léger comme ses vers.

Pourquoi tout ce bonheur? Eh! mon Dieu, parce qu'il a collectionné ses plus intimes et ses plus pures pensées d'amour!

Et ce vieux professeur qui passe, saluons-le avec admiration. Il a formé toute une génération par sa parole sage, paternelle, par ses conseils,

par son exemple. Il a droit au repos, plus que personne. Il n'en veut pas. Il veut travailler et lutter jusqu'au dernier jour. Pendant sa longue carrière il a amassé beaucoup de notes, il a réuni une foule d'observations. Maintenant, il fouille dans ses manuscrits épars que la poussière du temps a déjà envahis. Il supprime, il ajoute, il lie, arrange, coordonne. Il a son plan. Il veut extraire de ses vieux papiers un livre, qu'il va dédier à ses anciens élèves...

Hélas! je crains qu'il n'ait plus assez de temps à vivre, non-seulement pour publier son volume, mais même pour l'écrire. Dites-moi, n'est-ce pas là le plus sympathique des collectionneurs?

Nous avons aussi le double collectionneur, une figure intéressante et un homme du jour. C'est l'heureux mortel qui peut satisfaire à la fois son intelligence et son estomac, par la possession d'une bibliothèque choisie, et d'une cave fournie des meilleurs crus!

En voici d'autres.

Écoutez ce député qui, d'un ton déclamatoire, solennel et monotone, débite des discours boursouflés, insipides, assommants.

Cela vous fait pouffer de rire d'abord, mais cela finit par vous endormir.

Eh bien! sans toucher le moins du monde à l'inviolabilité parlementaire de cet honorable

orateur, n'avons-nous pas le droit de dire, qu'il forme, à lui tout seul, le collectionneur, par excellence... des phrases de ferblanc?

Entendez-vous cet avocat de cour d'assises? Il crie à se démantibuler les mâchoires, et gesticule à se démettre les deux bras. C'est un type. C'est le collectionneur des plaidoyers grotesques.

Collectionneur, ce *reporter* de l'un ou l'autre grand format de Paris, plus vigilant et plus remuant qu'un policeman; à la piste de tout; qu'on voit partout, qui est partout, — chien d'arrêt de la presse, — écoutant tout, recueillant tout, annotant tout, jusqu'au dernier quolibet des Halles.

Collectionneur, ce cabotin qui a la prétention de jouer tous les rôles, et n'est capable d'en exécuter aucun.

Collectionneur, ce charlatan qui, pour tromper plus facilement sa clientèle imbécile, ajoute chaque jour, — et à chaque représentation, — une autre fioriture à son éternel et stupide boniment.

Oui, oui, le monde pullule de collectionneurs!

Tous, nous sommes collectionneurs!

II.

Collectionneurs sérieux. Collectionneurs comiques. — Bouts de cigares.

En réalité, il n'existe que deux espèces de collectionneurs : les collectionneurs sérieux et les collectionneurs comiques.

Les premiers sont clairsemés, en proportion des seconds, qui sont innombrables.

Le collectionneur sérieux poursuit un but utile, élevé, civilisateur. Qu'il recueille des tableaux, des gravures, des curiosités artistiques, des albums, — où chaque page est un souvenir d'auteur ou de poète, — des manuscrits, des partitions, des livres, des revues, des journaux, peu importe, pourvu qu'il ne tombe point dans le bric-à-brac ou dans la camelotte. Car il ne suffit pas d'acquérir à tort et à travers, d'avoir à tout prix. Il faut savoir choisir avec goût et dé-

licatesse; il faut savoir distinguer avec un jugement sûr, le bon, le médiocre, le mauvais. C'est là une étude qui relève l'intelligence, et produit sur l'âme des sensations ineffables.

Le collectionneur sérieux recherche avec passion, avec âpreté. Il ne se décourage jamais. Il est infatigable. S'il ne trouve pas aujourd'hui, il trouvera demain. Il n'épargne rien, ni peine, ni sacrifices, ni temps, ni argent. Il ne s'inquiète ni des refus, ni des rebuffades. Il a le sentiment et l'amour de l'art, il est plus ou moins artiste, il a le feu sacré.

Le collectionneur comique est tout autre. Il collectionne pour collectionner. Et encore, que collectionne-t-il? Des objets sans portée, sans intérêt, sans importance, où l'art ni la science n'ont rien à voir. Il satisfait sa vanité, son amour-propre, une sotte gloriole, souvent un caprice éphémère.

Cependant, c'est parmi les collectionneurs comiques qu'on rencontre ces individus exceptionnels, collectionnant les choses les plus bizarres, les plus épatantes, les plus impossibles, avec une fureur qui ne leur laisse ni trêve ni repos, et qui, au bout de quelques mois de ce travail insensé, en fait des maniaques!

Témoin l'anecdote suivante, dont je garantis la vérité en tous points.

Dans ce temps-là, — mettons trente ans, — il y avait à l'Université de Bruxelles un étudiant, modèle sous tous les rapports. Il travaillait comme un nègre, et il était bon comme du pain. C'était un excellent camarade. Il n'avait qu'un tort, celui de ne pas aimer les plaisirs bruyants dont raffolaient ses amis. Il était, en un mot, trop sérieux et trop philosophe pour son âge. Eh bien ! ce prodige de sagesse, trois mois avant de se présenter pour son premier examen, se prit tout à coup, sans rime ni raison, à devenir collectionneur. Et quel collectionneur? Collectionneur... de bouts de cigares! Oui, oui, encore une fois oui, l'étudiant se fit collectionneur de bouts de cigares !

Comme il n'était pas dépensier de sa nature, — j'ai dit qu'il avait toutes les vertus ! —il s'était amassé un pécule. Il dépensa toutes ses économies. Il vendit même quelques livres. Il fit tout cela pour satisfaire sa sotte et incompréhensible passion. Pendant trois mois, il n'étudia plus, lui, le travailleur par excellence, le piocheur sans égal. Il ne fit que courir de boutiques de cigares en magasins de cigares, demandant toutes les formes, toutes les nuances, toutes les marques, toutes les qualités, tous les aromes de cigares, et des cigares de tous les prix. Et il fumait tout cela, il fumait toujours, en respec-

tant, bien entendu, le *bout du cigare* qui en formait la quatrième partie. Voici, d'ailleurs, comment ce jeune homme procédait pour donner à sa collection un cachet réellement décoratif. Chaque bout de cigare était percé d'une épingle qu'il enfonçait dans le mur. Naturellement, il avait dénudé les parois de sa chambre, afin de laisser toute la place disponible à ces débris de tabac, qu'il aimait follement. La chambre fut littéralement couverte de bouts de cigares, sans ordre, sans dessin, mais le plus rapprochés possible. Cela faisait l'effet d'un nouveau genre de cuir repoussé fantastique. Lorsque ce tableau était éclairé par le soleil couchant, on eût dit une nuée de diablotins, sortant des pierres du mur, et dansant un cancan d'enfer. Mais le quart d'heure de Rabelais allait sonner. L'étudiant ne passa point son premier examen. Son père lui enjoignit de retourner à la maison, et de cesser ses études. Pour le consoler de son malheur, ses amis parvinrent à le convaincre que sa manie de collectionneur avait été la seule cause de son insuccès. Il comprit à la fin, mais trop tard. Avant de quitter pour toujours sa chambre d'étudiant, il fit un auto-da-fé de tous ses bouts de cigares, en s'écriant : tout n'est que fumée dans ce monde !

Aussi bien, je n'ai écrit les deux chapitres qui

précèdent, que pour faire connaître au lecteur que je n'appartiens nullement à la catégorie des collectionneurs comiques, et que mon étude sur les journaux est, avant tout, un travail sérieux.

III

Un programme de collectionneur. — Travail et idéal. — Une montagne de journaux. — Conditions d'un bon numéro de journal. — Qualité, surtout. — *C'est le moment, c'est l'instant !* — Défauts et travers. — Flair et habitude. — Peines et tracas du collectionneur. — Drôle d'histoire du *qu'en dira-t-on*. — Véritable odyssée. — Le numéro doit être bien malade. — On le trouverait peut-être en... Amérique.

Quel problème ai-je tenté de résoudre? Quel rêve de collectionneur ai-je voulu caresser? En un mot, de quoi se compose la collection de journaux, que j'ai commencée en 1848, et que je devais finir en 1880? Je dis: *devais finir*, parce que, heureusement ou malheureusement, une collection de journaux ne finit jamais.

Eh bien! j'ai tâché de me procurer un numéro de tous les journaux belges parus depuis 1830.

Il restait une autre condition à exécuter pour remplir mon programme. Pour rendre ma collection de journaux plus variée et plus attrayante

encore, j'y ai ajouté, — en guise de *supplément*, — un numéro des journaux les plus importants de l'Europe et des autres parties du monde ; de plus, — en guise de second *supplément*, — un nombre considérable de journaux littéraires de Paris.

Le travail est donc fait, mais l'idéal est loin d'être atteint, et ne le sera jamais. N'est-ce pas le sort de toutes les choses humaines ?

C'est égal. La collection comprend une trentaine de volumes, de toutes les dimensions et de tous les formats, solidement reliés. Des gazettes par milliers ! Une montagne de journaux ! !

Toutefois, en disant plus haut : *un numéro de journal*, je n'exprime que le plus strictement possible l'un des articles de mon règlement. Il est vrai que, malheureusement, on se trompe souvent sur des apparences factices. En effet, il arrive fréquemment que le premier numéro est tout rempli, de la première ligne à la dernière, de promesses brillantes et alléchantes, — mais que le journal tardera de tenir, ou même ne tiendra jamais de la vie. Non, un seul numéro, fût-il le premier de la publication, — le *maiden*-numéro, — ne satisfait point aux exigences du vrai collectionneur. Il faut, au moins, deux numéros ; ou, ce qui vaut mieux, plusieurs numéros ; ou enfin, ce qui

forme le maximum du désir : le plus grand nombre de numéros possible. Voilà pour la quantité.

La qualité, je veux dire la valeur intellectuelle et morale, est la question la plus importante à examiner. Le collectionneur ne veut que de bons numéros, d'excellents numéros, des numéros quasi irréprochables, dignes de passer à la postérité. Et, si je pouvais ajouter un mot, et m'exprimer ainsi, je dirais que les numéros doivent être *ressemblants*. J'entends par là, que le journal doit contenir des articles caractéristiques, heureux de fond et de forme, où toute la rédaction *donne*; où le drapeau ne soit point caché; où la nuance s'accentue et se colore; où toute la *copie* correspond au programme du premier jour, à la profession de foi, au titre, à l'enseigne.

Pour avoir cette chance, il faut saisir les bonnes occasions : lorsque, — pour me servir d'un boniment forain, — *c'est le moment, c'est l'instant!*

Dame, le journal, — ou, si vous le préférez, le journaliste, — a ses défauts et ses travers comme tout le monde. Il a ses jours de paresse, d'humeur, de caprice, de rancune, de colère, de lassitude, d'indifférence. Il a aussi ses jours de pénurie. Et tout cela déteint sur le journal, comme le plus suave parfum sur un mouchoir de batiste.

Et moi qui aime et qui respecte la presse, je ne partage point la manie de ceux qui veulent en faire un sacerdoce. Voilà pourquoi je dis, que le collectionneur doit saisir le *moment*, *l'instant*.

Quant au choix des journaux littéraires ou de fantaisie, avec un peu de flair et d'habitude, il est facile de discerner les morceaux primesautiers, savoureux, délicats, de bon aloi.

*
* *

Maintenant, il n'est pas superflu de faire connaître au lecteur les peines que le collectionneur doit se donner parfois pour découvrir un journal. Un exemple entre mille. Oyez donc, et surtout croyez-moi.

Je brûlais du désir de posséder un numéro d'un journal qui avait été publié à Bruxelles, et n'avait eu que trois ans d'existence, 1849, 1850 et 1851. Cette feuille, « *le Qu'en dira-t-on* », renfermait un article d'une importance extrême pour ma collection. Les peines que je me donnai, les difficultés que j'eus à vaincre pour découvrir cet exemplaire, ce sont là des choses inénarrables. Correspondances nombreuses. Voyage à Bruxelles. Visites à des journalistes. Informations aux bureaux de rédaction. Fouilles faites chez les bouquinistes dans des monceaux de journaux

vendus au poids. Recherches dans les deux plus grandes bibliothèques de la capitale. Rien n'aboutit. Depuis, on m'envoya de Caïphe à Pilate. J'étais désespéré, lorsqu'un de mes amis m'assura que le fondateur du journal en question n'était autre que M. X., un homme fort connu dans le monde des lettres à Bruxelles. J'eus de la peine à trouver la demeure de cet écrivain, qui avait changé de faubourg sans avoir fait constater son changement de domicile. M. X., en qualité de poète, avait, sans doute, oublié de remplir une des mille formalités de la vie commune. Au reste, il me reçut fort courtoisement, me déclarant toutefois, qu'il n'avait pas été le fondateur, ni le rédacteur en chef du journal *le Qu'en dira-t-on* (celui-ci était décédé à Marseille, l'année même de la mort de sa gazette), mais seulement le collaborateur plus ou moins assidu. Il ne se souvenait pas, disait-il, d'avoir écrit la page que j'avais remarquée dans un numéro perdu du *Qu'en dira-t-on*. Il voulut s'en assurer à l'instant, ajouta-t-il, en dépouillant, en ma présence, les manuscrits de tous ses articles qui avaient figuré dans le journal introuvable, et qu'il avait précieusement conservés. Mais il ne trouva rien.

Plus tard, à un second voyage à Bruxelles, un brocanteur m'apprit, que la collection, — l'unique collection, — du *Qu'en dira-t-on* avait

été adjugée, dans une vente pour cause de faillite, à Monsieur A., élève interne à l'hôpital Saint-Jean. Je m'y rendis. Chemin faisant, je ne pus m'empêcher de faire cette exclamation : mon numéro de journal doit être bien *malade!*

M^r^. A. me déclara qu'il avait effectivement assisté à la vente de livres, où figurait la collection complète du journal *le Qu'en dira-t-on*, qu'il avait poussé jusqu'à trente francs, mais qu'il n'avait pas été le dernier enchérisseur. Nouvelles informations prises, derniers renseignements demandés, j'appris que le dernier enchérisseur était réellement M^r^. A., mais seulement l'homonyme de l'élève interne à l'hôpital Saint-Jean, que ce M^r^. A. avait quitté la Belgique en emportant sa collection de journaux, et qu'il s'était fixé en Amérique...

Voilà pourquoi le fameux numéro du *Qu'en dira-t-on* n'a pas l'honneur de figurer dans ma collection de journaux. J'avoue que c'est une lacune...

IV

Précautions à prendre. — Journaux français. — Journaux de Paris. — *Journaux de théâtre.* — Le *Moniteur des théâtres.* — Depuis 1823, quel changement ! — La *Polonaise* en dix-sept vers. — L'enfance de l'art. — *Vert-Vert.* — C'est beau, la copie ! — L'*Orchestre.* — Caricature très-cocasse. — *Polichinelle à Paris.* — Spirituel, mais méchant et vaniteux. — L'*Avant-scène.* — Les *Coulisses.* — Rien ne me frappe. — *Figaro-programme.* — Rondeau de Théodore de Banville. — L'*Entr'acte.* — *Journal de tout le monde.* — Opinion de l'*Univers* sur le théâtre. — Il faut christianiser. — La *Caricature.* — Opéra *Ste-Claire.* — *Crânement* dit. — Le *Cagliostro.* — Million d'exemplaires. — C'est arrivé. — Le *Rideau.* — Caisse et grosse caisse. — *High life.* — Un autre *Rideau.* — Tout court. — *Paris-théâtre.* — Photographies d'artistes.

Si je devais prendre au pied de la lettre le titre de cette étude de fantaisie, *Ce qu'il y a dans une Collection de journaux*, ce ne seraient pas quelques feuilletons que je serais obligé d'écrire, ce seraient quelques volumes. Dieu me garde de ce travail, d'autant plus qu'il ne ferait qu'ennuyer le lecteur autant que moi-même. Car, dans cet amoncellement de carrés de papier, il

n'est pas une feuille, où je ne puisse trouver un point plus ou moins intéressant, drôle ou comique, beauté ou tache, esprit ou bêtise.

Il faut donc prendre des précautions, c'est-à-dire faire un choix rigoureusement restreint, un triage sévère, mettre de côté tout ce qui paraîtrait encombrant.

Commençons par les journaux de France (1). Et tout d'abord les journaux de théâtre de Paris.

Mettons notre pince-nez, pour voir mieux et plus clair, et furetons, furetons.

A tout seigneur tout honneur, et respect à la vieillesse. Voici le *Moniteur des Théâtres.*— Un numéro de 1823, année de sa fondation. Tout petit journal. Il n'y en a plus de si petits aujourd'hui. *Le programme de tous les spectacles, naturellement.*— Une fois pour toutes, et pour gagner du temps, je ne répéterai plus cette phrase sacramentelle. — Deux pages d'annonces. Encore un détail qui est resté le même de nos jours. Mais, pas le moindre petit article. En fait de rédaction, il n'y a que ceci. On fait suivre le programme de *l'Odéon* (où l'on donnait *Robin des Bois*) de ces

(1) J'ai commencé par la France, et par la France j'ai dû m'arrêter et finir. Des loisirs nécessaires m'empêchent de fureter plus loin, c'est-à-dire, de faire une analyse et des investigations semblables pour la presse des autres pays. Et encore ai-je été obligé de restreindre mes recherches à la presse parisienne, et c'est en ce sens aussi, que j'ai puisé plus que partout ailleurs, et de préférence, dans le compartiment spécial des *journaux littéraires.*

cinq mots : « 1er acte. Polonaise par Nancy. » Et immédiatement après, on imprime la polonaise en dix-sept vers, — qui eussent gagné à être mis en simple prose. C'était une réclame qui était bonne sans doute en 1823. Aujourd'hui elle paraîtrait naïve. Oh! depuis, nous avons fait du chemin. Comme papier, format, impression et le reste, le *Moniteur des Théâtres* ressemble à l'enfance de l'art.

Vert-Vert. — Grand format. Paraissant toute une semaine avec le même contenu, sauf le programme des spectacles qui varie chaque jour. Les articles sont parfaits et signés des meilleurs écrivains. Mais, bien vite, on se dit : diable, diable, j'ai lu ceci dans tel livre, cela dans tel autre. Ce sont des extraits. On ne se laisse prendre qu'une fois. Puis des nouvelles théâtrales qui appartiennent bien au journal, à moins qu'elles n'appartiennent à un autre. Eh quoi! au milieu de ces nouvelles diverses théâtrales, un long article descriptif sur la découverte d'une nouvelle comète, avec des mots techniques? Ah ! j'y suis. Les nouvelles étoiles au théâtre ont une certaine analogie de rareté avec les nouvelles comètes du ciel. *Vert-Vert* a de l'esprit, mais pas autant que le *Vert-Vert* de Gresset.

L'Orchestre. — Pour le format, le fond et la forme, ressemble au *Vert-Vert*, comme du reste

la plupart des journaux qui vont suivre. Même méthode d'extraction pour ce qui regarde les beaux articles des bons auteurs.

J'aime bien l'image qui surmonte le titre. C'est une caricature très-cocasse : des musiciens à figure de singe et à queue de diable jouent de tous les instruments, en exécutant un charivari à tout casser. La guirlande qui entoure ce dessin est formée de canards, qui ouvrent le bec et accompagnent l'orchestre.

Au fond, quoi que fassent les rédacteurs de *l'Orchestre*, ils ne pourront jamais faire autant de bruit que le titre et le fronton de leur journal.

Polichinelle à Paris. — Polichinelle bat dru sur le dos de tout le monde. Il est spirituel comme un diable, mais méchant comme la gale. Le bec de sa plume doit être « une épine empoisonnée ». Ecoutez comme il parle d'une des premières actrices du Théâtre Français : « l'âge arrive, la beauté, le talent s'enfuient. — Que reste-t-il? l'intrigue! »

Plus loin : « il y a là, — au Théâtre Français, — trois ou quatre machines pneumatiques qui excellent à faire le vide. »

D'un autre côté, Polichinelle est vaniteux et fat au possible. Il dit carrément : « j'ai réponse à tout ». Il s'écrie, en vantant sa prodigieuse

facilité : « je n'avais pas encore fait, alors, ce que j'ai fait depuis : des articles, composés à quatre heures, dans des journaux paraissant à cinq ! »

Du train dont il écrit, ce farceur-là sera bientôt de force à composer des articles à quatre heures, dans des journaux paraissant cinq minutes après, ou, ce qui serait le comble de l'art, ayant paru cinq minutes avant !

L'Avant-scène et *les Coulisses*. — Deux journaux bien en situation pour apprécier parfaitement les choses de théâtre. Un seul détail me frappe dans le second : trente-deux vignettes-caricatures par Marcelin. Dans le premier, rien ne m'a frappé.

Figaro-programme. — 1858. 3e année. Un rondeau de Théodore de Banville à Mlle Page, — cela occupe un sixième de *page*, — et malgré le nom, aujourd'hui célèbre, du poète, je trouve ces vers froids et maniérés. Il est vrai que, depuis, j'ai lu beaucoup de poésies de Théodore de Banville, toutes d'une verve éblouissante, aux rimes riches et sonores, et que toutes j'ai admirées ! Un article narquois de Jules Noriac turlupinant l'*Entr'acte*. Puis beaucoup de fadaises, et surtout beaucoup d'annonces. En un mot, plutôt programme que Figaro.

L'*Entr'acte*. — Aujourd'hui trépassé. Je le cite

spécialement, parce qu'il avait plus de valeur que le *Figaro-programme.*

Journal de tout le monde. — Bien fait, bien rédigé, très-intéressant. C'est peut-être parce qu'il est le journal... de tout le monde. Dans la chronique parisienne, je trouve ce passage vraiment curieux : « le rédacteur du feuilleton dramatique de l'*Univers* est allé voir un drame joué dernièrement au théâtre de la Gaîté : *les Crochets du père Martin.* Il a dit tout haut que cet ouvrage, sous le rapport de la morale, est irréprochable. Et pourtant il termine aujourd'hui son compte rendu en disant ceci avec l'accent du désespoir :

« Le théâtre actuel est à mille lieues de nous. Très-amélioré même, nous n'y verrions encore qu'un instrument du mal : il n'est pas chrétien, et on ne s'explique pas qu'il puisse le devenir, à moins d'une violence impossible... Nous sommes, on le voit, si peu intéressés dans l'amélioration de l'art théâtral, que ce n'est pas la peine d'en parler. »

Est-ce assez significatif! Et il y a des années et des années que cette déclaration saugrenue a été faite!

Eh bien! vous avez, — ô hommes pudibonds, — christianisé le capital, pourquoi n'avez-vous pas christianisé aussi le théâtre? Vous avez eu le temps.

A entendre les cris de rage, — la meilleure des réclames! — que poussent aujourd'hui à l'envi tous les journaux catholiques contre *la Fille de Madame Angot*, on voit bien que ces messieurs d'un autre âge n'ont rien appris ni rien oublié. Au contraire, ils sont plus furieux que jamais. Et nous, cela nous amuse beaucoup, ah! mais beaucoup!

La Caricature. — Petit format, amusant, vif et très-littéraire. Avec des caricatures, naturellement, et des caricatures de Cham. Mêmes rédacteurs que le *Charivari*, dont il a l'air d'être un supplément. Je cueille cette appréciation sur le talent de S. A. R. Ernest, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, à propos de la première représentation de son opéra *Sainte Claire.*

« On peut dire que, s'il n'y a pas tout à fait dans S. A. R. Ernest, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, l'étoffe d'un Meyerbeer ou d'un Rossini, il est d'une force suffisante pour un amateur et pour un duc. On ne doit que la vérité aux princes. Si je commets un crime en la disant, voilà ma tête. »

Avouez que c'est... *crânement* dit.

Le Cagliostro. Journal des soirées fantastiques de Robert Houdin. — Si les soirées sont fantastiques, le journal ne l'est pas moins. Unique en son genre. Tiré à un million d'exemplaires. Mais, toujours le même numéro. C'est

un des tours les mieux réussis du célèbre prestidigitateur. Tous ces puffs, tous ces calembours, ces jeux de mots, ces lazzis, ces quolibets, ces calembredaines, — prose et poésie foraines, en somme, — toutes ces vignettes de diablotins, tout cela fait l'émerveillement des enfants qui croient *que c'est arrivé.*

Le Rideau. Journal des théâtres, du high-life et de la finance. — Journal des théâtres, c'est possible ; mais journal du high-life et de la finance, allons donc !

Le seul article-finance est celui qui est inscrit en tête de la deuxième page, et qui contient ces mots mirobolants : « Tirage : vingt mille exemplaires, certifié par les deux imprimeurs. »

Quel génie financier ne faut-il pas avoir pour pouvoir remplacer la caisse par... la grosse caisse ?

Maintenant, un exemple de *high-life.* Je copie textuellement : « Quand le public aura lu notre journal, et qu'il le comparera avec les feuilles à réclames, vendues par un industriel, loueur de lorgnettes ou marchand de cannes et de parapluies, nous verrons à qui il accordera la préférence : au journaliste ou au camelot ? »

Citons un second exemple de high-life, plus fort encore que le premier, et extrait des *Echos de Paris :* « Comme j'ai le bonheur de dire

pour la première fois quelque chose de moral, je me hâte de tirer l'échelle. »

Dites donc, ce que vous auriez de mieux à faire, ce serait de baisser *votre rideau*.

Le Rideau. — Encore un? Oui, c'est un autre, mais c'est un rideau tout court. Soyons court aussi, en ne citant que son nom.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre, sans mentionner *Paris-Théâtre* (1), un des derniers venus, mais un des mieux venus. C'est un vrai journal de théâtre : élégant, spirituel, honnêtement rédigé.

Du reste, il apporte une innovation dans la presse spéciale. Chaque numéro contient la photographie d'un artiste dramatique, ou d'un compositeur, ou d'un homme de lettres de Paris ; et, sous le titre de *Camées artistiques*, le portrait est accompagné d'une esquisse biographique, — petites études soigneusement faites, écrites d'un style distingué, et dues à la plume du rédacteur en chef, Félix Jahyer.

Cette intéressante galerie de célébrités contemporaines, devait être, pour ce journal, comme une sorte de talisman. Et, en effet, *Paris-Théâtre* s'est emparé de la vogue en

(1) Cette partie de l'ouvrage a été écrite en 1874. Pour ne pas embroussailler son travail de redites, de chiffres et de détails encombrants, l'auteur s'est abstenu, bien souvent, d'indiquer la date de tel ou tel journal cité.

fort peu de temps. En fort peu d'années aussi, il formera, pour les personnes qui s'intéressent aux choses littéraires, artistiques et théâtrales, une collection de journaux, non seulement utile, mais curieuse et attrayante (1).

(1) Fondé en 1874, *Paris-Théâtre* est devenu, en 1878, *Paris-Portrait*, en prenant pour sous-titre : *ancien Paris-Théâtre*.

V.

Journaux de théâtre, et journaux littéraires et politiques. — La petite presse. — Ce qu'elle vaut. — Sa physionomie. — Un peu de place, s. v. p. — Bas-fonds. — Petite presse honnête, et l'autre. — Sous le second Empire. — Dix-huit ans. — Et le reste. — Effet délétère du milieu dirigeant. — Le *tuf* de la petite presse. — Au rebut !

Vous le voyez, les journaux de théâtre n'occupent à Paris que la minime partie de ce qu'on appelle la petite presse. En revanche, le nombre des journaux littéraires et politiques y est énorme, incalculable. Il est vrai de dire aussi que ces feuilles, — notamment celles à grand format, et paraissant quotidiennement, — ont une rubrique théâtrale beaucoup plus développée et plus importante que celle des petits journaux spéciaux, dont nous venons de faire connaître quelques spécimens.

Petite presse, petits journaux, feuilles de chou, feuilles légères; tant que vous voudrez! Qu'importe le nom?

Dans un pays libre, la petite presse peut rendre d'immenses services. Beaucoup d'hommes sérieux et graves ne considèrent la petite feuille de chou que comme un supplément de fantaisie, tout en la dévorant en cachette. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est pour les masses un organe indispensable. Il faudrait vraiment ne pas avoir un sou, — et moins qu'un sou ! — non plus que dix minutes de temps, pour ne pas l'acheter, et la lire chaque jour. C'est écrit à l'emporte-pièce, primesautièrement, à bâtons rompus, avec un peu de bruit, beaucoup de bon sens, de l'esprit au besoin. Cela marche, court, éclaire, vulgarise. Cela fronde, gouaille, rit, amuse, — et reste toujours bon enfant. Un peu de place, s'il vous plaît, — il lui en faut si peu, — à la petite presse, l'avant-garde du progrès !

Mais, la petite presse a des bas-fonds, tout comme la grande. Autant nous venons de dire de bien de la petite presse honnête, autant nous pensons de mal de l'autre. C'est avec dégoût que nous feuilletons ces feuilles de chou... pourri qui défigurent une collection, comme elles déshonorent le journalisme. Aussi ne ferons-nous pas l'honneur à ces feuilles de les analyser, ni même de citer leurs noms. Il nous suffit de les mépriser.

Seulement, traçons un grossier coup de crayon,

pour signaler et caractériser l'époque où cette contagion de la petite presse dévergondée a sévi avec le plus d'intensité et de cynisme.

C'était sous l'Empire, — le dernier, ce sera bien le dernier ! — c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Dix-huit années de despotisme et d'oppression ! On pouvait tout faire et tout écrire, pourvu qu'on ne réclamât pas la liberté. On faisait taire les consciences, on assoupissait l'âme de la nation, par l'éternelle tactique des tyrans, en donnant des fêtes dorées et sensuelles, en gaspillant le trésor. *Panem et circenses.* Rien que cela, toujours cela.

Oui, alors, la petite presse impériale était descendue si bas, qu'elle se vautrait dans la boue du ruisseau. Cette petite presse ne représentait plus aucune vertu. Elle était devenue la sentine de tous les vices. Mais aussi, alors, il se faisait plus d'affaires véreuses qu'on ne faisait de bons articles, de bonne *copie.*

C'est au milieu de ce *tuf* de la presse que pullulaient et grouillaient les fruits secs, les déclassés, les envieux imbéciles, les tarés, que le monde littéraire honnête, — résistant courageusement, — n'avait pas voulu accueillir dans son sein.

Et de quoi se composait cette prose malsaine, cette littérature corrompue ? De personnalités in-

sipides, de susceptibilités mauséabondes, de secrets d'alcôve, de provocations en duel bouffonnes, de cancans des plus mauvais mondes, de racontars obscènes, de révélations cyniques, de scandales, de diffamation!

Au rebut donc, et passons.

VI

Journaux littéraires. — Journaux littéraires proprement dits. — Méthode et caprice. — Petite observation. Petite réflexion. — *Gazette de Paris.* — Philibert Audebrand. — Trait de placidité. — Veuillot et Rachel. — Les *Contemporains.* — La *Vérité pour tous* et Eugène de Mirecourt. — Le *Réveil.* — Le *Sifflet.* — *Béranger.* — Tout de lui, et tout pour lui. — Le *Mouvement* (ancien Béranger). — Bon *mouvement* pas trop chauvin. — *Paris-Magazine.* — Lamartine chez lui. — La *Jeune France.* — Trop beau pour vivre longtemps. — Le *Zouave.* — Trop de zouaves. — *Paris en noir.* — Benjamin Gastineau. — Le coin du Père Lachaise. — Fleurs et frissons. — *Paris en rose.* — *Paris roman.* — Le *Gourmet.* — Charles Monselet. Sa silhouette. — Une stance d'Emile de la Bédollière. — Trait appétissant. — *Lettres à Emilie sur la gastronomie.* — Voilà le prix de la vie ! — Double moralité. — *Rabelais.* — Notes joyeuses. — La note triste. — Extrait de *cabarets, tavernes et cafés de Paris.* — Trois bohémiens de lettres. — Un couplet prophétique. — Quart d'heure de *Rabelais.* — La *Revue parisienne.* — Définition de la poésie. — Le *Roger Bontemps.* — Peu ressemblant. — Xavier de Montépin et les *Viveurs de Paris.* — Le *Journal de lecture* — Emprunt sans intérêt. — Succès d'estime. — Le *Voleur.* — Pas volé. — Le *Philosophe.* — Trop philosophe. — La *Semaine de Timothée Trimm.* — Dessin alléchant. — Les anges de la presse? — Charlatanisme. — Exorde insinuant. — Portrait de Léo Lespès par lui-même. — Trop d'alinéas. — A propos de laitue. — Anecdote et croquis. — Le *Sans-gêne.* — Ne vous gênez pas. — L'*Aréonaute.* — Nadar, son géant et son idée favorite. — Profil. — L'*Estafette.* — Pygmée. — Pensum et le récit de Théramène. — *Le...* — Litterature d'absinthe. — La *Chronique artistique et littéraire.* — Toujours des procès. — Autre temps, autres mœurs. — Le *Nain jaune.* — Le *Soleil.* — Définition et protestation. — Jules Vallès et... un de ces jours. — Millaud. — Un souvenir

de 1858. — Discours du *million intelligent*. — Quatre numéros qui ne viennent pas. — Portrait-carte et lettre. — *Paris-Magazine*. — N° 2. — Grand est de trop. — Le *Mousquetaire*. — *Journal de M. Alexandre Dumas*. — Collection intéressante et variée. — *Etudes sur le cœur et le talent des poètes*. — La *Dame aux Camélias*. — Amour littéraire et adoration paternelle. — Le mot de la fin. — *Monte-Cristo*. — Dumas seul. — Le *Mousquetaire* ressuscité. — Euphémisme familial. — Hasard et cas d'absence. — Dumas père et Dumas fils se complétant l'un l'autre. — Vie courte et consolation. — Le *Figaro*. — Monographie du *Figaro*. — Le *Petit Figaro*. — Le *Gaulois*. — Trait de mœurs. — Les francs fileurs à Bruxelles. — Le *Candide*. — Pas du tout. — Biographie de Charlotte Corday. — La *Célébrité universelle*. — Plusieurs etc. — Toujours du chauvinisme. — La *Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences*. — Trois grandes choses. — Mr. Goumy et le *rapport sur le progrès des lettres*. — De Sacy et un morceau de maître. — Rapport de Paul Féval. — Rapport de Théophile Gautier. — Thierry et le théâtre. — La *Feuille de Madame Angot*. — Georges Petilheau et Lecocq. — Second couplet. — A cause de la concurrence.

Nous diviserons les journaux littéraires en trois catégories : les journaux littéraires proprement dits; les journaux illustrés; les journaux artistiques.

Pour le reste, nous ne suivrons aucune méthode. Nous n'aurons égard ni au format, ni à la date. Nous ne saurions faire autrement. Nous nous trouvons dans un dédale. Pour en sortir, nous ne voulons avoir qu'un guide : notre caprice.

Une seule petite observation.

Parmi les journaux littéraires, il en est quelques-uns qui n'ont rien de commun avec la littérature.

Une seule petite réflexion.

Il y a des enfants qui remportent un prix de sagesse, et qui ne sont pas sages du tout.

Gazette de Paris. — Rédacteur en chef, Philibert Audebrand. C'est le plus vieux de tous les combattants de la petite presse. Il a écrit dans plus de cent petits journaux, sans avoir gagné trop de renommée. Il eût mieux réussi peut-être dans la grande presse. Il ne manque pas d'esprit. Mais il est un peu lourd, et un peu long. Au fond, le plus inoffensif des lutteurs. Témoin le trait suivant.

Innocent, on l'avait attaqué d'une manière indigne. Il ne se fâche pas. Il est cependant ému, et il reste calme. Il se défend compendieusement. Il finit ainsi : « Mais, encore une fois, je hais ces personnalités, que j'ai trop aimées autrefois. » Remarquez que, jamais, il n'a aimé ces personnalités. — Ah ! que de confrères qui n'en peuvent pas dire autant, et meurent dans l'impénitence finale.

Les autres rédacteurs de la *Gazette de Paris* ne sont pas de cette trempe-là.

Il y en a qui savent mordre leur adversaire, quand il le faut. L'article auquel je fais allusion est intitulé : M^r^. Veuillot et Mlle Rachel. J'en cite un fragment :

« Voici les *novissima verba* du rédacteur en chef de l'*Univers*.

« Une nouvelle prouesse, — une nouvelle indignité. Il a insulté Lamartine, sali Béranger, injurié Victor Hugo, déchiré Alfred de Musset ; il a vomi sur Balzac ; il a lancé son fiel à Jules Janin ; il jette de la boue à Alphonse Karr. Pourquoi ne poursuivrait-il pas de ses invectives impies les dépouilles mortelles de Rachel ? »

Les Contemporains. — Eugène de Mirecourt, rédacteur en chef. Est-ce qu'il ne suffisait pas d'avoir publié les *Contemporains* en une centaine de petits volumes jaunes ? Fallait-il continuer cette œuvre de scandale et de chantage, en créant un nouveau journal ? N'est-ce pas aussi le comble de l'audace que de prendre pour devise : Vérité quand même. Vérité toujours ?

La Vérité pour tous. — Sans nom de rédacteur. Mais, rien qu'en lisant dix lignes, on reconnaît que c'est celui des *Contemporains*. Ce journal ne renferme que d'odieux mensonges. Entre autres, deux articles d'éreintement en l'honneur de Voltaire et du journal *le Siècle.*

Le Réveil. — Pour un qui se réveille, ce journal paraît bien endormi. Je note une nouvelle rubrique : *Lettres franches.* Ce sont tout bonnement des *Échos de Paris* d'une pâleur de marbre. En revanche, une charge à fond contre Voltaire. Ah ! si Voltaire pouvait se *réveiller !*

Le Sifflet. — *Moniteur universel des far-*

ceurs. — Ne ressemble, sous aucun rapport, à n'importe quel *Moniteur officiel*. Il n'est pas si méchant qu'il veut en avoir l'air. Il rit plus qu'il ne siffle. Ses farces appartiennent au genre agathopède.

Béranger. — Cette petite feuille est toute pleine de Béranger. Pour vignette, le portrait du célèbre chansonnier. A la première page, trois de ses dernières chansons. Un article intitulé : *La Lisette de Béranger*. Une rubrique qui portait le nom de *Lisettes*. Un pseudonyme qui devait plaire à l'abonné : *Petit homme gris*. Il y a cependant un titre que je ne comprends pas, qui est de trop : *Béranger à la Bourse*. Quoique l'article comprenne de bons conseils et attaque les mauvaises spéculations, cela me paraît faux de couleur locale. Béranger a bien siégé, — un seul jour, — et presque malgré lui, — à l'Assemblée nationale, mais je ne pense pas qu'il ait jamais mis les pieds à la Bourse.

Hélas! hélas! le petit autel, dressé en l'honneur du *maître*, n'est resté debout que fort peu de temps. Douze numéros avaient paru : et le culte s'éteint, et l'encens ne brûle plus, et tout était fini.

Le Mouvement, et pour sous-titre : *Ancien Béranger*. — Eh bien! ce n'est plus tout à fait cela. Néanmoins, je coupe la boutade suivante :

4

« Le besoin qui domine dans le Français, c'est de briller, dit La Bruyère. Il aurait pu ajouter : de briller par l'esprit. Les étrangers ne contestent plus que nous ne soyons la nation la plus spirituelle du monde. C'est bien humiliant pour les étrangers, vu le nombre de nos imbéciles. Mais ce que nos imbéciles français ont de particulier, c'est qu'ils tiennent essentiellement à passer pour des gens d'esprit. » Voilà, au moins, un bon *mouvement*, qui, contrairement à toutes les habitudes françaises, n'est pas trop chauvin.

Paris-Magazine. — Très-soigné. Un peu genre anglais. Curieux article et supérieurement rédigé : *Lamartine chez lui*. Suivi du bilan de M. de Lamartine : une page de chiffres également curieuse, mais des plus navrantes.

La Jeune France. — Trop de jeunesse, trop d'enthousiasme, trop d'illusions, trop de métaphysique, trop de belles phrases, et pas assez de réalité, pour vivre longtemps.

Le Zouave. — Scènes militaires. Argot de caserne. Servant la France à sa manière. Ce journal paraissait, — car il ne paraît plus, je suppose, — le jeudi. Eh bien! il faisait bien de ne paraître que le jeudi, car ce jeudi-là devait compter pour toute une semaine. Un portrait de zouave pour enseigne. La foire des zouaves illustrée. Des zouaves sur toutes les pages. Et la

dernière rubrique : *blago zouaviana*, était entrelardée d'une foule de petits zouaves, les uns plus amusants ou plus sérieux que les autres. Trop de zèle et trop de zouaves. Ce journal doit être indubitablement mort de pléthore.

Paris en noir, par Benjamin Gastineau, l'auteur bien connu de la *Dévote*, une plume courageuse. Vous connaissez la collection des *Petits-Paris*, petits volumes in-32, à couverture rose, où l'on a vu défiler tous les mondes possibles de Paris, qui ne manquaient ni de verve ni d'observation, écrits à la diable, et qui ont eu leur jour de vogue? Eh bien! *Paris en noir* ressemble à un de ces *Petits-Paris*, transformé en journal, et ayant, de plus, une magnifique vignette. L'illustration de *Paris en noir* représente le coin du Père Lachaise où se trouve le tombeau de Balzac. Le monument funèbre est surmonté du buste de l'auteur de la *Comédie humaine*. Mais les fleurs, les guirlandes et les couronnes s'enroulent tellement autour du buste, qu'on ne voit qu'une partie du visage du grand écrivain. Ah! que n'a-t-on donné à Balzac vivant le quart de ces fleurs!

Paris en noir vous donne des frissons. Aussi a-t-il paru le jour des morts.

Paris en rose du même auteur est l'antithèse de *Paris en noir*.

J'ai encore : *Paris-Roman*, comprenant cinq romans complets, ou plutôt cinq nouvelles.

Ces trois dernières feuilles n'ont eu qu'un numéro. Elles ne sont point tombées, puisqu'elles ne comportaient que le fonds d'un seul numéro.

Voici un journal pour les fines bouches. Un journal à se pourlécher.

Le Gourmet. — Journal des intérêts gastronomiques. Rédacteur en chef : Charles Monselet. Un des écrivains français les plus gaulois, les plus parisiens, les plus spirituels et les plus fins, — et, en même temps, un célèbre gourmet. A la naissance de cette feuille de chou... et d'autres légumes, Émile de la Bédollière a dédié des stances à Charles Monselet. En voici une :

Comme il enseigne avec grâce,
Ventru, mais leste et coquet,
L'art que célébrait Horace,
Qu'Apricius pratiquait !

Un trait réellement intéressant, — j'allais dire appétissant, — du *Gourmet*, c'est que cette publication, qui ne s'occupe que de cuisine et de cave, est plus littéraire que nombre de journaux qui ne s'occupent que de littérature.

Parmi les cent choses qui font venir l'eau à la bouche, je distingue une étude de fantaisie par

Monselet : *Lettres à Émilie sur la gastronomie.*

Prenons, au hasard, une de ces lettres. Le journaliste raconte en *substance* (je ne fais pas de calembour) l'histoire d'un Anglais, réfléchi en même temps qu'inventif, qui s'est livré à un calcul fort singulier. Un épicurien est parvenu à sa soixante-dixième année, et est placé au sommet d'une importante colline. Autour de ce gourmand se groupent les masses considérables qui ont servi à sa nutrition depuis l'âge d'appétit... Animaux, végétaux, fruits, une rivière de vin, que sais-je?... Monselet termine ainsi : « Le » gastronome de soixante-dix années domine tous » les trésors de cette Chanaan nouvelle. Il sourit » avec satisfaction au total prodigieux de ses » repas ; et sa bouche qui s'humecte au souvenir » de tant de bonnes choses, son œil qui se dilate, » ses bras qui s'étendent, tout chez lui semble » dire : — Voilà le prix de la vie ! »

Double moralité : la lecture du *Gourmet* aiguise l'appétit de ceux qui en ont, et fait gagner de l'appétit à ceux qui n'en ont pas.

Rabelais. — Représente la jeune presse. Ecoutez donc.

« *Rabelais*, c'est le génie gaulois dans son expansion qui rit pour ne pas pleurer. »

Oui, *Rabelais*, c'est bien cela. Que de vie, de

pétulance, de bouillonnement! Que d'esprit et de verve! Quelle ironie mordante et frondeuse! Que de joyeux refrains!

Cependant, la vie n'est pas que jeunesse et éclats de rire. De temps en temps, çà et là, apparaît la note un peu triste, même un peu mélancolique.

Citons, pour exemple, le passage suivant de « *cabarets, tavernes et cafés de Paris* » :

« Nous traversons Châtillon... J'avais là, — marié et père déjà, — un brave et honnête garçon, mon *copain* de collége, mon ami d'enfance, qui s'était fait très-courageusement ouvrier et qui avait bien fait! Mieux vaut cent fois ces rudes professions à marteau, lime ou rabot, qui fatiguent le corps et non la cervelle, qui brisent les membres et non le cœur. On ne fait pas de livres, — mais on fait des enfants. On n'est pas connu de la foule, — mais on est estimé de ses voisins. On n'a pas de grandes joies, — mais on n'a pas de grandes douleurs. On n'est pas un grand homme, mais on est un honnête homme. Ah! le doux oreiller qu'on doit avoir pour mourir!... »

Que d'amertume et de désenchantement dans ces quelques lignes! Mais aussi, quelle leçon!!

Alfred Delvau, qui a signé ces pages, était un écrivain très-original, de l'école de Murger. Il est mort bohème, à la fleur de l'âge.

Deux autres bohèmes figuraient parmi les plus ardents rédacteurs du *Rabelais :* Amédée Rolland et Charles Bataille, morts jeunes tous les deux, le dernier dans une maison de santé.

Charles Bataille pressentait-il sa fin sinistre, ou se moquait-il du sort, lorsque dans sa première jeunesse et dans ses premiers vers, il s'écriait :

« Joyeux enfants de la bohème,
Rions du sort et de ses coups !
La société qui nous aime,
Nous garde pour l'hiver suprême,
Quand même
A tous,
Un lit à l'hôpital des fous ! »

Le journal n'eut pas la vie aussi longue que l'illustre maître sous les auspices duquel il avait été fondé. C'est que l'auteur de la *Vie de Gargantua et de Pantagruel* avait le tempérament du rire éternel, tandis que ses disciples cachaient derrière leurs joies sonores les petites misères et les tristesses troublées de leur existence.

Rabelais, après quelques mois d'existence, eut... *son quart d'heure de Rabelais.*

La Revue parisienne. — Calme, honnête, comme il faut, dont la mère peut permettre l'abonnement à sa fille.

Dans un rapport sur un ouvrage de poésie couronné, fait par Edouard Blanc, je lis cette belle définition :

« La poésie n'est guère autre chose que le langage le plus pur de l'âme humaine, et la mélodie la plus douce de tous les sentiments élevés qui se partagent le cœur de l'homme. »

Le Roger Bontemps. — On ne dirait pas que c'est lui, tellement il est changé, métamorphosé à son désavantage. Béranger ne le reconnaîtrait point.

Que contient le numéro? Une chanson médiocre et plate. Le reste, c'est-à-dire les neuf dixièmes parties de la feuille, est consacré à un roman de Xavier de Montépin : *Les Viveurs de Paris*.

Citer le nom du roman, citer le nom de l'écrivain, — à qui l'on a fait une réputation énormément surfaite, à force de réclames, — c'est tout dire.

Le Journal de lecture, de même que *le Voleur*, n'a de lui que le titre. Emprunte — pour rien sans doute, — tous ses articles. Au reste, fait des choix variés, exquis, entre autres le *Roi Thulé*, cette ravissante petite poésie de Gérard de Nerval. — Mérite un succès d'estime.

Le *Voleur* n'a pas besoin d'un succès d'estime. Jouit d'une vogue qui le fait tirer à un

nombre incroyable de numéros. Très-intéressant, à cause de ses nombreuses actualités littéraires et autres.

En prenant un abonnement au *Voleur*, on n'est pas volé du tout, je vous l'assure.

Le Philosophe. — N'a pas eu de longs jours, au contraire de ce que son nom ferait supposer. Presque tous ses numéros ont été retenus par la censure. Ce que c'est que d'être trop philosophe. On n'est *saisi* de rien, et l'on est saisi par la police.

La Semaine de Timothée Trimm. — Léo Lespès a voulu avoir son journal à lui tout seul, comme Alexandre Dumas. Malheureusement, cette *Semaine* n'a pas vécu beaucoup de semaines.

Timothée Trimm est cependant un des journalistes les plus populaires de Paris. Pendant longtemps il a été le rédacteur du *Petit Journal*, dont il a fait la fortune et la renommée.

Le dessin qui enguirlande le titre du journal est alléchant. En haut, en guise de couronnement, des femmes qui lisent la *Semaine*. La feuille leur est apportée par des anges. (Les anges de la presse, sans doute?) A gauche Timothée Trimm, en personne, pris de face, debout, une plume à la main. Le binocle ne lui suffit point. Il tient de la main gauche des jumelles.

Au-dessous de cette image, Paris et ses tours et ses grands monuments. Cela ne manque pas de *chic*, mais cela ne manque pas non plus d'un peu de charlatanisme.

Dans sa profession de foi, Timothée Trimm prend le lecteur par son faible. Son exorde est insinuant.

« Les États-Unis comptent des milliers de feuilles publiques. Et j'ai dit, il y a déjà longtemps, qu'un moment viendrait, où chaque citoyen français aurait son *journal à lui*. Le journal personnel sera créé tôt ou tard. »

Léo Lespès donne lui-même son portrait.

« On m'a créé, dès longtemps, la réputation d'un homme doux... A l'époque où les gens de la commune de Paris me faisaient le périlleux honneur de me rechercher, mon ami Rochefort, dans le *Mot d'ordre*, disait à ce propos : — « Le tonnerre ne tombe jamais sur une laitue. » Mes amis malicieux ont beaucoup ri de l'épithète. Moi, j'en ai été ravi. La laitue est un calmant. La laitue adoucit et guérit les plaies, elle endort les douleurs. N'est pas laitue qui veut... »

En copiant les lignes ci-dessus, j'ai eu soin de négliger les alinéas, car il m'aurait fallu une page de plus. Dame, quand on écrit à autant de sous la ligne, le procédé est ingénieux et surtout lucratif.

A propos de laitue. Il y a quelques années, à la recherche de livres, je me trouvais chez un libraire du boulevard des Italiens, à Paris. Il y avait là, dans un coin du magasin, écrivant sur une petite table, un homme corpulent, à figure pleine, épanouie, au sourire bienveillant. Le commis-libraire me le fit remarquer, en disant tout bas : c'est le célèbre Timothée Trimm. Eh bien! je n'ai jamais vu écrire plus lentement, plus lentement. L'écrivain, au lieu de laisser aller la plume, s'arrêtait après chaque mot, hésitait, tâtonnait. Cette façon d'écrire, calme, doucereuse, presque sommeillante, — je parle, bien entendu, du faire matériel, calligraphique, — n'expliquerait-elle pas l'insuffisance de nerf du fécond et spirituel journaliste? — Trop de laitue!

Le Sans-gêne. — Le titre seul de ce journal m'avait intrigué. *Le Sans-gêne* se dépeint ainsi : « Un être fantastique, quoique moderne, indiscret sans effronterie, franc sans grossièreté, amusant sans scandale, sévère sans brutalité, vagabond d'esprit et de cœur, le sifflet aux lèvres ou les bravos aux mains, *prêt à l'un comme aux autres*, bon enfant sans fiel et sans miel, dénicheur de torts, non redresseur, ce qui est un trop rude métier. »

Quel portrait prétentieux! Non, non, vous ne

vous gênez pas, surtout... pour ce qui concerne la langue française. Que dites-vous de la petite phrase que j'ai soulignée : *prêt à l'un comme aux autres?* Si un Belge se servait de ce charabia, le premier journaliste français venu l'appellerait une oie flamande.

L'Aéronaute. — Quoique journal en l'air, doit être *à terre* aujourd'hui ; rédacteur en chef, Nadar, naturellement. Naturellement aussi, j'ai choisi le numéro où se trouve le dessin du fameux ballon « le Géant », qui occupe toute une page. Ce numéro contient également un article intéressant quoique long, où le maître développe son idée favorite : « Pour lutter contre l'air, il faut être spécifiquement plus lourd que l'air. » Je me souviens avoir écrit quelque part la boutade suivante : Nadar. — Un écrivain français qui ne manque pas de mérite. Mais, quoi qu'il fasse, son style n'atteindra jamais la hauteur de ses ballons.

L'Estafette. Journal des Journaux. — Le second nom n'est qu'une monstrueuse ironie. *L'Estafette* est bien le plus petit journal qu'on puisse imaginer (1). Il n'est pas plus grand que la paume de la main. On en raffo-

(1) Constitue à peine la huitième partie de l'exigu format intitulé : *Chicago evening Journal*, et dont on ne peut lire le caractère qu'au moyen d'une loupe.

lerait dans le pays de Lilliput. Appartient à cette catégorie de feuilles qui n'ont qu'un numéro, mais qu'on tire à un nombre d'exemplaires fabuleux, sans date précise, et qu'on distribue gratuitement à époque fixe, jusqu'à épuisement. Fruit d'un hanneton dans la tête de deux ou trois farceurs. Ce journal-nain est devenu rare. De plus, il est vraiment curieux. Son texte microscopique est très-beau et très-clair, son papier est de luxe. Il est vraiment gentil et mignon. Quant à son contenu et à sa rédaction, il n'est pas plus mauvais que bien d'autres. Je transcris une seule phrase d'une étude fantaisiste intitulée : *Grande division des études universitaires*. Voici :

« 1re année. Sixième. — Pendant les récréations, sous le nom de *pensum*, on copie cent fois, deux cents, trois cents fois, le récit de *Théramène*. »

C'est donc pour cela, que plus tard, au milieu de la vie sérieuse, il y a tant d'hommes qui ne peuvent désapprendre à réciter, dans toutes les assemblées où l'on fait des discours, le récit de *Théramène?*

*
* *

Le...... Encore un que je ne veux pas nommer. Comment est-il ici? Sa place est au compar-

timent des rebuts, chapitre V. Et moi qui croyais, qu'il n'en restait plus. Cela sent l'orgie. On dirait la descente de la Courtille... sur le papier. Plus d'esprit de vin que d'esprit français. Littérature d'absinthe. Pouah! Pouah!

*
* *

La Chronique artistique et littéraire. — Eh bien, cela ne finira donc pas? Voici au moins le vingtième procès, intenté presque toujours par le même propriétaire de journal, à différents journaux moins importants, pour affaires de boutique. On demande 250 mille francs de dommages-intérêts. Rien que cela. Aussi *la Chronique artistique et littéraire* prend la chose gaiement :

« Nous donnons *in extenso* la spirituelle sommation faite et dressée par M. Mosnier, huissier, sur modèle à lui remis par les requérants, etc., etc. »

Ceci se passait en 1857. Il faut convenir que, sous ce rapport, les mœurs du journalisme se sont radoucies.

Le Nain jaune. — N'a rien de commun avec le jeu qui porte le même nom. *Journal satirique et mondain.* Ce qui veut dire, sans aucun doute, que, lorsqu'on s'occupera du monde, on

se servira de gants jaunes, — et de fouet, lorsqu'on s'occupera d'autres choses. Au reste, brillamment rédigé.

Le Soleil. — Ici je suis bien obligé de copier ma propre prose. En 1865 (si je ne me trompe) j'ai défini *le Soleil* : « un journal amusant, *éclairé* par l'esprit de Henri Rochefort. » Plus tard, j'exprimai mes réserves dans un N.-B. ainsi conçu : « j'ai écrit cette courte appréciation du *Soleil*, à un moment où ce journal se contentait d'exprimer des sentiments justes, et d'avoir de la gaieté, de l'esprit, de la littérature. Je n'ai donc à retrancher aucun des neuf mots de ma définition. Depuis longtemps je n'avais eu en mains un numéro de cette feuille parisienne, lorsqu'un de mes amis m'a affirmé que, depuis quelque temps, *le Soleil*, à l'exemple de quelques autres journaux de Paris, s'occupait de la Belgique d'une façon malveillante et injurieuse. Eh bien! j'éprouve le besoin de protester de toutes les forces de mon âme, et de toute l'énergie de mes convictions nationales, contre tout ce que l'on appelle *annexion* ou *frontières naturelles*. »

Notons un détail frappant dans une biographie louangeuse de Jules Vallès. L'auteur de l'article, en donnant le dernier coup de pinceau à son portrait, s'écrie prophétiquement : « Jules Vallès! souvenez-vous de ce nom. Vous le verrez

grandir et vous l'entendrez répéter... *un de ces jours!* »

Comme on peut se tromper, avec les meilleures intentions du monde! *L'un de ces jours*... six ans après, Jules Vallès fut une des têtes et un des fous de la *Commune!*

En feuilletant le *Soleil*, le nom de Moïse Millaud (qui eut une grande part de propriété dans ce journal) me revient à l'esprit, et me rappelle un souvenir qui se rattache à ma collection de journaux. En 1858, aux fêtes d'inauguration d'un chemin de fer, je fis la connaissance du fameux banquier, que ses amis surnommaient alors : *le million intelligent*. Nous causâmes de tout... même de ma collection de journaux. « Ah! s'écria tout à coup Millaud, avec une exubérance bordelaise de langage, j'approuve fort votre travail. Je pourrais vous donner une foule de journaux, mais je vois que vous les avez tous. Cependant, je veux, quand même, apporter à votre *monument* (c'était le mot du jour à Paris) un petit, mais tout petit caillou. » Et il continua de la sorte, autant qu'il m'en souvient : « Je vous enverrai, sous peu, un chiffon de papier, sans valeur aucune peut-être, mais auquel je tiens beaucoup. Écoutez, moi qu'on fait plus riche que je ne suis, j'ai commencé par rien, et bien souvent j'ai mangé de la

vache enragée. Avant de manier de l'or, j'ai gratté la terre. On n'oublie pas les commencements, surtout ceux qui ont été malheureux. Ma première entreprise a été la fondation d'un petit journal, d'un tout petit journal de théâtre. J'en étais le seul *propriétaire*, — ce mot me fait sourire aujourd'hui, à cause du mince capital d'un côté, et de l'autre côté, des rêves gigantesques que celui-ci représentait alors à mes yeux.

De plus, — circonstances atténuantes, — j'étais très-jeune, j'étais seul rédacteur, et je n'avais jamais écrit un mot dans n'importe quelle feuille. Je tirai à cent cinquante exemplaires. Hélas! le quatrième numéro fut le dernier. Mais j'ai tenu à conserver précieusement les quatre numéros en double. Je les vois d'ici, au milieu de mes paperasses : ils sont rattachés par un petit cordon vert. Je vous donnerai, en cadeau et en souvenir, la moitié de ce qui me reste de mon *début* dans le journalisme. »

Trois mois se passèrent, et je ne reçus rien du tout. J'écrivis au *million intelligent* pour lui rappeler sa promesse. Millaud me répondit avec autant de courtoisie que d'empressement. Il s'excusa en termes charmants, et avec une politesse toute parisienne, de n'avoir pas retrouvé ses chers petits journaux, malgré toutes les recherches qu'il avait faites. Il m'envoya son portrait-

carte en guise de consolation. Je tiens beaucoup au portrait et à la lettre de M. Millaud, mais j'eusse préféré les quatre numéros de son petit journal de théâtre. Ce que c'est que d'être collectionneur!

Paris-Magazine se distinguant de celui cité plus haut par le sous-titre de : *Grand Journal*. — Avouez que c'est une véritable manie de certains journaux de prendre un sous-titre, qui souvent dit moins que rien. Ici, grand journal est de trop, car *Paris-Magazine* n'est grand ni par le format, ni par le contenu. Je choisis l'article le plus long. Cet article est, de plus, tellement lourd, qu'il pèse bien deux kilogrammes. Comment est-il possible d'avoir un style aussi épais et aussi flasque, quand on se nomme *Paris-Magazine?* Au reste, j'ai peut-être eu la main malheureuse, et je ne veux pas juger une publication sur un seul numéro, quelque peine que je me sois donnée pour me procurer ce numéro-là. Si le reste vaut mieux, je passe condamnation.

Le Mousquetaire, *Journal de M. Alexandre Dumas*. — Après tous les succès littéraires, après tous les triomphes et tous les enthousiasmes, après la gloire, après avoir produit énormément, immensément, Alexandre Dumas voulait avoir son journal à lui. Il fonda le *Mousquetaire*. Toujours généreux et bon enfant, il fit

un appel à tous les *inconnus* littéraires. Un seul se présenta. Il est vrai que le grand romancier, — devenu, du jour au lendemain, grand journaliste, — pouvait, à lui tout seul, les remplacer tous, connus et inconnus.

Rien de plus intéressant et de plus varié, je dirai de plus étonnant que cette collection. On y trouve tout : romans, histoire, voyages, poésie; tous les genres littéraires sont traités avec cette facilité prestigieuse que personne n'a jamais égalée, et probablement n'égalera jamais. Là, plus qu'ailleurs, Alexandre Dumas donne carrière à sa merveilleuse imagination. Il paraît à découvert. Il lâche la bride. On le voit tel qu'il est, avec ses prodigieuses qualités et ses tout petits défauts.

Rien de plus curieux que son travail intitulé : *Études sur le cœur et le talent des poètes.*

De toutes ces études, la plus remarquable est celle qu'il consacre à son fils, après le succès de la *Dame aux Camélias*. Permettez-moi d'en reproduire les premières lignes :

« Je vous parlerai d'un beau et fier garçon de » trente ans, plein de force, de jeunesse, de santé, » et je le dis hautement, — car, à cette heure, » la chose m'est prouvée, — plein d'avenir. Je » vous parlerai de l'auteur de la *Dame aux* » *Camélias*, de l'auteur de *Diane de Lys*, de » l'auteur du *Demi-Monde*. Je vous parlerai de

» M. *Alexandre Dumas fils*. C'est ainsi qu'on
» l'a nommé, cette nuit, à ma grande joie, au
» milieu des hourrahs, des applaudissements,
» des bravos. Permettez-moi de me vanter de cet
» ouvrage-là. Alexandre et sa sœur sont les seuls
» qu'on ne m'ait jamais contestés. »

Et Alexandre Dumas analyse longuement, et sous toutes les faces, ce talent qui venait d'apparaître avec tant d'éclat. Il entrecoupe la biographie de vers inédits, que son fils composa à l'âge de dix-huit ans, et où l'on découvre, à côté des tâtonnements de la jeunesse et de l'inexpérience, le germe du génie. Ce qu'on pourrait reprocher, — si on l'osait, — à ces pages magistrales, c'est un excès de louanges et d'encens, qui n'est du reste que le produit d'une faiblesse humaine : l'amour et l'orgueil paternels !

Le *Mousquetaire* a à peine vécu quatre ans. C'est Alexandre Dumas lui-même qui a écrit *le mot de la fin* de son journal : « Le pauvre *Mousquetaire* n'a pas laissé un sou vaillant. »

Monte-Cristo, journal hebdomadaire, publié et rédigé par Alexandre Dumas, seul. — Chaque numéro contenait seize pages, trente-deux grandes colonnes de texte. C'est le *Mousquetaire* ressuscité avec une autre vignette. La *causerie* est, comme toujours, éblouissante.

Cela ressemble beaucoup à un feu d'artifice. Dans sa première causerie, Dumas éprouve le besoin de faire une déclaration : « Cette fois, c'est bien entendu, chers lecteurs, le *Monte-Cristo* ne sera fait que par moi, ou par hasard, et en cas d'absence, par mon fils; mais mon fils c'est encore moi. »

Dumas seul est un euphémisme de famille. Rien de plus joli, en effet, que le *hasard et les cas d'absence*. Dès le troisième numéro, les cas d'absence et le hasard se présentent en la personne de Dumas fils. Deux talents se complétant l'un l'autre, — et quels talents! Deux plumes, — et quelles plumes! trempant dans le même encrier. D'un côté, Alexandre Dumas père, outre ses romans, donnait une biographie de Béranger, petit chef-d'œuvre, écrit *con amore*, avec une verve intarissable et un *brio* étourdissant; d'un autre côté, et quelques pages plus loin, Alexandre Dumas fils offrait, aux lecteurs du *Monte-Cristo*, *Offland*, une nouvelle tout à la fois bizarre et attrayante, pleine d'esprit et d'observation, où l'on voit déjà poindre le séduisant paradoxe — qui, plus tard, ne fera que croître et embellir.

Malheureusement, le *Monte-Cristo* eut la vie plus courte encore que le *Mousquetaire*. Et, avec autant de vérité et non moins de tristesse,

on eût pu dire de celui-là ce qu'on avait dit de celui-ci :

« Le pauvre *Monte-Cristo* n'a pas laissé un sou vaillant. »

Il est vrai que les deux romans, — qui avaient eu les mêmes titres que les deux journaux, — avaient été le Pactole pour Alexandre Dumas.

C'était une consolation !

Quoi qu'il en soit, je déclare que les deux feuilles jumelles font une excellente figure, — deux excellentes figures, si vous voulez, — dans ma collection de journaux !

*
* *

Le *Figaro*. — Ma collection de journaux comprend une centaine de numéros du *Figaro*, choisis avec un soin extrême, à différentes années, dans des moments à sensation. Seulement, à propos de ce journal, je veux changer de manière. Au lieu de faire des citations, qui prendraient trop de place et m'entraîneraient trop loin, je préfère écrire une espèce de monographie.

Le *Figaro* (1) est un des vétérans, pour ne pas dire le père de la petite presse de Paris.

Dans les dernières années de la Restauration il eut une vogue inouïe, et exerça une grande

(1) Le *Figaro* a été fondé en 1826.

puissance sur l'opinion publique. Il avait alors pour rédacteur en chef Roqueplan, et pour principaux collaborateurs Latouche et Jules Janin. Il avait la jeunesse, et des convictions ardentes et honnêtes; il avait le courage et l'audace; il avait l'esprit, comme pas un, — la meilleure plume de Tolède, — et il avait aussi (si je puis m'exprimer de la sorte) la beauté du diable. C'était le bon temps!

Depuis sa fondation, le *Figaro* a changé trois fois de mains. Ce fut Villemessant qui lui fit faire en 1854 sa troisième réapparition, et sa deuxième résurrection dans le monde du journalisme. Alors, le *Figaro*, tout en restant petit format, devint bi-hebdomadaire. *Quantum mutatus ab illo!* Il est devenu aussi grand de format, et aussi quotidien que n'importe quel journal de la grande presse. On l'a appelé quelquefois le *roi* de la petite presse. Aujourd'hui, plus que jamais, et sans lui faire un compliment bien entendu, on peut lui donner ce nom, puisqu'il sert et défend la royauté *légitime*, sinon avec succès, au moins avec un zèle outré et fanfaron.

C'est la plus drôle de toutes les gazettes, unique en son genre, — un genre que nous lui laissons volontiers. Il n'y a qu'un *Figaro* au monde, et Villemessant est son prophète. C'est

un type. Mais, définir ce type est une chose humainement impossible. La photographie même y perdrait ses droits à la ressemblance, tellement sa physionomie est diverse et ondoyante. Le *Figaro*, en effet, traite toutes les questions : philosophiques, sociales, politiques, financières, littéraires, artistiques, théâtrales, musicales, mondaines, demi-mondaines, — et autres, avec une assurance et une désinvolture qui lui sont propres. Hâbleur et frondeur, hâbleur surtout. Il rit ou sourit presque toujours, il pleure rarement. Au milieu de ses accès de joie, il chante. Oh! qu'on ne s'y méprenne pas, je ne prends pas ce dernier mot en mauvaise part, je le prends dans son acception musicale, car le *Figaro* fait de temps en temps de joyeuses et ébouriffantes chansons. Il sème à profusion l'esprit, les mots égrillards, épicés, et pis que cela. Il courtise tous les mondes. Il est d'une élégance raffinée. Il est vrai, qu'en même temps, il se donne de faux airs de démocrate. De plus, il hante l'église, — l'église catholique bien entendu, — et les coulisses des théâtres de genre. Il a des *reporters* qui se faufilent partout. Un peu par instinct, beaucoup par habitude du métier, ces reporters ont autant de flair que les meilleurs chiens de chasse. Le *Figaro* offre la primeur de tous les racontars. Les bruits de coulisses et de boudoir sont sa spécialité.

Il excelle à raconter les nouvelles à sensation. Pas une rubrique qui lui manque. Au besoin il en inventerait une, tellement il cherche à plaire à l'abonné et à séduire le lecteur. Il sert le plat du jour, et le mot de la fin. Le scandale ne l'arrête point. Le scandale à la mode surtout, il le détaille avec une ponctualité écœurante et un réalisme nauséabond. Dame! il y a un certain public qui aime cela. Et il faut bien contenter tout le monde. Si, par tous les moyens inimaginables, il pousse à l'abonnement, c'est qu'il connaît son siècle par cœur. Ne faut-il pas flatter tous les goûts, et donner satisfaction aux plus capricieuses petites folies? Oui, il est généreux et prodigue, — à sa manière. Ainsi, sous peu, dans quelques jours, il offrira à ses abonnés une prime magnifique, incomparable. Écoutez plutôt, et pâmez-vous d'admiration!

« Ainsi que les moins clairvoyants peuvent le » deviner, ceci représente une montre (suit le » dessin). Nous n'insistons pas sur son caractère » artistique, ni sur l'excellence de son mouve» ment. On voit aussi qu'elle est à remontoir. » La cuvette de cette montre est gravée (suit » une seconde image) à l'initiale M. Elle pour» rait porter toute autre lettre au choix de l'ache» teur. Nous profitons de ce que nous avons un » numéro à gravures, imprimé avec le soin

» qu'on ne peut mettre à l'édition quotidienne » d'un journal, pour donner ces deux dessins, » reproduisant exactement la forme, la dimension » et l'aspect d'un objet dont le *Figaro* reparlera » avant peu. Vous avez deviné qu'il s'agit d'une » prime.

» Mais, avant que nous puissions l'offrir à nos » lecteurs, en les faisant profiter d'avantages » vraiment extraordinaires, il faut que le *Figaro* » mette dehors une somme ronde de cinq cent » mille francs. Quelque énorme que paraisse » une pareille mise de fonds, il n'hésitera pas à » la faire, tant il est certain d'avoir trouvé une » prime appelée à un grand succès. »

Et le nombre fabuleux d'abonnés au *Figaro* applaudit à ce boniment, qui est un véritable chef-d'œuvre.

C'était plus fort que la *malle des Indes!* (1). Après tout, il faut bien reconnaître que le *Figaro* est habilement dirigé, et supérieurement rédigé.

M. de Villemessant est un homme qui a du savoir-faire, de l'entregent, de l'audace au besoin, et de l'esprit souvent.

(1) Il paraît cependant que les montres laissaient à désirer sous bien des points de vue mécaniques ; car le *Figaro* fut assailli de réclamations relatives à la mauvaise qualité de la prime.

En 1877, M de Villemessant intenta un procès aux fabricants de l'objet en question. Or, il appert des discussions au tribunal, que le *Figaro* avait donné pour 30 francs des montres, qu'il avait payées 22!

Aucun journal au monde n'a usé autant de rédacteurs que le *Figaro.* Il y en a, il est vrai, qui y sont depuis toujours, et qui y resteront toujours : Jouvin et Bourdin, par exemple. C'est qu'ils sont de la famille, qu'ils sont les gendres de de Villemessant. Mais les autres? Oui, parlons des autres.

Que d'écrivains de toutes les écoles et de tous les partis ont été attachés à cette publication! Que d'intelligences jeunes et vigoureuses, que d'esprits primesautiers, que de plumes alertes et vives ont gaspillé dans ces colonnes légères, et où la fantaisie déborde, le dessus du panier de leur talent, jetant, chaque jour, au vent de la publicité le meilleur de leur imagination et le meilleur de leur âme? Où sont-ils à présent, et que sont-ils devenus? Oh! ils allaient, ils allaient de façon à émouvoir, à éblouir, à épater la clientèle. On exploitait leur talent, plus qu'on n'estimait leur caractère et leurs convictions.

— « Eh! eh! dites donc, messieurs, en voilà
» assez; il faut que tout cela finisse; il faut du
» nouveau, n'y en eût-il plus au monde; — toi,
» tu rabâches, tu deviens monotone; le public
» demande autre chose; tu peux aller utiliser ta
» plume ailleurs; — toi, tu deviens trop sé-
» rieux, tu trouveras une place au *Journal des*
» *Débats*; — toi, tu te découvres trop, l'abonné

» réclame, il a peur de tes principes; en voilà
» assez, n'est-ce pas? seulement, on sera heu-
» reux de te donner l'hospitalité autre part; —
» toi, tu as tellement prodigué ton esprit, qu'il
» ne t'en reste plus un brin à donner au jour-
» nal. » Et ainsi de suite, et de mieux en mieux.

De mieux en mieux, car souvent on ne disait rien, mais on envoyait de la part de M. de Villemessant une canne, — la canne légendaire du congé et du départ, — ce qui voulait tout dire.

Comme journal politique, le *Figaro* n'a aucune autorité, et n'en aura jamais. N'a-t-il pas caressé, tour à tour, tous les ministères qui, sous l'Empire, se sont succédé en France? Il a été même républicain. Mais, rassurez-vous, il ne l'a été qu'un jour, et par fantaisie, en pastichant cette forme de gouvernement au moyen d'un numéro invraisemblable de fond et de forme. Que voulez-vous? Il manquait à la gloire du *Figaro* d'avoir été républicain... pour rire.

Il n'en est pas moins vrai que cet organe de publicité ne doute de rien. Il se croit appelé à une grande mission. Prétention bouffonne, et qui fait hausser les épaules à tout homme sérieux.

Eh! oui, le moment est venu, où le directeur-gérant-propriétaire et fondateur s'est écrié : « Halte-là! mes bons amis et camarades, moi je

» suis et ai toujours été légitimiste, et le *Figaro,*
» c'est moi. »

C'est égal! Récapitulons un peu (rien que pour nous amuser) les sauts de carpe et les évolutions drôlatiques du journal *le Figaro.*

En 1855, oh! alors, le *Figaro,* c'était le diable; et nous l'aimions de tout cœur. Il s'intitulait *non politique;* mais il l'était tout de même, entre les lignes, — politique du diable.

En 1867, il devient littéraire et politique.

En 1869, il donne en prime à ses abonnés, — non une montre, car l'heure du légitimisme n'avait pas sonné encore, — mais la *Révolution française de Louis Blanc.* Il est vrai qu'alors le *Figaro* s'appelait *le Figaro* tout court.

Aujourd'hui... Que sont devenues les célèbres citations qui enguirlandaient jadis l'enseigne du journal : *que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, etc.?*

On me dit qu'il s'est établi dans Madrid un système de liberté etc., cette admirable tirade que récite si admirablement Coquelin?

Ah! aujourd'hui! Le *Figaro* est légitimiste à tous crins. Il défend à cor et à cri, à tort et à travers, le droit divin et toutes ses monstrueuses conséquences. Il a rendu visite à Henri V. Il cajole les jésuites. Il porte un scapulaire. Et l'un

de ces beaux jours, il ira à Rome, en compagnie de Veuillot, baiser la mule du Pape.

Ah! aujourd'hui! le *Figaro* se donne de grands airs. N'est-il pas dans ses meubles? N'a-t-il pas pignon sur rue, je veux dire un hôtel splendide? Ne se proclame-t-il pas, — c'est à crever de rire, — le représentant de l'*ordre*, et le défenseur de *la morale*? Belle morale et bel ordre, ma foi. Votre ordre ne représente, (pardon du mauvais calembour) que l'*ordre* des blagueurs, et votre morale sent le patchouli de la courtisane...

Prenez le premier numéro venu ou à venir : celui d'hier, celui d'aujourd'hui, ou bien celui qui paraîtra demain.

Olla-podrida de jolies choses et de jolies phrases, — trop jolies choses et trop jolies phrases; — de la variété dans les articles et des *variétés* alléchantes; — un feuilleton de Xavier de Montépin, (et vous ne me direz pas que Xavier de Montépin n'est pas le plus littéraire et le plus distingué des romanciers contemporains?) — une dizaine de mots de la fin, et le dernier calembour; — s'il y a une *première*, trois colonnes rédigées à la diable, je le veux bien, mais où vous trouverez les noms des cocottes à la mode avec des détails complaisants sur leurs toilettes luxueuses, tapageuses et ruineuses : ce qui rend jalouses quelques bourgeoises huppées,

et froisse la pudeur des femmes honnêtes ; — comme pièce de résistance un article de Saint-Genest, un saint qui ne se *gêne* pas du tout pour demander un coup d'État en faveur d'Henri V ; — par-ci par-là, un peu de charlatanisme ; — s'il le faut absolument, c'est-à-dire si tout ce train-train ne mord pas assez, quelques coups de grosse caisse, un coup de tam-tam, et même un coup de pistolet (qui ne fera de mal à personne) — le tout saupoudré de poudre d'or et de poudre de riz...

Ah ! j'oubliais un tout petit détail. Au milieu des annonces, il y a une place secrète et réservée, une rubrique à part, pour... *la petite correspondance*. Douze francs la ligne. Mystère et pornographie.

Et le fond, direz-vous ?

Mais, ô lecteur naïf, vous avez les *fonds* de la Bourse parfaitement renseignés...

Un numéro de journal ainsi fait et bâclé, d'une façon si appétissante, n'a-t-il pas l'attrait du fruit défendu, et tout le monde ne veut-il pas le lire et l'acheter ?

Eh bien ! malgré tout et par-dessus tout, une chose m'indigne et m'irrite, c'est de voir, par moments, le *Figaro* dénigrant, ridiculisant, bafouant les Belges, — comme si, de son bon et honnête temps, il n'avait pas compté des Belges parmi ses meilleurs rédacteurs, — et fournissant

sur notre pays des renseignements faux, ridicules et stupides! Il est vrai qu'alors, — ce qui fait immédiatement changer mon emportement en un éclat de rire, — il est très-vrai qu'alors, il devient d'un bête frisant le ramollissement.

Voilà les impressions multiples et multicolores que m'a laissées la lecture du journal *le Figaro.*

Dans ce croquis à la plume, j'ai oublié deux détails qui font cependant bien dans le paysage: le nombre incalculable de duels, et le nombre non moins incalculable de procès en diffamation...

Maintenant, je vais me résumer par une boutade. Cette boutade, — améliorée d'une légère variante, — est extraite d'une bluette que j'ai publiée en 1872.

« *Le Figaro.* — Journal plus parisien que français, plus boulevardier que parisien, plus légitimiste que boulevardier, et plus blagueur que tout le reste. »

Signe particulier. — Depuis que le *Figaro* défend ouvertement la *bonne cause*, tous les curés de France et tous les vicaires de Navarre y sont abonnés.

C'est plus qu'un signe particulier, cela, c'est un *signe du temps* (1).

(1) Cette monographie a été écrite en 1876. Villemessant est mort en 1879, et il a été remplacé comme gérant par Francis Magnard, un des principaux collaborateurs du *Figaro*. Rien n'est changé dans la maison. Le Roi est mort, vive le Roi.

*
* *

Après avoir fait tout un discours sur, pour, et surtout contre le *Figaro*, je puis bien me dispenser de parler du *Petit Figaro*, une doublure, ou plutôt une réduction, une ombre du grandissime journal de M. de Villemessant.

Le *Gaulois*. — Aussi impérialiste que le *Figaro* est légitimiste. Cependant il a des procédés de politique moins... comme il faut, plus déhanchés, plus cassants, plus sauvages. Il a aussi moins de *bagout*, de littérature et d'esprit que son confrère boulevardier.

Un trait de mœurs peint toute la rédaction du *Gaulois*.

C'était pendant le siége de Paris.

La France se trouvait dans la position la plus patriotiquement malheureuse, où fut jamais une nation. Paris était littéralement affamé... Et tous les rédacteurs du *Gaulois*, — modèles de patriotisme et de toutes les vertus civiques, — s'étaient réfugiés à Bruxelles. Ces francs fileurs servaient leur pays, — à leur manière, à distance, de très-loin, à l'abri du moindre danger, en faisant énormément de bruit et d'embarras, dans les restaurants, aux cafés, dans les tavernes, au théâtre, partout où se porte la foule, — et

même où elle ne se porte pas, — partout enfin où eux, — fuyards et couards, — eussent dû rougir de se trouver!

Au reste, voici le cas qu'on faisait à Bruxelles de ces *reporters* de coups d'État, et autres 2 décembre. Quand on avait entendu ces messieurs, on n'avait nulle envie d'acheter un numéro de leur journal, et quand on avait lu leur journal, on n'éprouvait plus aucune envie d'entendre ces messieurs.

Candide. — En lisant le mot *Candide*, on croirait avoir affaire à un journal d'une pureté immaculée. Ah! oui, fiez-vous aux mots et aux enseignes! *Candide* est un tout petit journal révolutionnaire, mais révolutionnaire à tout démolir et à tout massacrer. Un seul exemple. C'est je ne sais quelle ordurière biographie de Charlotte Corday, où *Candide* fait l'apologie de Marat !!!

Ce sale carré de papier est d'une violence meurtrière qui fait frémir les honnêtes gens.

Je gagerais bien que *Candide*, né en mai 1865, est mort d'un coup de sang, après avoir bavé son premier numéro. Mais je parierais d'un autre côté que *Candide*, six ans après, renaissant de ses cendres révolutionnaires, doit, sous un nom *rouge*, avoir été un des organes les plus furibonds de la *Commune* à Paris.

La Célébrité universelle, *etc.* Je mets, *etc.* à

dessein, parce que le titre de cette publication est tellement long et tellement prétentieux que je n'ai pas le courage de l'écrire en entier. Au reste, un journal instructif, bien rempli, substantiel, mais un peu lourd.

Je remarque, entre autres, un excellent article bibliographique signé Labutte sur *l'Histoire de France* de M. Henri Martin.

Malheureusement, cet aperçu historique est pailleté de chauvinisme, le péché originel de presque tous les journalistes français.

En somme, la *Célébrité universelle, etc.*, malgré son nom, aura de la peine à jamais devenir célèbre.

Voici un recueil hebdomadaire qui a été fondé en 1840. Il compte donc aujourd'hui trente-quatre années d'existence. C'est la *Revue de l'instruction publique, de la littérature et des sciences* : trois grandes choses qui, tant que le progrès les soutient et les pousse, ne font que croître et embellir en vieillissant.

Le numéro de ce journal, qui figure dans ma collection est, sous le rapport littéraire, excessivement intéressant.

M. Goumy y donne une analyse très-remarquable, quoique succincte, du *Rapport sur le progrès des lettres*, publié sous les auspices du ministre de l'instruction publique, M. Du-

ruy. Ce document comprend un discours préliminaire de M. de Sacy, un rapport sur le roman de M. Paul Féval, un rapport sur la poésie de M. Théophile Gautier, un rapport sur le théâtre de M. Edouard Thierry.

Chénier fut chargé d'un travail semblable en 1808. Il trouva le poids très-lourd. Qu'eût-il dit, aujourd'hui, en 1868? Chénier a pu lire tous les ouvrages qu'il cite; mais aujourd'hui, est-ce possible? Autrefois, on ne pouvait craindre en jugeant, que de froisser des amours-propres; aujourd'hui « on court risque de blesser des intérêts et quelquefois des intérêts très-respectables. »

La grande révolution littéraire qui s'est accomplie dans l'espace de ce demi-siècle, de Sacy la définit en des termes admirables. Voici un extrait de ce morceau du maître :

« La littérature classique est finie (1). Essen-
» tiellement aristocratique de sa nature, son
» temps est passé; par sa perfection même, et
» par la délicatesse de ses détails, elle n'est plus
» de notre époque... qu'elle reste donc comme
» l'exemplaire éternel du beau dans l'art! Qu'elle
» soit la ressource et qu'elle fasse les délices de

(1) Cette opinion est d'autant plus impartiale et sereine, qu'elle est exprimée par M. de Sacy, un maître-écrivain, l'un des chefs les plus autorisés de l'école classique, académicien et collaborateur au *Journal des Débats*. — Mort récemment.

» ces esprits qui ne goûtent que le parfait ! Tout » y est durable et à l'épreuve du temps. Déjà la » postérité l'a scellée de ses suffrages. Encore » bien peu d'années, et ce sera une antiquité » nouvelle pour les générations qui vont nous » suivre. Le grec et le latin seront le partage » des savants. L'homme bien élevé lira Cor- » neille, la Fontaine, Racine et Molière, comme » nos pères lisaient Homère, Horace et Virgile.

» Une nouvelle littérature commence, qui » déjà remplace à peu près et bientôt remplacera » entièrement l'âge classique, littérature appro- » priée à notre temps et à nos mœurs, expression » de la démocratie, mobile comme elle, violente » dans ses tableaux, hardie ou négligée dans » les mots, plus soucieuse du succès actuel que » de la renommée à venir, et se résignant de » bonne grâce à vivre moins longtemps pourvu » qu'elle vive davantage dans l'heure qui passe ; » féconde et inépuisable dans ses œuvres, capa- » ble de fournir à la consommation de tout un » peuple, renouvelant sans cesse ses formes et » essayant de toutes, voyant naître et mourir en » un jour ses réputations les plus brillantes ; » *mais aussi riche, plus riche peut-être en* » *talents divers que tous les siècles qui l'ont* » *précédée!* C'est un admirateur passionné des » classiques qui le pense et qui ose le dire... »

Féval, à son tour, dit :

« En notre siècle, deux écrivains sur trois, je » parle à la fois des plus humbles et des plus » grands, ont fait des romans... Le roman, » vulgarisé dans le feuilleton, le feuilleton, mul- » tiplié par les livraisons à images, puis par les » journaux à un sou, ces journaux-là eux- » mêmes qui semblaient être le *nec plus ultrà* » du bon marché, dépassés par le miracle de la » petite presse quotidienne, ont créé des millions » de lecteurs... Je ne connais pas de mauvais » alphabets. Que tout soit pardonné à la plus » pauvre des pages si un seul homme ou un seul » enfant y a trouvé le secret de la lecture. »

Quant à Th. Gautier, c'est avec un *dilettantisme* exquis qu'il parle de la poésie et des poètes. Mais les temps sont durs pour la poésie.

« Il est triste à dire qu'on peut aujourd'hui » faire paraître deux ou trois volumes de vers » pleins de mérite et rester parfaitement in- » connu. Combien de jeunes gens dans ce cas, » qui ont des idées, du sentiment, de la grâce, » de la fraîcheur, du style et une remarquable » science de versification. Ils doivent se de- » mander avec une sorte d'étonnement pourquoi » personne ne les lit, et en vérité, il serait diffi- » cile de leur faire une réponse satisfaisante. » L'esprit, en proie à d'autres préoccupations, et

» tourné vers les recherches scientifiques et his-
» toriques, s'est détourné de la poésie. Les
» revues n'accueillent plus les vers, les jour-
» naux n'en rendent jamais compte lorsque le
» moindre vaudeville accapare les feuilletons les
» plus accrédités, et l'on ne saurait peindre
» l'effarement naïf d'un éditeur à qui un jeune
» homme propose d'imprimer un volume de vers.
» Deux ou trois poètes semblent suffire à la
» France, et la mémoire publique est paresseuse
» à se charger des noms nouveaux. Pourtant, au-
» dessous des gloires consacrées, il est des
» poètes qui ont du talent et même du génie,
» et dont les vers, s'ils pouvaient sortir de leur
» ombre, supporteraient la comparaison avec
» bien des morceaux célèbres, perpétuellement
» cités. Chanter pour des sourds est une mélan-
» colique occupation, mais les poètes actuels s'y
» résignent; bien que parfaitement sûrs de n'être
» pas entendus, ils continuent à rimer pour eux
» et n'essayent même plus de faire arriver leurs
» vers au public. Ils exercent dans le silence,
» l'ombre et la solitude, comme ces pianistes
» qui, la nuit, travaillent à se délier les doigts
» sur des claviers muets pour ne pas importuner
» leurs voisins. »

Quelques lignes du travail sur le théâtre. Thierry émet des considérations extrêmement

justes. Il porte des jugements que l'on peut sans exagération dire définitifs.

Telles sont ses analyses sur Musset, Ponsard, Augier, Mme de Girardin, Laya, Feuillet, Dumas fils, Barrière, Sardou, Mallefille et Labiche.

« Nous ne sommes pas encore la postérité, » dit Thierry. L'avenir jugera les efforts qui » ont été faits dans ce temps-ci. »

M. Goumy rend un éclatant hommage aux quatre écrivains. Mais il trouve avec raison qu'aucun d'eux n'a dégagé de son énorme travail une conclusion, une loi, une idée générale. « Rapporteurs, au strict sens du mot, c'est tout » ce que ces messieurs veulent être : juges, non pas. »

Au reste, M. de Sacy avait prévenu tout le monde dans les termes suivants :

« Pour peser, nous n'avons plus de balance, » pour mesurer, plus de compas. Voulût-on for- » mer un jury littéraire, je doute qu'on pût » jamais amener les douze jurés à prononcer » leur verdict, à moins qu'employant la mé- » thode anglaise, on ne les fît mourir de faim » ou de soif dans la salle de leurs délibérations. » Un jury littéraire? Mais quatre personnes » amiablement réunies dans une commission » pour juger des progrès de notre littérature ne » parviendront à s'entendre qu'à la condition de

» ne pas s'expliquer ou de convenir d'avance » d'une tolérance absolue pour leurs opinions » réciproques. »

La Feuille de Madame Angot. — Un des derniers venus de la petite presse parisienne. Rien ne manque aux trois premiers numéros de cette feuille de chou.

Dans le *maiden*-numéro, le joyeux Clairville souhaite la bienvenue au petit journal en une quarantaine de vers lestement troussés. Ce n'est pas tout à fait, comme un bouquet de fleurs, mais c'est comme une ablution d'eau lustrale.

Le rédacteur en chef, Georges Petilheau, — qui pétille d'esprit, — offre à ses lecteurs une chanson pleine de verve et de brio. Cette chanson est accompagnée de musique, et cette musique est de Lecocq, du vrai, du grand, du seul Lecocq. En voici le second couplet :

La gaîté, voilà mon programme,
Je sais aiguiser l'épigramme,
En... guirlander les méchants,
Même les mordre à belles dents.
Plume à l'oreill', poings sur les hanches,
Je viens vous offrir un journal
Blagueur, fort en gueul' mais non trivial,
Qui paraîtra tous les dimanches.

Hélas! hélas! je crains que *la Feuille de*

Madame Angot n'ait jamais autant de dimanches, qu'a eu de représentations *la Fille de Madame Angot.*

A cause de la concurrence, dirait Prudhomme, à cause de la concurrence!

VII

Une parenthèse de regrets. — Ce qui manque à la collection de journaux.

Arrivé à ce point de ma collection, c'est-à-dire, au dernier journal littéraire proprement dit, je prends la liberté d'exprimer mes regrets. Je dois constater des lacunes déplorables, et qu'il ne me sera jamais possible de combler. Ainsi il me manque le premier numéro, — je me contenterais d'un exemplaire quelconque, — de *la Gazette de France*, la plus ancienne gazette française. Le premier numéro parut à Paris, au mois de mai 1631. Elle fut exclusivement rédigée par Renaudot, le médecin d'Henri IV.

Je trouve dans une note que ce recueil était purement littéraire. C'est possible. Renaudot avait créé ce journal dans l'intérêt de ses mala-

des. Il voulait les distraire par la lecture et guérir leur moral. Mais je suis bien sûr que le bon docteur cachait sous ses phrases les plus fleuries plus d'une pilule dorée. Il n'en est pas moins vrai que *la Gazette de France* brille dans ma collection par son absence.

Hélas! je n'ai pas non plus, et je n'aurai jamais : *la Gazette rimée* de Loret, *la Muse historique*, avec ses indiscrétions poétiques et ses historiettes de boudoir; — ni le *Mercure* (1), un journal célèbre au XVIIIe siècle, et qui recevait la *copie* de Desfontaines, Fréron, Geoffroy; — ni le *Pour et le Contre*, paraissant à la même époque, et qui était rédigé par l'abbé Prévost; — ni le *Journal de Suard;* ni *celui de l'abbé Armand*. A cette nomenclature d'absents et d'introuvables, je dois ne pas oublier d'ajouter : le *Journal de Paris*, le premier journal quotidien, né à Paris le 1er janvier 1777 ; et le *Journal de Fodokale* (ville du Japon), le plus petit journal du monde ; — et la *Gazette de Pékin*, le plus ancien journal du globe, ayant plus de mille ans d'existence, et toujours imprimé sur de la soie jaune.

(1) Il est vrai que je possède un numéro du *Mercure de France* (*en cahier de trois feuilles*, comme dit la dernière page), mais ce numéro, — quoique ne manquant pas d'un certain intérêt, — ne date que du 5 avril 1811. C'est égal, c'est une légère compensation.

Mais, à quoi bon se plaindre, quelque collectionneur passionné qu'on soit? La sagesse des nations ne nous dit-elle pas : qu'il faut se contenter de ce qu'on a, ce qui veut dire : de peu?

VIII

Ce que c'est que les *journaux illustrés.* — Les gravures et le marchand de marrons. — Classification. — L'*Illustration.* — La loi sur la chasse et Louis Viardot. — Une pièce de haut goût. — Droit et devoir. — Bouquet fané. — Tout change. — Chauvinisme linguistique. — Le *Monde illustré.* — Le 1er numéro. — Hier et aujourd'hui. — *Courriers de Paris* de Jules Lecomte. — Tout vieillit. — Les *médiums* et Henri Delaage. — C'était un ballon. — *L'Univers illustré.* — *La Presse illustrée.* — On demande des portraits. — Drôleries. — *Musée Français-Anglais.* — *Magasin illustré.* — Illustré de marchandises. — *Musée des familles.* — Henri Berthoud et la *Chute d'un ange* de Lamartine. — Les petits côtés. — Le *Monde pittoresque.* — O monde pastiche. — Le *Journal illustré* et le *Nouvel illustré.* — Deux pères. — Noir de cheminée. — De nouveau, Monselet. — Binette. — Entourage. — Petite biographie en vers. — Un peu moins d'aï. — Fièvre d'*illustromanie.* — La *Ruche parisienne.* — Innovation. — Gravures de Lancret et de Baudouin. — Toujours la note chauvine. — L'*Ami de la maison.* — Le point noir. — Les diseurs de rien. — *Trois semaines illustrées.* — 21 jours d'illustration. — Semaine religieuse. — Un astérisque. — Contre-partie. — La *Semaine des enfants.* — Sage comme une image. — L'*Exposition universelle illustrée.* — *L'Exposition populaire illustrée.* — La *Lanterne magique.* — L'art pour rien. — L'image de Molière. — Le génie. — L'homme. — Le *Magasin pittoresque.* — Mathusalem. — L'Espagne et ses cloches. — Le *Vélocipède illustré.* — Fausse prophétie. — La *Féerie illustrée.* — Imagination et jugement. — Le *Magasin illustré* (le bon). — *Le Magasin illustré d'éducation et de récréation.* — *La Chronique illustrée.* — Biographie de Mogador. — Triste sommaire. — Le

monde et la femme déchue. — *Les Amis du peuple.* — Voltaire et les jésuites. — Plus noirs que jamais. — Le *Journal du Dimanche.* — Très-conservateur. — Le *Petit illustré.* — N'aime pas la crinoline. — La *Vie parisienne.* — Parfois trop. — Signe particulier. — Le *Monde parisien.* — Organe des cigaliers. — Le *Gaulois.* — Indigestion et procès. — Heure de vogue. — Les *journaux figurants.* — La *Chanson illustrée.* — Les chansonniers français et Antoine Clesse. — Le *feuilleton en vaudevilles.* — Thermomètre littéraire. — *Arlequin feuilleton.* — Scène plaisante.

Les *journaux illustrés* occupent une place immense dans la presse littéraire. On s'en est passé longtemps, mais aujourd'hui on ne pourrait plus s'en passer. Aussi bien, le but que ce genre de publication doit atteindre a quelque chose à la fois d'élevé et de populaire. Le journal illustré, c'est l'art se mariant à la littérature. C'est l'œuvre de l'artiste embellissant le travail de l'écrivain, et rendant sa pensée plus saisissante. C'est, en un mot, l'image qui flatte l'œil, en regard du texte qui satisfait l'esprit.

Mais il faut tout dire. Les gravures des journaux illustrés sont souvent maigres, confuses, trop pâles ou trop noires, sans netteté, sans la moindre finesse. Il y a des planches qui servent jusqu'à extinction de lignes et de traits. Il y a des types de figures qui posent pour tous les dessins qu'on reproduit, toujours avec le même habit et le même chapeau. C'est ainsi qu'un marchand de marrons (bien connu à Bruxelles, dans le temps éloigné d'où nous parlons,)

a eu l'honneur de figurer dans un journal illustré pendant quatre ans. — Il y figure peut-être encore? — Lui, qui n'avait d'autre ambition que de griller à point ses marrons de Lyon et de Lucques, il assistait à tous les événements heureux et malheureux de ce monde, restant toujours le même, quoique remplissant les rôles les plus divers. Que de brocards et de gorges-chaudes, mes amis et moi, nous avons faits à propos de ce personnage! Chaque samedi, au café......, à l'heure où le facteur remettait le journal en question, nous étions là une dizaine. Nous n'avions pas besoin de demander le numéro au garçon. Il nous l'apportait instantanément et par habitude. Pendant que l'un de nous cherchait la gravure importante de la semaine, tous les autres s'écriaient en éclatant de rire :

— Est-ce qu'il y est, le marchand de marrons?

— Il y est, il y est!!

Nous subdiviserons les journaux illustrés en six parties, savoir : 1° les journaux illustrés proprement dits; 2° les journaux à caricatures ; 3° les journaux à portraits-charges; 4° les journaux à romans; 5° les journaux de modes; 6° les journaux-brochures.

Commençons par l'*Illustration* et le *Monde illustré*, qui peuvent être présentés comme les

modèles du genre des journaux illustrés proprement dits.

L'*Illustration* date de 1833. La collection complète forme aujourd'hui 65 volumes, de quoi remplir toute une bibliothèque. Mes vingt numéros sont de tout premier choix, et appartiennent à différentes années.

Ah! voici une pièce curieuse, de haut goût. Un article de Louis Viardot sur le gibier, la chasse et le braconnage. Trois pages qui forment une étude complète. Aucun ouvrage cynégétique ne renferme quelque chose d'aussi remarquable, d'aussi fin, d'aussi humain, dirais-je, que ces appréciations faites par le célèbre critique d'art. « Quand on parle d'une loi sur la chasse, dit Viardot, il ne s'agit pas, comme beaucoup de gens sont tentés de le croire, de ce qu'ils appellent le frivole amusement des riches et des oisifs. Il faut traiter cette question en bon citoyen, en ami des hommes. » Il examine les causes du dépeuplement de la France en gibier, et signale les remèdes; il attaque surtout et impitoyablement les braconniers. Il s'écrie quelque part : « Du braconnage, chez nous, l'usage a fait une sorte d'innocente espièglerie, comme celle d'écoliers qui cueillent des cerises pardessus la haie. Le gibier, pris ainsi, a la saveur du fruit défendu, et l'on raconte sans rougir, que

dis-je! avec orgueil, des exploits de maraude. Ne voit-on pas des gens qui se croient honnêtes, voler un chien de chasse sans scrupule et sans façon? Et pourtant un chien n'a pas seulement sa valeur vénale comme un cheval ou un bœuf, il a coûté à son maitre un long travail d'éducation; ce maître s'est attaché à son élève, en a fait son commensal et son ami; s'il le perd, c'est souvent avec le désespoir d'une affection brisée. Un vol de chien est presque un vol d'enfant. »

Est-il possible de mieux dire?

Et plus loin : « Ce qu'il faut surtout, c'est que les mœurs viennent au secours de la loi; que d'abord elles flétrissent ce que la loi punit, et qu'ensuite, elles ajoutent, en faisant le bien, à l'insuffisance de la loi, qui ne peut qu'empêcher le mal. »

Viardot finit ainsi : « Pourquoi, finalement, dans les lois de la chasse, ne connaît-on pas le droit et le devoir? Demandez aux chasseurs qu'ils soient raisonnables et qu'ils soient honnêtes, est-ce trop leur demander? »

A un bouquet fané. Un article de fantaisie écrit, il y a vingt ans. Comme tout change avec le temps! C'est précisément ce genre de littérature bucolique et geignante qui est aujourd'hui *fané.*

Enfin, disons en substance le sujet d'une

petite étude bizarre sur le néologisme anglais. L'auteur soutient qu'on introduit trop de mots étrangers, surtout anglais, dans la langue française. On les adopte sans les épurer. Il faudrait les traduire, les franciser. Autrement, ils ne sont pas clairs et la clarté est la première qualité de la langue française. — Eh! parbleu, nous savons bien cela. Mais vous allez trop loin, ô Français puriste; vous faites du chauvinisme linguistique. Et puis, est-ce qu'on a le temps d'éplucher ces choses-là? La foule trouve un mot qui lui paraît bon, — n'importe d'où il vienne, — un mot qui dit bien, et souvent pittoresquement, la chose qu'il représente, et voilà le mot créé, adopté. Après, les savants et les académiciens ont beau faire, ils ne peuvent rien contre le néologisme admis par le sens commun.

J'ai là, devant moi, le premier numéro du *Monde illustré*. Il porte la date du 18 avril 1857.

Dans le mot *inévitable* au public, une petite phrase m'a frappé : « Le *Monde illustré* grandira en marchant, selon l'expression du poète. »

Et le *Monde illustré* a marché et a grandi, à l'encontre d'nn grand nombre de ses confrères qui sont tombés d'inanition.

En feuilletant quelques numéros de l'année de fondation, on ne peut s'empêcher de s'écrier : de

tous ces noms aimés du public liseur, combien en reste-t-il? Et, dans le petit nombre de rédacteurs qui ne sont pas partis de ce monde, combien font partie encore de la rédaction? Deux sont demeurés inébranlablement sur la brèche, deux autorités en fait de choses théâtrales et musicales : Charles Monselet et Albert Lasalle.

Autre réflexion. En parcourant ces pages, on s'étonne de la pâleur et des rides qui couvrent aujourd'hui ces jolies choses littéraires, qui étaient alors à la mode et jouissaient d'une vogue inouïe. Ainsi, vous vous souvenez des fameux *Courriers de Paris* de Jules Lecomte. Celui-ci était bien, et avec raison, le plus fort, le plus habile, le plus corsé, et je dirai le plus enchanteur de tous les chroniqueurs de ce temps-là. Eh bien, ayez le courage de relire une partie de ces causeries. Vous les trouverez fades, démodées, vieilles, couvertes de pattes d'oie. Tellement le temps fait son œuvre de ces mille et une choses qui ne brillent et scintillent que par leur légèreté!

Encore une chose qui a bien vieilli, ce sont les *médiums*. Henri Delaage, — le défenseur illuminé du *per esprit*, — dans un article enthousiaste sur le *médium* Home s'écrie « que celui-ci émerveilla Florence par ses prodiges, et fut plusieurs fois enlevé dans les airs en présence des nombreux spectateurs muets de

stupeur, remplis d'admiration et de terreur. »

Ah! diable, notre Monsieur Home ne devait être ni un *homme*, ni même un médium. Ce n'était qu'un ballon!

Univers illustré. — Premier numéro paru le 22 mai 1858. Quel éblouissant programme rédigé par la plume éblouissante de Théophile Gautier! C'est un prospectus qui s'élève jusqu'à la hauteur d'un poème épique. Aussi n'est-il pas possible de tenir de pareilles promesses, même quand on s'intitule *Univers illustré.*

La *Presse illustrée.* — Pourquoi pas? Puisque dans le monde des journalistes on compte autant d'illustrations que n'importe dans quel autre monde honorable. C'eût été une idée aussi heureuse qu'originale d'orner chaque numéro du portrait d'un journaliste ou d'un homme de lettres. Ainsi, à la place du roi d'Araucanie, qui embellit la première page du premier numéro, j'aurais préféré une binette de *reporter*. Antoine Orélie ne tient à la presse que par la *presse* qu'il a eue d'abandonner son étude d'avoué pour se faire couronner roi.

Cueillons, en passant, un mot et une réflexion assez drôles.

Le mot d'abord.

— « On voit ce monsieur partout, au bois, dans les théâtres. Que fait-il?

— Il ne fait rien... il est *chargé d'affaires.* »

Quant à la réflexion, elle est d'un bon curé qui, dans un sermon, tonnant contre la loquacité des femmes, s'écriait :

— « Elles sont si bavardes que le jour de sa résurrection, le Christ leur apparut d'abord, afin que la nouvelle en fût plus tôt répandue. »

Musée Français-Anglais. — Le mot anglais ne dit pas grand'chose, car le journal, à part quelques titres de gravures traduits en anglais, est exclusivement français. Il y a pour épigraphe : « Nous parlons trop ; nous devrions moins parler et plus dessiner. Gœthe. »

Eh bien ! oui, c'est bien comme cela. Le bois occupe beaucoup plus de place que le texte. Plus d'images que de phrases. Mais c'est évidemment la première fois que des Français avouent qu'ils parlent trop !

En tête de chaque numéro de ce journal illustré se trouve l'annonce suivante : « Le *Musée Français-Anglais* est adressé gratis à tous les abonnés du *Journal pour rire.* »

Ce n'est plus un journal *pour rire*, cela, puisqu'il donne des cadeaux.

Magasin illustré. — En voilà un qui est heureux et qui deviendra riche. Il fait connaître au public qu'il commence sa troisième année avec 35 mille abonnés.

« Le journal continuera les marchés avantageux qu'il a conclus avec plusieurs fabricants de première main, et il en passera de nouveaux de façon à pouvoir offrir une *foule d'articles* au prix même de revient et à faire ainsi profiter chacun de ses abonnés des bienfaits dus à l'immense collectivité par la publication. »

Ouf, quelle réclame et quel style de marchand de quincaillerie !

Puis arrive la liste des primes : un étalage complet. On dirait une boutique de bric-à-brac.

Qu'en dis-tu, ô sacerdoce de la presse?

Il est vrai qu'il n'y en a plus.

Il est vrai aussi que le journal en question s'intitule : *Magasin illustré*.

Illustré de marchandises, alors.

Musée des familles. — Fondé en 1832. Mon numéro porte la date de 1838.

« Le *Musée des familles* n'a rien de commun avec les *Magasins pittoresques* ». Rien de commun, non, mais c'est tout à fait le même genre de publication.

Dans un article bibliographique, Henry Berthoud attaque violemmeni *la Chute d'un Ange* par M. de Lamartine. J'en détache un court passage : « Une chose dont on s'afflige plus encore que cette prétention au superflu, au mysticisme, c'est la négligence de style et l'exubérance désor-

donnée d'images dont se montre prodigue le poète. L'auteur des *Méditations*, oublieux de sa correction et de son harmonieuse pureté, se livre, dans la *Chute d'un Ange*, aux plus remarquables dévergondages, etc., etc. »

Encore un peu, et la *Chute d'un Ange* ne serait plus que la chute d'un célèbre poète.

Ce que c'est pourtant que de prendre les grandes et belles choses par les petits côtés!

Le *Monde pittoresque*. — Ce que je ne trouve pas pittoresque du tout, c'est que presque tous les articles sont littéralement copiés d'autres journaux illustrés. Le *Monde pittoresque* eût mieux fait de s'intituler : le *Monde pastiche*.

Le *Journal illustré*. Le *Nouvel illustré*. — Deux frères, nés dans la même boutique, je veux dire dans la même typographie. S'entendant on ne peut mieux, ils se font mutuellement valoir. Encens de famille! Le premier, qui a deux ans de plus que l'autre, a été fondé en 1864. Il vaut tout autant que n'importe quel autre journal illustré hebdomadaire, à dix centimes.

Quant au *Nouvel illustré*, il est peut-être moins sérieux que son aîné, mais il est plus varié, plus folâtre, plus vivant. Il a encore l'avantage de paraître quotidiennement et de ne coûter que cinq centimes. Il donne des dessins

à foison et d'innombrables caricatures de Nadar, de Bertall, de Cham. Quel dommage cependant que les gravures soient d'un noir de cheminée! Est-ce que, par hasard, Cochinat, un des rédacteurs, déteindrait sur elles??

Ce petit format illustré s'occupe de tout, même d'agriculture : « En mesurant et en analysant l'eau tombée pendant le deuxième semestre de l'année 1851 sur la plate-forme de l'Observatoire de Paris, M. Barral a constaté qu'une surface d'un hectare, à Paris, peut recevoir dans l'année, par le fait de la pluie, cent trente-deux kilogrammes de matières fertilisantes. »

Ce qui donne un certain relief au *Nouvel illustré*, c'est qu'il a pour chroniqueur Charles Monselet.

Précisement voici un numéro très-intéressant, où est appendu à la première page le portrait, en buste, de l'auteur de tant de petits chefs-d'œuvre littéraires.

Une bonne grosse figure bien vivante, bien épanouie. Un mélange de traits de finesse, — qui constituent l'écrivain et l'observateur, — et de traits de sensualité, — qui caractérisent le gourmet et l'amateur d'aï.

Au haut du cadre, une écritoire avec les mots : *encre rose*. A droite et à gauche deux femmes allégoriques, représentant les amours et la jeu-

nesse, les arts et le plaisir. Le tout crânement dessiné par Henry De Hem.

Monselet ne se laisse point prier. Il donne lui-même sa petite biographie en vers. En voici la partie la plus intéressante :

« Le principal étant de vivre,
Fidèle au « tel père, tel fils, »
Ma ressource devint le livre :
Mon père en vendait, — moi, j'en fis.

Ma verve fut vite étouffée
Sous le journal, rude fardeau ;
La servante chassa la fée,
L'article tua le rondeau.

Quinze ans d'un pareil exercice
Ne m'ont laissé que — la malice.
Je suis par la prose envahi ;
D'autres disent : — et par l'aï.

Entre les noms dont se contente
Avec grand'peine maint rimeur,
Il n'en est qu'un seul qui me tente :
Poète de la bonne humeur.

Cela me suffit. Desbarolle
A lu dans ma main, cet été,
Quatre-vingt-dix ans de gaieté, —
Je veux l'en croire sur parole.

Quatre-vingt-dix ans?

Eh bien! c'est possible, — et je vous les souhaite! — mais il faudra retrancher..... un peu d'aï.

*
* *

L'année 1856 fut particulièrement féconde en

journaux illustrés. Chaque jour en vit naître un nouveau.

C'était comme une fièvre d'*illustromanie*. Mais aussi quelle formidable concurrence! Et pour se maintenir ou se surpasser, que de choses insensées, abracadabrantes, écœurantes surtout, les faiseurs n'inventèrent-ils point?

*
* *

La Ruche parisienne fut une des publications les plus sages. Elle introduisit une heureuse innovation.

« Les illustrations n'emprunteront que faiblement aux romans que nous publierons, parce qu'il nous a paru que l'intérêt du lecteur, pour ce genre d'illustrations, n'avait qu'une durée très-éphémère. Pour suppléer avantageusement à cette restriction, nous avons fait dessiner et graver, par d'excellents artistes, une collection de gravures, tirées des œuvres les plus distinguées des peintres de *l'école française seulement*. »

Et la *Ruche parisienne* s'exécute dès les premiers numéros en offrant à ses lecteurs deux ravissantes gravures : *le Jeu de cache-cache* de Lancret, et *les Amours champêtres* de Baudouin.

Seulement je trouve tout bonnement bête l'adverbe restrictif et exclusif qui finit la phrase ci-dessus, et je trouve doublement bête d'avoir souligné les quatre derniers mots. Ne dirait-on pas qu'il n'existe qu'une bonne école de peinture, l'école française? Toujours la note chauvine.

L'Ami de la maison. — Joli titre que tout justifie. Mais il y a toujours et partout un point noir dans les choses les plus roses et les plus bleues du monde. Ainsi, les *diseurs de riens*, une page très-travaillée, très-correcte, mais prétentieusement écrite, ne dit absolument rien du tout.

L'auteur de l'article tourne en ridicule les diseurs de rien. Les diseurs de rien sont ceux qui s'occupent de sujets banaux de conversation, tels que : la santé, le temps, le baromètre, le cours de la Bourse, le spectacle de la veille, la manière de vivre de son voisin, des singularités de sa voisine, de la couleur et de la coupe de sa robe, de la maladie de son chat, de la mélancolie de son chien, des rhumes de cerveau, etc., etc.

Dans cette longue énumération, — où apparaissent quelques niaiseries, — que de choses, pourtant, dont on ne peut pas se passer, qui font partie de la vie du monde et de la vie de famille. Peu importe à l'écrivain abstrait et grincheux en question. Celui qui ne veut pas passer pour un diseur de riens, doit avoir une

conversation *toujours* élevée, ou brillante, ou spirituelle ou raffinée. Mais où sont-ils, et combien sont-ils, ces phénix de la parole? Et dans ce monde d'esprits exceptionnels, comme ces messieurs doivent s'amuser, et comme ils doivent avoir du cœur!

Bref, n'y a-t-il pas assez de *vrais diseurs de riens*, pour qu'on ne s'en prenne à tout le monde?

J'ai dans ma collection trois *Semaines illustrées*, ce qui fait vingt et un jours d'illustration. Il y a d'abord une *Semaine illustrée*, — huit jours de messe et de prières, — qui est synonyme de *Semaine religieuse* (1). Un soporifique! Si cette feuille n'est pas morte à force d'avoir amusé ses lecteurs, — on ne sait pas ce qui peut être arrivé depuis 1874, année de sa naissance, — elle doit avoir diablement de besogne aujourd'hui, pour illustrer les pèlerinages, miracles et autres eaux de Lourdes que vous savez.

D'un autre côté, je trouve la seconde *Semaine illustrée*, tout ce qu'il y a de plus

(1) Il existe en France quarante journaux diocésains, portant tous le titre de *Semaine religieuse*, rédigés tous dans le même esprit ultramontain, tous placés sous la même direction. En y ajoutant ceux qui s'appellent *la Semaine catholique*, *le Bulletin catholique*, etc., etc., et qui dépendent de la même officine, nous atteignons le chiffre de 50. Voilà 50 journaux illustrés, (sans compter les autres qui ne font pas partie de la firme religieuse en question) qui font une propagande formidable en faveur... de la bonne cause. C'est plus de *Semaines religieuses* que n'en contient le calendrier. Evidemment ces *Semaines religieuses* ne doivent point admettre le repos du dimanche.

spirituel, de plus amusant, de plus cocasse. La contre-partie de l'autre. Si celle-là vous ennuie et vous endort, celle-ci vous tient éveillé, vous fait rire, vous fait du bien.

La troisième *Semaine* est la *Semaine des enfants*.

Il faudrait vraiment n'être pas muni d'un porte-monnaie de *pater-familias* pour ne pas prendre un abonnement à ce gentil petit recueil.

La *Semaine des enfants* pourrait, sans inconvénient, prendre pour sous-titre : *journal des images*. Il n'en aurait que plus de prix aux yeux des enfants.

Car, avez-vous parfois remarqué l'étonnement heureux d'un enfant à la vue d'une image? J'entends une image à la portée de ses petits moyens, amusante et simple à la fois? En la regardant bien il s'instruit, sans le savoir pour ainsi dire, par la méthode infaillible de l'intuition.

Et puis...

Enfant, il faut, dit-on,
Au bout de chaque page,
Répéter le dicton :
« Sage comme une image ».

L'Exposition universelle illustrée et *l'Exposition populaire illustrée*. Comme il est avéré que tout le monde a vu, de ses yeux vu, l'Exposition universelle de Paris, je ne cite ces deux journaux que pour mémoire.

La Lanterne magique. — Reproductions en gravure, et réduites, des plus beaux tableaux anciens et modernes. C'est un des journaux les moins chers du monde de la publicité. Chaque exemplaire comprend huit pages. Papier de luxe. Impression et textes très-soignés. Planches splendides. Et le numéro ne coûte que dix centimes. C'est vraiment de l'art pour rien. Les journaux qui donnent trop pour leur argent ressemblent aux enfants qui ont trop d'esprit : les uns et les autres ne vivent pas longtemps. Je suis sûr que *la Lanterne magique* n'a eu qu'une existence éphémère. Parmi mes quelques numéros, je prends de préférence le second, et j'en extrais la crème. C'est l'image de Molière, d'après un tableau du temps. J'ai vu beaucoup de portraits du grand poète comique. Mais je n'en connais aucun qui renferme autant de vie, de profondeur, d'expression. Chaque trait révèle un coin de l'âme. Une notice biographique accompagne la gravure. Je cueille avec amour cette toute petite phrase : « Molière est le plus grand génie qu'on connaisse. » L'auteur de l'article reproduit aussi l'opinion de Sainte-Beuve : « Chaque homme de plus qui sait lire est un lecteur de plus pour Molière. » Voilà pour l'écrivain, le penseur, l'observateur, le philosophe. Voici pour l'homme :

« Un jour Baron vint dire à Molière qu'un pauvre acteur de campagne, désireux de rejoindre sa troupe, le suppliait de lui en procurer pécuniairement les moyens. — Le nom de cet acteur? dit Molière. — Mondorge. — Ah!... je le connais bien, c'est un de mes anciens camarades de province. Et combien, à votre sens, dois-je lui donner pour le contenter, mon ami? — Mais quatre pistoles suffiront, je présume, répartit Baron. — Donnez-lui donc quatre pistoles pour moi, reprit Molière; en voici vingt que vous lui donnerez pour vous. »

Quelle leçon pour nos directeurs de théâtre contemporains. Parbleu, on ne leur demande pas qu'ils aient le génie de Molière. Mais nous voudrions bien que, de temps en temps, au besoin, ils se souvinssent de son grand cœur.

Le *Magasin pittoresque* est le Mathusalem des journaux illustrés. On peut dire de lui, qu'il a toujours marché dans le chemin de la vertu et de l'honneur. Quoiqu'il soit resté instructif, utile et agréable, il a un peu perdu de sa grande vogue. Il a cependant conservé sa notoriété. En un mot, le *Magasin pittoresque* est une bibliothèque publique, où tout le monde a plus ou moins puisé.

Dans une livraison qui porte la date de janvier 1837, je trouve ce curieux renseignement :

« L'Espagne a 84,108 cloches de toute grandeur, qui, fondues, vaudraient au moins sept millions de francs. »

Si le nombre de cloches a augmenté en proportion de l'abaissement moral, et toujours continu de l'Espagne, il doit être aujourd'hui incalculable, quelque chose comme les boulets de canon qui protègent à Hal la miraculeuse Madone. Et dire que toutes ces cloches, — à l'encontre du proverbe, — n'émettent qu'un son, le son ultramontain! Est-ce assez pélérinard (1)?

Le *Vélocipède illustré.* — Un grand et beau journal qui croyait.... que c'était arrivé. La première phrase du premier numéro ressemble à une prophétie manquée : « Le *Vélocipède* pénètre dans nos mœurs et dans nos usages à toute vitesse... » Je veux bien, à toute vitesse, ô spirituel *Vélocipède*, car le mot n'était pas mal du tout, en 1869 surtout. Malheureusement ou heureusement, — je n'en sais rien, — le *Vélocipède* a tellement pénétré dans nos mœurs, qu'il en est sorti.

La Féerie illustrée. — Romans fantastiques. Courriers diaboliques. Le tout illustré de fées et de diables. De la littérature à la Cagliostro. Mais après?

(1) Inutile de dire que cette appréciation date d'assez loin, et que nous n'avons pas entendu l'appliquer à la situation actuelle de l'Espagne.

Quand on a faussé et affolé l'imagination du lecteur, que lui reste-t-il de jugement sain?

Le Magasin illustré. — Ne pas confondre avec son homonyme susmentionné.

Celui-ci est au moins un journal et un bon petit journal, tandis que l'autre n'était qu'une boutique de bric-à-brac.

Voici encore un *Magasin illustré*, mais avec deux mots significatifs de plus à son enseigne. C'est : *le Magasin illustré d'éducation et de récréation.*

Hors de pair celui-là ! Par excellence le journal de la famille, du *at home*, des enfants, de la jeunesse surtout. Dire que ce journal illustré est dirigé et rédigé par ce charmant trio littéraire qui s'appelle Stahl, Jules Verne et Macé, dire cela, n'est-ce pas tout dire?

La *Chronique illustrée*... du portrait et de la biographie de Mme la comtesse Lionel de Chabrillan.

Du portrait, je n'ai rien à dire... Quant à la biographie, très-longue et pleine de détails, l'auteur plaide les circonstances atténuantes avec une grande élévation de sentiment.

Au reste, en voici le sommaire effrayant et triste.

Enfant, être abandonnée par sa marâtre, et devenir corrompue; jeune fille, jeter son bonnet par-dessus tous les moulins de Paris et de la banlieue ; puis se vautrer dans les égouts du vice

et de la débauche; s'appeler Mogador, et être couronnée reine de Mabille; mener à guides dorées la vie de courtisane; puis, tout à coup, devenir la comtesse Lionel de Chabrillan, un des beaux noms de France; être repoussée, reniée, maudite par la famille de son mari; celui-ci mort, tomber dans la dernière misère; et, à l'âge où les passions se calment, sans peur d'un passé plein de honte, presque entièrement privée de culture littéraire, vouloir, à force de travail et de labeur, entrer dans le monde des lettres, écrire des romans, vouloir se réhabiliter... Quelle audace, mais aussi quel courage! En deux mots, quelle vie et quel enfer!

Malheureusement, le monde est ainsi fait, — et il ne changera de longtemps sous ce rapport, — le monde ne pardonne pas à la femme déchue. Il ne croit pas à la réhabilitation, quoi qu'il arrive. Et, à tout ce qu'on pourrait dire en faveur d'un pardon et d'un oubli quelconques, il ripostera ironiquement par le refrain de la chanson de Nadaud :

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
A mes yeux enchantés
Apparaissez, chastes divinités!

Les Amis du peuple. — Des bohèmes pour

rédacteurs, oui, mais parmi eux quelques-uns qui avaient énormément de talent.

Lisez plutôt l'esquisse biographique de Voltaire : une page brillante, chaudement écrite, où les droits de la liberté et du progrès sont vigoureusement défendus au nom de la raison et de la dignité humaine.

Au moment où les jésuites tiennent le haut de tous les pavés catholiques du monde, il est opportun de reproduire les dernières lignes de cette remarquable étude.

N'est-elle pas frémissante, cette voix qui s'écrie : « Voltaire a été cent fois jugé, — c'est-
» à-dire cent fois absous et cent fois condamné.
» On a écrit des volumes exprès pour l'exalter.
» Les uns lui ont élevé une statue, que les autres
» ont voulu renverser, — après l'avoir salie de
» leurs baves.

» Vous savez de qui je vous parle, quand je
» parle de ses ennemis; — ce sont les vôtres et
» les miens, ce sont ceux de la liberté religieuse
» et de la liberté civile, ce sont ceux de la con-
» science et du droit; — je parle des cagots,
» des jésuites à robe longue et à idées courtes,
» des hommes noirs par l'habit et par le cœur,
» des ultramontains et des Nicolardot.

» Vous savez aussi de qui je parle, quand je
» parle de ses admirateurs, — c'est de vous et

» de moi, des petits et des faibles, des opprimés » et des souffrants, des fils d'esclaves devenus » hommes libres. »

Et aujourd'hui, ces hommes noirs sont devenus plus noirs que jamais...

Le *Journal du Dimanche*. — Un journal qui renferme toute une brochure. Il fallait toute une semaine pour le lire. C'est, peut-être, à cause de cette particularité qu'on l'a baptisé de journal du *Dimanche*. C'est le numéro le plus entamé de toute ma collection. Comme il a vieilli depuis 1847 ! Quelle peau et quelle jaunisse! On dirait que la révolution de 1848 a passé dessus. Mais rien ne m'étonne : c'était un journal très-conservateur.

Le *Petit illustré*. — Ce petit format illustre bien des choses, mais il ne veut pas illustrer la crinoline. Au contraire, il trouve et il prouve, avec une foule de chiffres à l'appui, que, depuis l'introduction de la crinoline en France, les dépenses nécessaires à la toilette féminine ont annuellement augmenté de 345 millions de francs, environ le cinquième du budget de l'État.

N'est-ce pas curieux et édifiant?

Et l'on parle du budget de la guerre!

La *Vie parisienne*. — Journal élégant et parfumé; — parfois, trop. Journal du *high life* et un peu aussi du *half life*.

Ses *nouvelles à la main* ont, sous le rapport du faire, quelque analogie avec ce que, dans le commerce, on nomme l'article de Paris.

Signe particulier : des descriptions de toilette qui sont tout un poème... pour ceux qui aiment ces poèmes-là.

Le *Monde parisien* a beaucoup d'analogie avec le précédent journal. Ils sont en concurrence.

C'est l'organe des félibres parisiens, des cigaliers.

Le *Gaulois*. — N'avait rien du *Gaulois* d'aujourd'hui. Disparu depuis longtemps. Mort, en partie, d'indigestion, car on dînait très-fréquemment, et très-copieusement aux bureaux du *Gaulois*, qui, après chaque repas, n'oubliait jamais d'en offrir le menu aux abonnés.

En partie, décédé à la suite d'une foule de procès et d'assignations qui le torturaient et le ruinaient.

Le *Gaulois* a mérité d'avoir son heure de vogue et son heure d'esprit.

A preuve, deux extraits d'un numéro de 1859 :

« Le journalisme, il y a cent ans. Il était bien » humble. En un mois, aujourd'hui, il naît plus » de journaux qu'il n'en existait en 1759, et » quels journaux encore !

» On comptait en 1759 jusqu'à 19 journaux...

» Il y a cent ans, le noyau était bien petit, mais » un bon jardinier l'arrosait. C'était Voltaire.

» Et Fréron attaquait Voltaire !
» Et les jésuites attaquaient Voltaire. »

Voici le second extrait :

« Pensées d'un jour de pluie :
» Il y a plusieurs variétés d'originaux.
» L'original d'esprit est charmant ;
» Celui des manières, insipide ;
» Celui du cœur, odieux. »

(Signé) Nera.

Ce *Nera* avait du nerf.

*
* *

Que vois-je ? Encore une masse de journaux illustrés, de tous formats et de toutes couleurs. Ah ! je les passe ceux-là. Ils ne sont pas des meilleurs, il est vrai...

Je ne ferai donc que les mentionner collectivement en les appelant, par euphémisme, les *journaux figurants*. Cependant ces numéros ne font pas mal ; ils décorent un coin du paysage ; seulement, on peut se passer de les lire, comme au théâtre, les *figurants* doivent se passer d'ouvrir la bouche.

*
* *

La *Chanson illustrée*. — J'ai deux journaux différents qui portent le même titre. Mais les

dessins de l'une et de l'autre édition sont exécrables. Il eût donc mieux valu (si l'on ne voulait y mettre que si peu d'art) d'intituler ces gazettes tout simplement : *la Chanson*.

Il n'y manque pas de chansons. Mais quelle différence entre elles ! Les chansons des poètes contemporains ne valent pas celles de leurs prédécesseurs. Certes, les chansonniers français d'aujourd'hui ne manquent ni d'esprit, ni de verve, ni de rhythme. Mais le bruit domine, et aussi la note échevelée et le ton plus qu'égrillard. A toutes ces chansonnettes, je préfère une seule chanson de notre poète national, Antoine Clesse. Il a, lui, les qualités de ses confrères parisiens sans en avoir les défauts. De plus, la poésie du chansonnier montois est pleine d'âme, de sentiments honnêtes. Elle est saine, fraîche et pure.

Quant à la prose de la *Chanson illustrée*, je la trouve meilleure que les vers. Exemple : une étude curieuse et intéressante sur les ancêtres de la *Chanson illustrée*, qu'il serait trop long de faire connaître autrement.

Je tiens à mentionner deux numéros du *Feuilleton en vaudevilles* (1808). Le premier contient une chanson du chevalier *Longuevue*, ingénieur opticien de Sa Majesté le Roi du Pinde, sur un thermomètre littéraire de son invention.

Ci-joint les quatre derniers vers du premier couplet :

> « Au Pont-des-Arts, bien autre affaire,
> » Température littéraire :
> » On y sait à quelle hauteur
> » Monte la muse d'un auteur. »

Suit le fac-simile du thermomètre.

Delille se trouve au haut du tube, marque trente degrés, et a la même chaleur littéraire que Virgile.

Chénier respire vingt-cinq degrés.

Lebrun équivaut à Pindare, (reste à savoir quelle est la température de Pindare que M. l'ingénieur-opticien a oublié de marquer ?)

Berchoux descend à cinq degrés, après en avoir eu vingt-cinq.

Michaud n'est pas coté, parce que les brouillards l'enveloppent.

Saint-Ange est tombé à zéro glace.

Comment, me suis-je écrié, en voyant ce dernier détail barométrique, est-il possible que *Saint-Ange*, — un saint doublé d'un ange, — soit et ait aussi froid que cela?

Et j'ai tiré l'échelle.

J'ai cueilli encore une idée très-originale dans l'autre exemplaire du *Feuilleton en vaudevilles*.

Arlequin feuilleton s'est fait confesseur. Les journaux du temps viennent défiler le chapelet

de leurs péchés hebdomadaires. Le *Moniteur* s'agenouillant dans le confessionnal : « Mon père, j'ai copié par paresse le *Tombeau* mélancolique de mon camarade *Mercure*, etc. »

Arlequin : « Mon fils, je vous l'ai toujours dit, la paresse vous perdra. Pour pénitence, vous lirez sept fois votre numéro. »

La pénitence infligée au *Journal de l'Empire* consiste à ne pas dire du mal de Voltaire, pendant trois mois.

Cette scène n'est-elle pas plaisante?

Il est vrai qu'elle se renouvelle encore de nos jours.

IX.

Sommaire. — *Journaux à caricatures.* — Varions les plaisirs. — Définition physiologique de la caricature. — Père et mère. — Vertus. — Griffe du diable. — Dessinateurs et caricaturistes. — Pseudonyme ou anagramme. — Esquisses et profils. — Gavarni. — Le philosophe. — Ses légendes. — Gavarni II. — Henri Monnier. — Joseph Prudhomme. — Un poème! — Cham. — Travers et ridicules. — Au jour le jour. — Un roi. — *Qu'en* dira-t-on. — Légendes. — Bertall. — La *Comédie humaine* et le *Diable à Paris.* — A jet continu. — Nadar. — Quadruplement populaire. — Le meilleur éloge. — Marcelin. — La *Vie parisienne.* — Grévin. — Les toilettes. — Théâtre et costumiers. — Alfred Le Petit. — Haut le crayon. — Mise en scène. — Hadol. — Coups d'épingle et coups de bâtons. — Gustave Doré. — Imagination... dorée. — Humbert. — Bonshommes. — Signe bien particulier. — Philippon. — Randon. — Andrieux. — Stop. — *Le Tintamarre.* — Le *Tamtam.* — Images microscopiques — La *charge* dans le texte. — Genre d'amusement. — Genre d'esprit. — *Courants d'air.* — Engueulement mutuel. — Place et prix des annonces. — N. B. — Le *Charivari.* — En 1847. — Louis Huart, Taxile Delord et Clément Caraguel. — Louis Bonaparte et le général Cavaignac. — En bloc. — *Cri-cri* et *tutti quanti.* — Ignobles couleurs. — Perle et fumier. — La *Parodie.* — N° intéressant. — Peintres, bons enfants. — La petite bête. — Le *Journal amusant.* — *Paris.* — *Caprice.* — Le *Petit Journal pour rire.* — Des fossettes, oui, des rides, non. — Risettes. — Douze caricatures. — A tout hasard, dans le tas. — *Ce qui reste d'un ballet d'enfants.* — *Vireloque.* — *Une course à ânes à la campagne.* — *Nouveau code du duel.* — *Adjugée!* — *Sous la commune.* — *Le paradis aux petits théâtres du boulevard.* — *L'artiste déclassé.* — *Entre mari et femme.* — *Après l'hippophagie.* — *Le soldat France.* — *Les chemins de fer.* — Pensée profonde et vraie.

Journaux à caricatures! Ici, je me trouve forcé, pour varier les plaisirs, de généraliser l'esprit et les tendances de ce genre de gazettes. Aussi bien, je serais très-embarrassé de faire un choix parmi les milliers de caricatures qui tapissent si pittoresquement les cahiers de ma collection. Et puis, une caricature ne s'analyse point. Si elle est bien faite, la légende suffit pour l'expliquer. Je donnerai donc un résumé de ce que j'ai vu et lu. Je dirai un mot de la caricature, et un autre mot, de ses meilleurs interprètes. Ce ne sera que très-exceptionnellement que je citerai un dessin. Quant au texte, presque toujours littéraire, des journaux à caricatures, je ne m'en servirai qu'avec discrétion. Je n'extrairai que la quintessence.

La caricature est au dessin, ce que l'ironie est au discours. Elle est une force. Elle représente l'un des grands côtés de la nature humaine : le rire. Elle blesse quelquefois, plus souvent elle instruit et moralise, en ridiculisant le vice, les travers, les ridicules. C'est d'elle, surtout, qu'on peut dire, que les rieurs sont toujours de son côté. Elle a pour père l'esprit. Sa mère se nomme la gaîté.

La caricature a des vertus. Vous êtes de mauvaise humeur, et vous ne savez comment la faire passer? Examinez donc une collection de carica-

tures. Vous voulez devenir observateur, et connaître les hommes? Etudiez d'abord les caricatures. Dans une ligne fantasque, dans un trait bizarre, vous trouverez plus, quelquefois, que dans un livre.

Mais, à part toutes les qualités artistiques, ce qui caractérise une vraie caricature, une caricature parfaite, c'est, d'après moi, ce quelque chose d'indéfinissable qui frappe et éclaire, ce je ne sais quoi qui pourrait bien être la griffe du diable.

Parmi les dessinateurs, parmi les caricaturistes, que de noms aimés et populaires, que de grands artistes, que de maîtres!

Beaucoup, — natures privilégiées, — sont à la fois écrivains.

Chose curieuse, tous prennent un nom d'emprunt, signent d'un pseudonyme ou d'un anagramme : une ou deux syllabes, formant un petit nom sonore et bizarre, qui est, pour ainsi dire, le premier reflet de leur originalité.

Les voici donc, un peu pêle-mêle.

Gavarni. — Toujours admiré. Fut un dessinateur rempli de distinction et de finesse. Philosophe, il entra dans le cœur humain, en fit voir les faiblesses et les vanités. Il mit à nu, — tantôt en riant, tantôt d'un sourire amer, — les vices, les bassesses et les travers de la société;

il étudia tous les mondes, tous les âges, toutes les conditions. L'ensemble de ses œuvres forme un panorama social, toujours instructif et moralisant. Ses légendes étaient courtes, laconiques, mais ne manquant jamais de trait, — un trait acéré, mordant, caustique.

Prenons les trois premières venues de *Histoire de politiquer*.

— « Eh! qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un gouvernement qui méconnaît mon principe! »

*
* *

— « Nous descendons de la branche cadette des Pignonfumé, par les femmes, mon cher!

— Et moi, je descends de la Courtille. »

*
* *

— « L'État, c'est moi. »

*
* *

Je suis heureux de pouvoir ajouter à cette courte notice un tout petit post-scriptum. Le fils de Gavarni, — Gavarni II, — vient de débuter d'une façon brillante dans un des premiers journaux artistiques de Paris.

Henri Monnier. — Le portrait de *Joseph Prudhomme*, que j'ai là devant moi, suffit pour

apprécier le grand talent de Monnier. Ce portrait est tout un poème. C'est plus que cela, c'est un chef-d'œuvre qui constitue un type immortel. Certes, le maître a fait des choses exquises, avant et après cela. Mais aucune composition ne vaut celle-là. Henry Monnier a, dans le dessin de Joseph Prudhomme, réuni et concentré toutes ses qualités créatrices. Dire un mot de plus, ce serait dire une banalité.

Cham. — Débordant d'esprit comme pas un, ne manquant jamais l'actualité. Verve qui ne faiblit jamais, saillies inépuisables. Ses petits dessins ou charges sont reconnaissables entre tous par leur cachet original. Cham a une manière à lui que personne ne sait imiter. D'un trait, avec quelques lignes hachées, il croque les travers du siècle. Il ridiculise tout ce qui mérite d'être ridiculisé, — mœurs, coutumes, usages, politique, modes et chiffons, — d'un crayon souvent mordant et sarcastique, mais toujours amusant. C'est l'histoire tintamarresque de la vie, au jour le jour.

N. B. — Cham, le roi des caricaturistes. En voilà un qui, malgré sa royauté, — sans dynastie, — se moque du *qu'en* dira-t-on.

2me *N. B.* — Ses légendes sont remarquables de précision littéraire.

Bertall. — Directeur de la *Revue comique*. Cette mention suffirait pour caractériser l'artiste.

Nous ajouterons que Bertall a fait preuve d'un vigoureux talent dans une foule de journaux illustrés. Entre autres dessins, nous avons là la plus grande partie de la *Comédie humaine* de Balzac, et aussi, le *Diable de Paris*, en collaboration avec Nadar : deux œuvres qui n'ont pas vieilli.

Et dire que pas un jour ne se passe, sans que Bertall prodigue son esprit et son observation endiablés, deux qualités maîtresses que l'on retrouve aussi dans ses légendes.

C'est un artiste à jet continu.

Nadar. — Quadruplement artiste, et quadruplement populaire. Seulement, pourquoi a-t-il abandonné le crayon et la plume, pour se faire photographe et aéronaute?

Comme caricaturiste, il a fait longtemps les délices des lecteurs du *Charivari*. Beaucoup de chaleur, de la fougue même dans l'exécution. Du mouvement dans les contours. Ses dessins qui sont éparpillés dans ma collection de journaux datent de loin. Et, ma foi, ils font rire encore, et ils ont conservé un peu de leur mordant. C'est, sans doute, le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Marcelin. — Un fantaisiste de premier ordre, et à la ligne ondoyante. Témoin la *Vie Parisienne*, dont il est le fondateur, et où foisonnent ses dessins.

Grévin. — Très-élégant dessinateur. Il croque avec beaucoup de crânerie et de désinvolture moqueuses les toilettes du demi-monde et des autres fractions de monde interlope.

Une autorité au théâtre... Écoutez donc, quand d'une nouvelle pièce lyrique on dit : « les dessins des costumes sont de Grévin » eh bien! on a tout dit. En effet, dans ce travail artistique, Grévin unit les connaissances historiques au goût le plus pur, le plus distingué. Et, je suis sûr qu'il passe pour un dieu aux yeux des costumiers, des tailleurs et des grandes faiseuses de Paris.

Alfred Le Petit. — Ses études sont enlevées haut... le crayon. Charges bouffonnes, endiablées, auxquelles une espèce de mise en scène donne du relief.

Hadol. — Le joyeux, le comique, le boute-en-train. Ah! il ne fait pas beaucoup d'embarras, mais on comprend bien ce qu'il veut dire. Il se distingue par une bonhomie narquoise. Ce ne sont que des coups d'épingle. Mais il y a des coups d'épingle qui font plus de mal que des coups de bâton.

Gustave Doré. — Ce qui domine dans ses moindres dessins, — ce n'est pas le dessin, — mais je ne sais quelle puissance de pensée, quelle fougue exubérante d'exécution, quoi de fantasque

et de fantastique. En un mot, Gustave Doré, c'est une imagination... *dorée.*

Humbert. — Un railleur au gros sel. Drôle au possible. Il a une manière à part tout à fait cocasse, et qui fait rire aux éclats. Comme forme, ses bonshommes ressemblent aux bonshommes de pain d'épice, mais ils ont de la vie. Signe particulier. Humbert n'accompagne pas ses images de légendes, mais de discours que les cuisinières et les conscrits doivent savourer. Tout cela ne manque pas de bon sens.

Cette liste de caricaturistes est longue.

Cependant, j'en pourrais citer encore, et de non moins bons.

Philippon, par exemple, qui marche sur les traces de Marcelin; et *Randon* qui se fait remarquer par des qualités d'expression; et *Andrieux* qui cherche et trouve ses effets dans les contrastes; et *Stop*, prime-sautier, bouillant de verve comique.

Le *Tintamarre* et le *Tam-tam.* — Le premier a été fondé en 1841. Le second date de 1861. Ce sont deux journaux littéraires, plutôt que des journaux à caricatures. Pour toute caricature, ils n'ont que des images microscopiques, aussi insignifiantes que peu variées. La *charge* se trouve plutôt dans le texte. C'est bien cela. Rédaction qui vise à produire l'effet

abracadabrant. Foisonnement de calembours par à peu près. Balourdises phénoménales. Personnalités écœurantes et à perte de vue. Du gros sel en surabondance. — Au moins est-il amusant, le *Tintamarre?* Ma foi, oui, comme une nuit de carnaval. C'est bon, une fois en passant, mais tous les jours ! Et puis, a-t-il de l'esprit, le *Tam-tam?* Mon Dieu, oui, et tant que vous voudrez, — mais un esprit abusif, tourmenté, bizarre, impossible, infect, idiot.

Je remarque des rubriques ébouriffantes. Je ne vais en citer qu'une : *Courants d'air*. Encore, si c'étaient de véritables courants d'air : ils pourraient assainir la maison !

Voilà le plat des jours ordinaires.

Mais, quand ces deux aimables organes de la publicité carnavalesque se chamaillent, — et cela arrive assez souvent, — oh! alors, ce n'est plus de la discussion, c'est, (permettez-moi l'expression) l'engueulement mutuel dans tout ce qu'il a de plus bas et de plus ignoble.

Signe tout à fait particulier.

Les annonces du *Tiniamarre* occupent une place distinguée. Elles ne se trouvent pas, comme ailleurs, consignées à la fin, à la dernière ou aux dernières pages du journal. Non. Elles forment, au contraire, avec le texte une partie indivisible du format. Chaque page comprend,

en forme de galerie, deux colonnes d'annonces bien voyantes, l'une à droite, l'autre à gauche. Heureux, et surtont fructueux amalgame de l'esprit et de la matière. Seulement la matière est cotée plus haut qne l'esprit. Les prix suivants des insertions en fournissent la preuve évidente : annonces, fr. 1.75 la ligne; avis divers, 6 fr. la ligne; réclames, 4 fr. la ligne. Quoi qu'il en soit, ponr une ingénieuse innovation, c'est une ingénieuse innovation.

N. B. Pour être juste, je dois ajouter ce nota :

Au fond, et en politique, le *Tintamarre* est un journal républicain, rabelaisiennement républicain.

Le *Charivari*. — Peut-être un peu démodé aujourd'hui. Mais je me souviens parfaitement qu'en 1847, et autres bienheureuses années universitaires, le *Charivari* était le journal préféré des étudiants de Bruxelles, celui qu'ils lisaient avec le plus de plaisir, le plus d'ardeur, le plus d'admiration. A leurs yeux, Louis Huart, Taxile Delord et Clément Caraguel, — le premier mort, et les deux autres arrivés aujourd'hui au sommet littéraire, — formaient la trinité des demi-dieux du journalisme. Relisons à la hâte un parallèle entre Louis Bonaparte et le général Cavaignac. Article court, mais lucide et viril,

d'où nous cueillons cette phrase quasi prophétique :

« De l'aveu même de la plupart de ses parti-
» sans, Louis Bonaparte représente l'inconnu,
» c'est-à-dire tous les hasards de la politique. »

La France en sait quelque chose, et que de hasards désastreux elle eût évités, si elle avait choisi Cavaignac !

Citons en bloc, en les négligeant beaucoup, un tas de petits journaux , plus ou moins amusants, aux caricatures déhanchées, tels que le *Cri-cri*, la *Scie*, etc., etc. : Ce qui les distingue, — ou plutôt ce qui ne les distingue pas du tout, — ce sont les ignobles couleurs dont on a couvert et sali leurs dessins. Certes, à ce bariolage infect, je préfère les images à deux centimes qui font l'amusement des tout petits enfants. Et la copie, est-elle assez graveleuse? De temps en temps une perle, oui, mais quel fumier !

Voici un numéro, devenu rare, du journal *la Parodie*. Ce numéro, — qui forme un petit album, — comprend une charge violemment burlesque, et, à cause des couleurs, pour ainsi dire fantasmagorique, des meilleurs tableaux et aussi des tableaux les plus contestés du salon de Paris de 1869.

Non, les peintres, en voyant leurs œuvres ainsi ridiculisées, ne se fâchent point. Ils sont,

au contraire, les premiers à rire de ces spirituelles extravagances. Ils pardonnent volontiers à l'artiste fantasque, parce qu'en définitive celui-ci ne fait qu'user d'une manifestation de la liberté, sans tomber dans la licence. Son ironie, quoique piquante, caustique, endiablée, n'a rien de trop aigre, de trop personnel, de trop méchant, n'a rien d'odieux. Ce qu'il fait, c'est chercher, quand même, la petite bête. Histoire de dire : « quelque grand dieu de l'art que tu sois, tu as beau faire et produire, tu ressembles au soleil, tu as des taches. »

Saluons en passant, — et en passant à côté d'une trentaine de journaux à caricatures, — le *Journal amusant*, un grand format qui a grand air, et qui est capable de désopiler la rate d'un misanthrope; *Paris-Caprice*, peu connu, mais qui mériterait de l'être beaucoup.

Finissons cette kyrielle par le *Petit Journal pour rire*, le plus populaire de tous les journaux à caricatures. Presque tous les artistes dessinateurs, dont j'ai esquissé plus haut la silhouette, y collaborent ou y ont collaboré. Peu de journaux sont restés aussi fidèles à leur enseigne. Il fait toujours rire ; il produit des fossettes dans les joues, jamais de rides. Voilà pourquoi il ne vieillit point.

Au surplus, ce qui me fait sourire aussi, c'est

que je ne trouve pas un numéro du *Petit Journal pour rire*, où je puisse découvrir son âge. Je ne vois que ceci, et toujours ceci : *numéro* ... (sans chiffre) et *nouvelle série* (sans savoir la quantième). Mais ce n'est pas là un renseignement d'état civil, c'est un rébus indéchiffrable, d'autant plus indéchiffrable qu'on ne cite pas le moindre petit chiffre.

*
* *

Maintenant, il faut bien vous présenter quelques caricatures, le plus petit nombre possible. Mais comment choisir? Il n'y a vraiment pas moyen. Car le nombre de dessins et d'images est réellement effrayant : il y a de quoi tapisser un grand hôtel, depuis le vestibule jusqu'aux combles. Donc, puisons dans le tas ; au hasard et au petit bonheur! Ce serait bien le diable, si je n'avais pas un peu la main heureuse.

*
* *

Ce qui reste d'un ballet d'enfants. — Curieuse étude de mœurs. Seize dessins, seize personnages, seize caricatures, ayant chacune une page. Cela commence par *Flore qui a été lingère*, ayant pour pendant *l'amour*, *l'homme à Flore*, pour finir par *l'homme politique*.

Voilà une œuvre achevée, d'une conception profonde, où l'on voit et où l'on sent, pour ainsi dire, que chaque personnage renferme un drame. Dessin vigoureux, creusé, saisissant, nature. Ce petit chef d'œuvre est de Gavarni, et nul autre artiste que lui n'eût pu le faire. Pensée, expression, style, manière, note extrêmement personnelle, tout révèle et fait admirer le maître. A ce petit chef-d'œuvre nous pourrions joindre ce grand chef-d'œuvre qui s'appelle *Vireloque*, ce héros déguenillé du drame de la misère, sombre, terrible, désespéré.

*
* *

Ceci, par exemple, n'est pas de Gavarni. Toutefois, quelle scène réjouissante, et de quel comique achevé. *Une course à ânes à la campagne*. On dirait une course au clocher. La femme tient la corde, mais elle grimace d'effroi. Suivent le mari et M. Plumet.

— Je vous en supplie, monsieur Plumet, ne tombez pas mon âne, il va s'emporter.

— Tape, Plumet, tape toujours! Ça serait trop joli si l'âne emportait ma femme.

*
* *

Autre amusement. Toute une page de petites

caricatures humoristiques intitulée : *Nouveau Code du duel!*

C'est un code à l'usage des journalistes. Très-inoffensif, mais très-drôle. Jugez-en plutôt par la citation du premier et du dernier article :

« Article premier. Un journaliste ne pourra chercher querelle à un confrère, que quand celui-ci l'aura traité de penseur profond, de blagueur et d'homme de génie. »

« Article 15 et dernier, quoique très-important. Les témoins règleront aussi l'ordre et la marche du déjeuner de rigueur.—Bien entendu, le choix des plats et des sauces restera toujours aux témoins de l'offensé. »

Avec quel sérieux plaisant messieurs les journalistes tirent l'épée! On voit bien qu'ils sont faits plutôt pour tenir la plume.

*
* *

Voici une *balançoire* qui porte en elle-même sa moralité.

C'est une femme du demi-monde : du *chien*, des falbalas et le reste.

Entourée de petits crevés, et de vieux ramollis, elle en regarde un résolûment : celui qui a le plus de *sac*.

La légende, — précédée de deux lignes de

points de suspension, — ne porte qu'un mot : *adjugée.*

*
* *

Guitare d'un autre genre.

Un pauvre hère, un type de misérable, en haillons, aux cheveux hérissés et incultes, — debout.

Un militaire assis et interrogeant :

— Comment vous appelez-vous?

— Sous la *Commune*, on m'appelait colonel.

*
* *

Maintenant, entrons au paradis..., *le paradis aux petits théâtres du boulevard.* Signé Gustave Doré.

Une caricature réaliste, admirablement faite. On voit bien tout le théâtre, — accessoirement, — mais le paradis domine et surplombe pour ainsi dire tout ce qui l'entoure. Cette fois, ce sont bien les spectateurs des dernières places qui occupent les premières. Cela déborde de vie, de vérité, de couleur locale.

*
* *

Et ce personnage, à la mise négligée, aux

cheveux et à la barbe démesurément longs, ne le reconnaîtra-t-on pas à première vue?

Artiste déclassé; bohême sur le retour; pour lui, génie incompris, pour ceux qui le connaissent, médiocrité haineuse.

Il est devant la toile d'un confrère, et s'écrie :

— Est-il assez mauvais, son tableau! Le premier moment de satisfaction que m'ait donné ce crétin-là!

*
* *

Voilà un petit croquis politique à l'usage des familles.

Une discussion a eu lieu entre mari et femme. Madame ne paraît nullement convaincue.

Monsieur se lève, indigné :

— Tu ne croiras plus un mot de ce que je te dis?

— Non, mon ami : j'ai lu ta profession de foi!

*
* *

Est est bien amusante, la petite étude de mœurs intitulée : *Après l'hippophagie.*

Un étal rempli de viande de cheval. Le.... comment dirai-je? — le boucher est prêt à servir sa clientèle. Passe, passe bien vite, en

trottinant, une petite vieille, maigre et ratatinée. Elle mène en laisse un tout petit chien. Mais le toutou a senti la viande, se retourne et jappe. La petite vieille, effrayée, tire de plus en plus la cordelette de son côté. Le marchand hippophagique, — quel vilain mot, — les poings sur les hanches, contemple silencieusement et philosophiquement ce spectacle. Enfin, triomphante, la petite vieille s'écrie : « Myrza! voulez-vous bien venir ici, bien vite!... Par le temps qui court, ces gens-là sont capables de tout. »

*
* *

Connaissez-vous le *Soldat France*, par Randon? C'est un dessin parfaitement rendu.

L'ironie de la caricature est tempérée par l'attendrissement, mais l'allusion qu'elle renferme n'en paraît que plus amère.

Le soldat, la tête un peu inclinée, et pleurant, attire à lui le cheval, de la main gauche, et l'embrasse; dans la main droite pendante, il tient des ciseaux ouverts.

Oyez la légende :

« Adieu mon pauvre vieux!... Voilà ton congé fini, ta pauvre oreille fendue, et moi qui pleure comme un arrosoir... Laisse-moi au moins couper une mèche de ce vieux toupet que j'ai tant peigné... Adieu! »

*
* *

Pour compléter ce petit album de caricatures, j'ai l'honneur de placer sous vos yeux : *les Chemins de fer*, par Stop.

Charmant croquis, vif, alerte, à la diable, enlevé... comme enlève la vapeur.

Un homme veut sauter sur le train.

Un garde l'arrête.

— Le train est en marche... vous ne partirez pas.

— Mais, sapristi !... On m'attend... on m'attend ce soir... pour me marier !...

— L'administration n'entre pas dans ces détails-là.

*
* *

Et au milieu de toutes ces gravures, à côté de ce fouillis de tailles et de hachures de nez, d'yeux et de mentons, j'ai ramassé avec plaisir ces quelques lignes de texte qui expriment une pensée profonde et vraie :

« Celui qui pense beaucoup de bien de nous, sans en rien dire, nous est moins cher que celui qui en dit beaucoup sans en rien croire. »

X

Journaux à portraits-charges. — Hommage à Daumier. — La *Lune* et la lune de miel. — L'*Éclipse.* — Gill André. — Le roi des caricaturistes... Des portraits, des portraits, des caricatures, des caricatures! — Victor Hugo. — Thiers. — Sardou. — Nadar. — Frédérick Lemaître. — Barbier Auguste. — Cœur léger. — Émile de Girardin et sa mèche. — Eugène Pelletan. — Un détail littéraire. — Garibaldi. — La Patti. — La Nilsson. — Wagner et la musique de l'avenir. — De Bismark. — Ernest Renan. — Louis Veuillot. — Félix Pyat. — Dessins de fantaisie, et dessins politiques. — *Eh! non, non, vous n'êtes pas Musette. — La Curée. — Un Supplice. — La Liberté vendue. — La France en danger. — La Marseillaise. — Le Garde rural. — Le Rêve de M. Rouher. — L'Attente. — Le Rocher de Sisyphe.* — Paul Mahalin. — Type de reporter. — Qualités et défauts. — L'école du dénigrement et la cuisine belge. — Deux jolis extraits et une vraie curiosité. Le *Bouffon.* — Portrait et autographe de Guizot. — Maître Lachaud et le barreau de Tulle. — Le talent dramatique d'Émile Augier. — Quatre bouffonneries du *Bouffon.* — Le *Calino.* — Versiculets. — Le *Théâtre amusant.* — Le *Café-concert.* — Hervé. — Une dissertation musicale. — Talent toqué mais talent. — Le *Petit Faust.* — La *Timbale.* — Un quatrain. — M. Barodet et l'impartialité. — Léopold II et le *Trombinoscope.* — Touchatout. — Bienvenu et malvenu. — Le *Masque.* — Thérésa. — Rochefort. — Babinet. — Le *Bonnet de coton.* — La caricature française et ses prétentions. — Étrange titre de feuilleton. — Le *Monde pour rire.* — Salut au baron Brisse. — Sa devise. — Thomas Grimm au *Petit Journal* et les quarante binettes. — Le *Philosophe.* — Une variété du 19e siècle et l'ordre légal. — A propos de la reprise d'*Antony.* — Le *Diogène.* — Emmanuel Gonzalès. — Anecdote sur Velpeau et

son élève. — Trois choses bizarres : confraternité littéraire; le discours latin; riposte romantique. — Le *Hanneton. Journal des toqués.* — Il l'est vraiment. — Un numéro bleu. — Les portraits-charges de Monselet et de Ponson du Terrail. — Couplets de circonstance. — Feuilleton de François Coppée : la *Gaîté du cimetière.*

En entamant le chapitre des journaux à portraits-charges, rendons tout d'abord hommage à Daumier, un grand artiste et un grand travailleur. Daumier a énormément produit. Que de pages plaisantes qui sont en même temps de mordantes satires ! Quelle puissance de conception ! Ce que je trouve étonnant chez Daumier, c'est une facilité primesautière pour saisir la ressemblance physique et la ressemblance morale, tout en accentuant et en chargeant l'une et l'autre d'une manière on ne peut plus comique.

Entre cent autres vignettes, citons : le *Boulevard des Italiens*. Le *Boulevard du Temple à minuit. Des Chanteurs de rues. Une Salle de l'hôtel Drouot, un jour d'exposition.*

Les journaux à portraits-charges ont eu quelques années de vogue incroyable. L'engouement a passé aujourd'hui. De quoi ne se lasse-t-on pas en France ?

Il est cependant un journal qui fait exception à la règle. C'est la *Lune*, née en 1864. Ce ne fut pas une lune de miel. Poursuivie, tracassée, condamnée, elle changea adroitement et prestement

son nom, et le 26 janvier 1866, la feuille satirique s'appela l'*Eclipse*. Il n'y eut que le titre d'éclipsé.

Ce sont incontestablement les portraits-charges, signés *Gill André* (Gosset de Guines) qui ont fait le succès colossal de ce journal illustré hebdomadaire. J'ai un nombre tellement considérable de numéros de la *Lune* et de l'*Éclipse*, qu'il forme une collection à part au milieu de ma grande collection de journaux. Galerie de dessins, où il n'y a rien d'absolument mauvais, où l'on ne découvrirait pas deux vignettes médiocres, où n'existe pas une *croûte*, pas même un *croûton*, — et où l'on rencontre beaucoup de chefs-d'œuvre. En regardant de près, on y trouve un coin curieux, obstrué de caricatures *saisies*, devenues introuvables dans le commerce.

Gill, — qui est un républicain endurci, — est le *roi* des dessinateurs à portraits-charges. Il dépasse ses confrères de tant de coudées... de crayon, il leur est tellement supérieur, qu'il faut le mettre hors de pair. Sa verve est endiablée et intarissable, son coup de crayon est d'une originalité puissante. Gill est un portraitiste sans pitié. Il ne crie jamais : gare! Son crayon ressemble souvent à un bistouri. Il a la fougue fulgurante qui animait Barbier, écrivant ses *Iambes*. Oh! les qualités de ses personnages, il

les dessine de main de maître, et les défauts il les peint avec des griffes diaboliques. Les portraits sont toujours comiquement ou bouffonnement ressemblants. Mais ils vous frappent tellement, par la valeur morale et intellectuelle des physionomies; l'ensemble artistique vous empoigne si fortement, que vous conservez longtemps cette image dans votre souvenir. Seulement cette image, — il faut bien le dire, — vous poursuit quelquefois comme un fantôme. Et alors vous vous écriez : « l'auteur va trop loin; l'artiste est trop cruel, il dépasse le but : — pas autant de violence, de fougue, d'emportement; un peu de pitié; — grâce, soyez moins brutal, pour être plus humain. »

Quelque intéressant que soit mon petit musée de portraits-charges, je dois le visiter en toute hâte, en courant, et pour ainsi dire à la vapeur. Tout au plus ai-je le temps de pointer ma lorgnette sur quelques dessins à sensation.

Victor Hugo. — Un dessin qui frappe plus que tous les autres. Peut-être parce qu'il forme une exception. Car ce n'est pas un portrait-charge. Pas un trait, pas une ligne n'est caricaturisée. C'est tout le contraire. Une tête seulement. Mais quelle tête saisissante ! Portrait splendide comme profondeur de pensée et comme expression poétique. C'est plus beau que nature. Et l'illusion

artistique est rendue plus vivante encore par l'immense décor d'où émerge le buste du grand homme : la mer bleue illuminée par le soleil!

N'est-ce pas un peu trop... beau?

Thiers. — Ici, il est vrai, apparaît le grossissement du mascaron, comme dans tous les portraits-charges de Gill. Mais des nombreux portraits de cet homme célèbre à tant de titres, — historien, orateur, homme d'état, — il n'en est peut-être pas un dont la tête soit plus vivante de génie, pas un qui fasse mieux ressortir la finesse du regard, la malice de la bouche, l'immense intelligence et la fermeté du front; — jusqu'aux lunettes, tout est parlant dans cette physionomie.

L'orateur est à la tribune. On ne voit que le buste. Le reste du corps est noyé dans le verre d'eau parlementaire. D'une main M. Thiers tient *l'Histoire de la Révolution française*, et de l'autre le *Consulat et l'Empire*.

Victorien Sardou (1). — Tête nerveuse. Figure longue, anguleuse, un peu émaciée, au menton pointu. L'auteur dramatique se repose. Il est assis sur un tonnelet débordant d'or, environné d'autres tonnelets remplis de pièces rutilantes. Il tient serrés dans chacune de ses mains deux sachets pleins de choses précieuses, — et un

(1) Ce numéro de la *Lune* est devenu très-rare. D'après les connaisseurs, il vaut aujourd'hui dix francs.

parapluie bourgeois sous le bras. Ici et là, le travail d'encensoirs qui le couvrent de nuages d'adoration. Au bas, en guise de permission écrite, le curieux autographe suivant :

« J'autorise la *Lune* à publier ma charge; une » charge étant « par comparaison » le meilleur » moyen de faire passer l'original pour très-beau. »

Signé VICTORIEN SARDOU.

*
* *

Voici ce qui est spirituellement drôle.

Nadar, — long, sec, maigre et tout rouge, — faisant tous ses efforts, et s'arc-boutant pour arrêter son ballon monstre, le Géant, — plus lourd que l'air, — Nadar est au contraire enlevé par lui et se démène les pieds en l'air...

*
* *

Frédérich Lemaître. — Sur son déclin. Mais conservant la jeunesse et le talent sous son masque dramatique. Le grand artiste a mis au bas du dessin :

Fais la caricature des jeunes !
Le temps se charge de celle des vieux.

*
* *

Auguste Barbier. — Reçu à l'Académie, oui. Mais comme Gill lui fait payer cher cet honneur! Barbier est représenté en cul-de-jatte, les mains rivées au sol, dans une position humiliante et souffreteuse. La déesse de la liberté, — un beau galbe de femme, — contemple tristement ce débris de poète....

C'est un peu cruel et un peu irrévérencieux.

*
* *

Emile Ollivier. — Nous retrouverons ailleurs la binette de ce personnage caméléon. Entre parenthèse, c'est l'homme politique qui a le plus souvent servi de cible au crayon des caricaturistes. Bah! quand on *pose* d'un cœur si léger...

*
* *

Emile de Girardin. — Le journaliste brillant, mais paradoxal. Infatigable en dépit de la vieillesse. Fécond, cela va sans dire, puisqu'il pond une idée par jour. Eh bien! on voit tout cela sur cette figure étrange, où l'âge et le travail ont effacé les élégances de la jeunesse. Signe très-

particulier : la mèche légendaire, tellement légendaire, que si tous les cheveux tombaient, la mèche resterait à sa place. Mais.... si c'est au moyen de cet appendice capillaire qu'Emile de Girardin doit annexer la Belgique à la France, nous pouvons dormir tranquilles.

Eugène Pelletan. — Cet homme doit être un caractère! Voilà le cri que chacun jette, en regardant ce portrait. Seulement, le côté grave, austère, penseur de la physionomie est trop accentué. L'exagération est poussée au noir. Le grossissement devient terrible, effrayant.

La notice biographique qui suit le dessin est d'Ernest d'Hervilly. Certes, d'Hervilly est un des meilleurs fantaisistes parisiens. J'ai lu de lui maint article de genre vraiment exquis. Mais il a tort de forcer son talent. Et, ici, il le force d'une manière agaçante, surtout dans le passage suivant :

« Quel plus bel éloge pourrions-nous faire de
» ce talent à part, si rude et si souple pourtant,
» que de dire que, sous ce crâne orné de cheveux
» gris, et dont les yeux pétillent, allumés d'un
» feu sombre, les pensées immuables, assises
» comme les sénateurs romains à l'approche de
» Brennus, n'ont jamais changé de place et espè-
» rent des temps meilleurs avec la patience digne
» de ceux qui trouvent la route encombrée d'ob-

» stacles, savent attendre que ces obstacles soient
» réduits en poudre. »

Ouf! quel style essoufflé et asthmatique!

Ah! si un Belge écrivait de cette façon-là!

Garibaldi. — Je n'aime pas ce dessin. Il me fait de la peine. Faire d'un héros un pauvre hère! Ridiculiser un grand homme, en exploitant la maladie et la misère qui accompagnent sa courageuse vieillesse!

Cela n'est pas sain, et cela n'est pas heureux. Il fallait, pour être juste, donner quelques beaux coups de crayon à cette vaillante figure, à ce type de patriotisme, de désintéressement et de grandeur d'âme.

Car vous n'avez pas ménagé votre enthousiasme à d'autres, — qui le méritaient, je le veux bien, — mais qui ne le méritaient pas autant, que le héros de l'unité italienne, et le philosophe solitaire de Caprera.

La Patti en Rossignol, et *Nilsson* en Ophélie. Dessins élégants et d'heureuse inspiration. L'un plus animé; l'autre plus rêveur; tous les deux également distingués. C'est charmant, d'autant plus charmant, que la caricature ne perd pas son droit de critique. On reconnaît à première vue le petit trait, le défaut esthétique ironiquement et spirituellement tracé. Oui, la petite bête y est, et y doit être.

Malheureusement, ce qui n'est pas charmant du tout, — et encore moins galant, — ce sont deux autres portraits des mêmes divas, tellement laids et affreux, qu'ils ressemblent à des monstres. Images malséantes, choquantes, du dernier mauvais goût. Que Gill fasse de ces débauches et de ces extravagances de dessins à propos de cabotins et d'exécrables chanteuses de café chantant, rien de mieux. Mais arranger, — ou plutôt déranger de cette façon ignoble, — les deux interprètes les plus célèbres de la musique de Rossini, de Meyerbeer, de Verdi et de Gounod; donner à ces reines du chant contemporain des allures et des contorsions de femmes sauvages, n'est-ce pas arracher l'art de son piédestal pour le faire tomber dans la boue?

Wagner. — Figure énergique et étrange, terrible, méphistophélétique. Richard Wagner travaille et fait de la musique. Mais quel travail, et quelle musique! Voici l'enclume, voici le feu. Et le maître, — ou le diable, si vous voulez, — frappant de grands coups de marteau, forge des notes fantastiques. Ce dessin sent la colère et la vengeance.

L'article sur la musique de Wagner, au contraire, est empreint de sentiments tout à fait opposés. La page blanche suit la page noire. Après le dénigrement âpre, les louanges hyper-

boliques. Là, où le dessinateur ne voit que du laid, l'écrivain ne voit que du beau. C'est égal. Au moment où viennent de finir les fêtes musicales de Bayreuth, il n'est pas hors de propos de savoir comment, en 1869, un critique français appréciait la *Musique de l'avenir*.

Pour cela, il n'est pas nécessaire de copier l'ensemble de cette petite étude musicale; il ne faut en détacher que les courts extrait suivants :

« C'est l'impression, terrible ou charmante, de
» l'ensemble des voix de la nature et de l'huma-
» nité sur l'âme de l'homme que Wagner essaie
» de rendre, pour charmer ou terrifier l'homme
» à son tour qui rêve et se souvient. Il y est
» arrivé, violant des conventions séculaires,
» admises et respectées par l'indéracinable rou-
» tine. »

Puis :

« Wagner est un créateur; il évoque, et pour
» moi c'est créer, des sensations inconnues, déli-
» cates ou violentes, et c'est ce que je demande à
» l'artiste. Je ne suis qu'un *amateur du Da-*
» *nube*. Je dis ce que je pense, naïvement, sans
» parti pris, avec franchise. J'admire tout dans
» Wagner. »

Enfin, le mot de la fin :

« La musique de l'avenir devient la musique
» du présent. »

Quant à moi, je n'apprécie ni ne juge. Je me contente de constater.

De Bismarck. — Gill, malgré tout son talent, ne pouvait moralement dessiner cette grande figure contemporaine. Car, il est, avant tout, Français. Et puis, n'y a-t-il pas la revanche?

Ernest Renan. — L'auteur de la *Vie de Jésus* n'a pas le physique de ses livres. Visage calme et tranquille. Physionomie douce et placide. Le nez est gros et très-proéminent. Aussi le caricaturiste a fait dominer dans le portrait deux accessoires qui expliquent la virilité philosophique de l'écrivain, et sa forme souple et doucereuse. Renan tient un balai qu'il fait passer de ses deux mains sur le sol ; et ce travail fait onduler une queue de renard qui remplace les pans de sa redingote.

Louis Veuillot. — Gill ne ménage point les difformités physiques de Veuillot. Le maître ultramontain a quelque chose de repoussant. Figure grêlée comme une écumoire. Des traits à faire fuir une jeune fille. Et puis, il a l'air de vouloir tout terrasser, — tout ce qui n'est pas, bien entendu, catholique, apostolique et romain. Voyez ses poings menaçants, des poings à terrasser un bœuf. Gare et malheur à qui touchera à ce spadassin de sacristie et d'eaux miraculeuses! Car... une auréole sacrée est placée sur sa tête,

et tout son corps est protégé par des ailes d'ange.

Salut à l'ange! Salut au saint! Mais, avouez qu'il faut réellement être libre penseur pour oser faire une caricature pareille, et qu'il faut non moins réellement être un libre penseur pour se permettre d'en rire à gorge déployée!

Félix Pyat. — Ah! s'il n'avait écrit que le *Chiffonnier de Paris!* mais il a écrit et fait bien d'autres choses... Au reste, quelques mots que je trouve tracés au crayon, au bas du portrait-charge, suffisent pour caractériser ce personnage. Voici les trois petites phrases :

« Félix Pyat de... la *Commune*. Couard et » fuyard. Récompense honnête et nationale à » celui qui le retrouvera. »

*
* *

A présent mentionnons à cette place, quelques dessins de fantaisie, des allégories pour la plupart, pleins de fraîcheur et de poésie, et finement rendus. Entre autres : *Eh! non, non, vous n'êtes plus Musette.*

N'oublions pas, non plus, une masse de dessins renfermant des allusions politiques et que, sous l'Empire, on arrachait aux vendeurs de journaux de la *Lune* et de l'*Eclipse*. Il est vrai d'ajouter

que ces caricatures étaient presque toujours saisies par la police. Notons tout spécialement : *la Curée*, où éclatent toute la fougue et toute la verve diabolique de Gill ; *un Supplice*, plus fort que celui de Tantale ; *la Liberté vendue ; la France en danger*, deux pages pleines de passion patriotique ; *la Marseillaise ; le Garde rural*, tout un poème ; *le Rêve de M. Rouher ; l'Attente*, admirable d'expression, et *le Rocher de Sisyphe*, empreint d'une superbe indignation, à l'emporte-pièce. Ce dernier dessin est le bilan de l'empire. Une page qui fait frissonner !

*
* *

Après vous avoir montré tant d'images, il ne serait pas séant de ne pas vous présenter, au moins, un des nombreux rédacteurs du journal *la Lune*. Prenons le plus gai et le moins sérieux. Prenons Paul Mahalin. Après tout, ne représente-t-il pas un type de la petite presse parisienne ? Il signe tour à tour des noms d'Emile Blondet, de Georges Fontenay, de Star et d'autres pseudonymes percés à jour. Il fait le courrier du boulevard, les échos de Paris, les reportages de la rue, les comptes-rendus des théâtres et d'innombrables calembours. Que ne fait-il pas et que n'écrit-il pas ? Il fait aussi l'article bibliographique et brode

gentiment la nouvelle à la main. Et tous ces éléments divers, toutes ces choses disparates sont amalgamées dans une olla-podrida littérairement épicée et qu'il intitule : *Gazette à la main*. Encore ai-je oublié un détail indispensable : Mahalin est spécialiste de mots de la fin. Pour en commettre autant que lui, pour en avoir toujours un de prêt et de chaud, il faut vraiment posséder un sac à malices inépuisable. Quant à son style, il est imagé et pittoresque, mais parfois si pittoresque et si imagé qu'il devient obscur et incompréhensible. Alors, dans ces moments de dilettantisme littéraire excessif, Mahalin fait faire à la langue française des contorsions convulsives. Il a toujours de l'esprit , il est vrai, mais c'est cet esprit léger, ténu comme un fil d'araignée, défraîchi au bout d'une semaine, fripé au bout d'un mois, démodé et usé au bout d'un an. En somme, sa rubrique, *Gazette à la main*, forme une page très-variée, très-alerte et très-amusante.

Encore deux coups de crayon, et j'aurai tracé la silhouette de ce type de reporter parisien.

Il existe, parmi les journalistes français, une école de dénigrement quand même. Ces messieurs ont pour thème : rien n'est bon qu'en France, tout est mauvais ailleurs, et tout est détestable en Belgique. M. Mahalin appartient à cette école-là. Il en est un des plus fervents et méchants

adeptes. C'est lui qui, un jour, se trouvant à Bruxelles, dîna, non pas par hasard, mais exprès, dans une détestable gargote. Rentré à Paris, le consciencieux reporter développa dans son journal ce mensonge gastronomique : « Il n'y a pas un seul bon restaurant à Bruxelles. »

Et voilà comment un Français écrit l'histoire... de la cuisine belge.

En regardant de près mon cahier de notes, j'y trouve encore : deux jolis extraits et une vraie curiosité.

Premier extrait :

« Un monsieur se présente à l'un des tourni-
» quets de l'Exposition. L'employé refuse sa
» monnaie.

» — Monsieur, les pièces suisses ne passent
» plus...

» Le monsieur, avec un sourire :

» — Je vous demande pardon, il y en a deux
» qui passeront toujours.

» — Lesquelles?

» — Le *Chalet* et *Guillaume Tell.* »

Second extrait :

« Le sculpteur Préault montrait à Mme de Girardin un bas-relief destiné à un dessus de porte du Palais.

— Ce sont, lui expliqua-t-il, la Loi et la Justice dans les bras l'une de l'autre.

— Oui, oui, je vois, fit en souriant la charmante femme, elles s'embrassent avec une effusion qui ferait croire qu'elles vont se quitter pour ne se retrouver jamais. »

Maintenant, voici la vraie curiosité :

Un des rédacteurs de la *Lune* a composé un petit recueil de poésies. Que les poésies soient jolies, extrêmement jolies, je n'ai garde d'en douter. Qu'on en fasse l'éloge dans la partie la plus voyante du journal, rien de plus juste, rien de plus naturel. Seulement écoutez bien ceci. C'est l'auteur lui-même qui fait la réclame en faveur de son volume, qui porte aux nues ses vers, qui « bat la grosse caisse, qui pousse à la vente et qui signe le boniment bibliographique. » Est-ce de l'impudeur, de la forfanterie, de l'originalité, de l'immodestie, ou même de la niaiserie? Pas le moins du monde. Qu'est-ce donc? Eh! parbleu, une espèce de courage... le courage de la mendicité littéraire.

Nous nous sommes appesanti sur ce dernier journal, parce qu'en réalité il vaut, à lui seul, tous les autres journaux à portraits-charges. Aussi nous aurons soin de glisser sur les autres, dont la plupart rentrent dans la catégorie des feuilles plus ou moins éphémères.

Le Bouffon. — Un seul portrait à citer : celui de Guizot. Le dessin exprime bien la figure

sévère et hautaine, longue et glaciale de l'ancien ministre du roi Louis-Philippe. L'autographe de M. Guizot mérite d'être reproduit :

« Je n'ai, monsieur, ni à vous donner, ni à vous refuser l'autorisation que vous me demandez. J'ai eu trop longtemps l'honneur de vivre sous les yeux du public pour que ma figure ne lui appartienne pas comme mes idées. Quant aux convenances, c'est à vous d'en juger. Je n'ai rien à vous prescrire à cet égard. »

M. Guizot n'est-il pas tout entier dans ces quelques lignes ?

C'est grand et correct, mais c'est froid.

Je prends le renseignement intéressant que voici dans une étude sur Me Lachaud :

« Lachaud se fit inscrire au barreau de Tulle. L'affaire Lafarge arriva justement devant cette cour, et l'accusée qui l'avait entendu plaider dans je ne sais quel procès, se l'adjoignit comme défenseur à Me Théodore Bac. Sans cette circonstance heureuse pour le jeune avocat, en raison du retentissement de cette cause, aujourd'hui célèbre, Me Lachaud, malgré son mérite incontestable, son éloquence persuasive et sa véritable vocation, serait peut-être resté un avocat ordinaire. »

Cueillons encore le dernier paragraphe d'une notice littéraire sur Emile Augier. Il caractérise

parfaitement le talent dramatique de l'auteur de *Gabrielle* et des *Lionnes pauvres*.

« Emile Augier se sert aussi volontiers du coloris que de la grisaille, mais tous ses personnages sont vivants dans leurs cadres. Les éléments les plus opposés entrent dans ses compositions; ainsi, il n'est pas rare de rencontrer une phrase pétillante d'esprit, du meilleur ou du plus raffiné, à côté d'une expression triviale, mais le tout est si habilement coordonné et l'exemple est si rempli, qu'on ne suspecte pas les détails. On applaudit et l'on fait bien. »

Puisque nous sommes en train de feuilleter le *Bouffon*, n'oublions pas de signaler quelques bouffonneries qui n'entament en rien l'honneur ni l'esprit de la rédaction. En voici quatre, bien conditionnées. La première, — qui ne manque pas d'aigreur, — est une rubrique intitulée : *vinaigrette*. Ensuite, il y a dans chaque numéro un autre titre de renseignements qui ne manque pas non plus de charme : *Nouvelles au poing*. Que diable! Cela veut-il bien dire? Au moins, ce ne sont pas... des points d'Alençon!

Vient une troisième plaisanterie, visible au fronton du journal. Au-dessus du titre, à droite et à gauche, il y a deux petites colonnes de texte, contenant, d'un côté, des éphémérides insensées,

et de l'autre, des fausses nouvelles plus ou moins épatantes.

En dernier lieu, j'ai une quatrième remarque à faire, que je trouve non moins drôle que les autres. C'est que le *Bouffon* a subi, en fort peu de temps, trois transformations ; à la troisième, le papier était rapetissé au point de réduire le format au sixième de sa grandeur primitive. Ce manège ressemble à un nouveau tour de cartes, fort à la mode, en ce moment. Le prestidigitateur tient, dans la main droite, un jeu de cartes formant éventail, et qu'il montre au public. Ces cartes diminuent à vue d'œil, et diminuent tellement, qu'au bout de trois minutes, elles ont complétement disparu. N'est-ce point là le sort de bien des journaux ?

Le *Calino*. — Il paraît qu'il en est de certains journaux comme de certains livres. En les lisant, on cherche en vain un rapport quelconque entre le titre et le texte. Ici, par exemple, Calino est introuvable. De l'esprit, je le veux bien, puisqu'il faut admettre que les feuilles françaises, à défaut de sens, en manquent rarement. Mais, pas une phrase de Calino, pas un mot de lui, pas la moindre calinotade. Quelle énorme lacune? Il fallait rester en famille, il fallait nous donner de l'esprit, des bêtises de Calino, — au lieu des vôtres.

Ton esprit seul, ô Calino,
Nous fait rêver et nous amuse;
Pourquoi donc essayer de ruse,
Pourquoi donc mettre un domino?

Un détail à noter. La quatrième page est toujours remplie par une chanson accompagnée de musique : petits couplets satiriques et grivois, beaucoup plus grivois encore que satiriques. Dame! il y a des journaux qui ont un nombre considérable de musiciens parmi leurs lecteurs et leurs abonnés. Quant aux portraits-caricatures, n'en parlons point, par respect pour... Calino.

Le *Théâtre amusant*. — Le premier numéro. Ils sont toujours bons, les premiers numéros. Celui-ci est entièrement consacré à la pièce de Sardou : *Patrie*. Tout y est : l'explication du drame; le médaillon de l'auteur; les principaux acteurs en costume de théâtre; un grand portrait très-peu caricaturisé de Dumaine; quatre tableaux de la pièce, dont l'un représente le cortège de l'inquisition. Numéro bien rempli, ressemblant au menu d'inauguration d'un nouveau restaurant.

Le *Café-Concert*. — Prenons ce numéro-ci, à cause du portrait de Hervé. Ce portrait est tout drôle. Le dessinateur aurait voulu donner un échantillon de compositeur toqué, qu'il n'eût pas trouvé un type plus idéal. Un piano et un

tabouret. Hervé est assis sur le tabouret qu'il fait tourner, — en mesure sans doute, — en sautillant. Ses mains, qui viennent de taper sur le piano, semblent crispées par le mouvement tumultueux de l'improvisation. La mélodie est arrivée... Il sort de par tous les pores de l'artiste, — même de ses cheveux... toutes espèces de notes de musique.

En passant, laissez-moi consigner une petite dissertation.

En fait d'art musical, que représente Hervé? Très-peu de chose, des grains de folie. Mais ce peu de chose, quelque minime qu'il soit, c'est un brin d'art. Et à ce titre, pourquoi en faire fi? Je sais bien que Hervé est loin d'être ce qu'on appelle une personnalité, un compositeur marquant.

Il est à cent coudées artistiques d'Offenbach. C'est un compositeur déhanché et idiot. Seulement, le talent, quelque microscopique qu'il soit, — fût-il de douzième rang, — on ne doit pas le mépriser, on ne doit pas le méconnaître. Vous n'aimez pas ce genre, un genre qui n'est pas comme il faut, un mauvais genre. Vous avez raison de ne point l'aimer. Mais cette appréciation exclusive n'est tout au plus qu'une antipathie personnelle. Analysez les défauts, indiquez ironiquement les taches, criblez les travers de bouffonneries sarcastiques, stigmatisez les

choses stupides; ou même, si, guidé par un sentiment de haine ou de répulsion, vous ne voulez flageller que le genre, rien que le genre, cravachez à votre aise. C'est votre droit. Seulement, votre droit s'arrête là. D'autres critiques, moins dégoûtés ou plus justes que vous, trouvent çà et là une mélodie bizarre, mais sautillante, un air, une phrase musicale qui devient, on ne sait pourquoi, populaire. Dans ce cas, lorsqu'on vous fera voir ces quelques petites notes ou perles, ramassées dans la boue, mais plus ou moins précieuses au point de vue de l'art, serez-vous raisonnable, en prétendant que ces petites notes n'existent pas, et ne peuvent même pas exister?

Il n'en est pas moins vrai que Hervé a créé un genre en musique, — un mauvais genre, je l'admets, — le genre fou. Hervé est un toqué. Il vole plus d'une mouche dans son plafond musical. Ses compositions ne renferment que des cascades extravagantes, insensées. Je vais plus loin. Hervé est quadruplement fou : il est toqué comme acteur, comme chanteur, comme poète, comme compositeur. Mais, sont-ce là des crimes tellement monstrueux et irrémissibles qu'il faille bannir ignominieusement cet écervelé du monde mnsical?

La *Timbale*. — Encore un premier numéro

où s'étalent de magnifiques sentiments d'impartialité, de grandeur, de sévérité et de vertu! Mais!...

O puritain terrible et implacable,
A lire ta profession de foi,
Pour décrocher ta timbale, ma foi,
Il faudrait être un saint ou le diable.

Voyons, voyons. Votre image représente les traits de M. Barodet, dont on a tant parlé, quand il était sur les rangs pour le Corps législatif, et dont on ne parle plus depuis qu'il a été élu député. Les vicissitudes de la popularité! me direz-vous. C'est vrai. M. Barodet est un honnête homme, animé des intentions les plus pures, c'est encore vrai. Ses ennemis l'ont dépeint comme un croque-mitaine, et l'on n'a qu'à regarder son portrait, pour être convaincu que c'est un homme grave, qui ressemble à un vieux maître d'école en retraite. C'est toujours vrai. Mais, je tourne la page du journal, et je lis dans la notice biographique de M. Barodet, que l'on en fait un grand homme, dans toute l'étendue du mot, une espèce de dieu, sans le moindre défaut de caractère ou de talent. Eh bien! et votre inébranlable impartialité, où donc est-elle? S'il en était temps encore, il faudrait surélever votre mât de Cocagne, l'enduire d'une couche plus

épaisse de savon, et accrocher plus solidement la timbale. Car, si jamais, par un miraculeux hasard, ces lignes devaient tomber entre vos mains, je ne doute pas que vous ne fredonniez contre moi le refrain :

Encore un qui ne l'aura pas,
La timbale, la timbale.

Le *Trombinoscope.* — Petit format in-octavo, rédigé et dessiné par Touchatout. Une centaine de lignes de biographie et un portrait. Voilà le contenu de chaque numéro. Moi, je n'aime pas du tout ce genre de portraiture. Une grosse tête surplombant le reste du corps qni est mince, fluet, grêle, microscopique. Comme ensemble, je ne trouve pas cela joli du tout. C'est une antithèse de lignes qui n'offre qu'une image disgracieuse. Lorsqu'on examine tous ces personnages en série, à la suite les uns des autres, ils paraissent lourds en haut, et mesquins et monotones en bas. Quand on regarde un portrait à part : quelle tête! On dirait qu'elle est attachée à deux allumettes, ou bien qu'elle est retenue par des ficelles. On craint qu'elle ne tourne, ne perde son équilibre et ne tombe.

Quant à M. Touchatout, — le pseudonyme de Bienvenu, — il touche réellement à tout, mais

il n'est pas toujours le *Bienvenu*. Son système d'apprécier les hommes et les faits me semble déplorable. Tout est bien, tout est beau, tout est parfait chez ceux qui partagent ses idées radicales, excessives, extravagantes. A eux le piédestal et les couronnes. Pour les autres, quelque talent qu'ils aient, et, quelque grande que soit leur honorabilité, gare à eux! Touchatout les abîme, les tombe, les pilorie! Connaissez-vous une manière de critiquer plus inepte, plus absurde que celle-là? Connaissez-vous un procédé de jugement plus absolu, plus injuste, plus inhumain?

Parmi les soixante-trois esquisses biographiques qui forment la collection du *Trombinoscope*, je ne citerai pas la première venue.

Je choisis celle de Léopold II.

Touchatout prend la liberté de faire du Roi des Belges un être nul, insignifiant, incapable de faire le bien ou le mal. Pas un mot de ses brillantes qualités de cœur et d'esprit. Pas une phrase en faveur de ses goûts littéraires et de ses connaissances artistiques. Touchatout ne se donne même pas la peine de dire que Léopold II est un honnête homme, — fidèle à son serment constitutionnel, — que, type de roi, il est aimé de son peuple, et entouré de l'estime européenne...

Et moi, qui croyais que la première vertu du

républicain, c'était la justice. Encore une de mes illusions qui s'envole...

Le *Masque*. — Voici un numéro du *Masque* qu'on m'a vendu comme une chose rare. C'est possible. Mais, en tout cas, elle n'est pas belle. Ce numéro contient les caricatures de Thérésa, la fameuse chanteuse gueulante (1), et de sa mère, Mme Aimable Valladon, pythonisse et cartomancienne. C'est du réalisme dans tout ce qu'il a de plus dégradant. Jamais je n'ai vu un dessin plus plat, plus commun, plus écœurant et plus hideux. Passons vite à un autre numéro de ce journal.

Celui-ci montre à sa première page le portrait de Rochefort, qui fait claquer le fouet de la satire. Des hommes et des femmes, — représentant probablement les mauvaises couches sociales de l'Empire,— s'enfuient épouvantés. La physionomie est mal venue. Les traits paraissent plutôt maladifs que terribles. Mais l'autographe du célèbre pamphlétaire est sincère et original : « Le journal *le Masque* peut faire de moi tout ce qu'il voudra, mais je le défie d'en faire un bel homme. »

Troisième dessin, mieux fait que le précédent. C'est l'image de Babinet. Une bonne figure réjouie et pleine, qui s'efforce à se donner un air de gravité. Babinet vient d'être reçu à l'Institut et en porte le costume. La main droite

(1) Devenue aujourd'hui une comédienne de talent.

indique le ciel, la gauche montre la terre. Il se dit indubitablement à part lui : Quelles sciences que la physique, l'astronomie et la météorologie!

Le *Bonnet de coton*. — Le rédacteur en chef annonce que le *Bonnet de coton* « renaît parce que l'autre était mauvais à tous les points de vue ». Que pouvait bien être le *Bonnet de coton* défunt? Un bonnet qui n'avait pas assez de coton, sans doute.

Quoi qu'il en soit, j'extrais d'un article sur la caricature une définition amplifiée qui ne manque pas d'originalité et d'observation.

« La caricature est la sœur de la chanson. De même que la chanson est l'ode, la poésie du peuple; de même la caricature est le dessin à la portée de tous. Elles marchent ensemble et se complètent. Ce que le coup de crayon ne peut pas montrer, la rime le fait entendre. A la chanson plus spécialement les difformités morales; à la caricature les difformités physiques. »

C'est parfait. Mais oyez la suite. Le bout de l'oreille française perce, comme partout et toujours.

« A Paris seulement (*sic*), la caricature et la chanson ont cette légèreté, ce piquant, ce tranchant, et aussi cette élégance. Elles vous blessent et vous transpercent avec grâce. Partout ailleurs elles sont lourdes, pénibles, grossières, et d'une

manœuvre difficile. Le *Punch* anglais, si vanté et si affreusement surfait, on le cite volontiers pour les licences qu'il se permet et qui nous étonnent ; mais, à législation identique, le *Punch* serait écrasé par la plus négligée de nos publications satiriques. La caricature italienne, libre comme la caricature anglaise, est piteuse. »

Quant à moi, il me semble que ce qu'il y a de plus *piteux* au monde, c'est d'avoir de pareilles prétentions, et d'écrire de pareilles âneries.

Notons, en finissant, un feuilleton pour l'étrangeté de son titre : *l'Héritage des cadavres*.

Le Monde pour rire. — Saluons respectueusement le baron Brisse. Ce portrait-charge est tout un poème.... de bonne chère. L'illustre gourmet est habillé en cuisinier. Il a voulu tout préparer lui-même. Mais, comme il vous fait venir l'eau à la bouche ! N'a-t-il pas tout le physique, tous les traits, toute l'expression de l'artiste gastronomique ? Quelle grosse et grassouillette figure ! quelle bonne humeur ! A le voir tel qu'il est là, on dirait qu'il savoure par anticipation. En bas, sa devise : « Manger bon, boire sec, est le premier des devoirs. » Au surplus, tous ceux qui, de près ou de loin, font partie du monde culinaire, savent la sensation que produisait à Paris chacun de ses menus publiés dans le *Petit*

Journal. En un mot, que de progrès le baron Brisse n'a-t-il pas fait faire « à l'art de la gueule, » comme dit Rabelais?

Notons encore un dessin ingénieusement fait, et plein de brio. Il représente les journalistes qu'abrite le pseudonyme de Thomas Grimm au *Petit Journal*. Le milieu de l'image, de haut en bas, est traversé par une plume gigantesque. Quarante hommes de lettres, — la fine fleur du monde littéraire parisien, — sont prêts à la prendre et s'arrachent l'honneur de s'en servir. Il y en a en haut, en bas, le long des barbes, sur des échelles, partout. Et puis, à première vue, on reconnaît chacune de ces binettes, tellement elles sont ressemblantes et vivantes.

Le Philosophe. — Nous avons déjà parlé d'un journal portant le même nom, et qui avait été en butte à toutes les vexations de la censure. Celui-ci, qui est un philosophe *illustré*, — une variété du XXIe siècle, — ne doit pas avoir été moins épargné par l'ordre légal qui régnait en 1867. En effet, les deux premières lignes de cette gazette portent : « Le dernier numéro du *Philosophe* retenu par la censure n'a pu paraître. »

Détachons de la rubrique théâtrale quelques justes réflexions à propos de la reprise d'*Antony* :

« Ce drame légendaire dont cinq cents représentations n'ont pu épuiser le succès, et que nos

neveux seront curieux à leur tour de voir autrement que dans un livre, s'est réveillé triomphant après un sommeil de cinq ans.

« La passion ne vieillit pas. Quand on soumet le cœur humain au creuset de la pensée, pour en exprimer tout ce qu'il renferme d'amour, de douleur, de larmes et de sang, on peut hardiment compter sur la sanction de l'avenir. On n'inventera pas dans cent ans une autre manière d'aimer et de souffrir. Le mot qui nous fait tressaillir aujourd'hui, le cri qui nous entre dans l'âme comme une flèche acérée, sauront mettre en émoi les générations les plus reculées. C'est une bonne et saine idée, à laquelle nous applaudissons avec enthousiasme, d'avoir remis sur la scène ce drame colossal et fortifiant, qui restera sans doute comme la plus sérieuse recommandation d'Alexandre Dumas auprès de la postérité. »

Diogène. — Ah! ce Diogène illustré est loin de valoir l'ancien Diogène littéraire, où Jules Claretie, le brillant et séduisant courriériste de l'*Indépendance belge*(1), a débuté comme journaliste.

Notons un seul portrait, celui d'Emmanuel Gonzalès, à cause de son autographe :

« Je vous autorise à accomplir les forfaits les plus grotesques sur mon auguste pourctraiture. La charge est l'indépendance du crayon. »

(1) Aujourd'hui au *Temps*.

Eh bien! c'est de la grandeur d'âme, cela, de la part d'un écrivain qui ne manque pas de talent, mais qui a le tort de vouloir pasticher, admirablement, — peu importe, — tantôt l'un, tantôt l'autre des meilleurs romanciers contemporains!

Au milieu de choses pâles et médiocres, j'ai néanmoins trouvé une petite anecdote qui, à cause d'une repartie fine et heureuse, mérite d'être reproduite et connue.

« Sachez d'abord, si vous l'ignorez, que si Velpeau fut un illustre savant, c'était aussi un Harpagon célèbre. Quand on connaissait son habileté et sa parcimonie, on trouvait tout naturel qu'il eût acquis une aussi immense fortune. Un jour, le maître, mécontent du carabin N... pour un pansement mal fait, le rudoya vertement, et, devant toute sa suite d'élèves, lui lâcha cette apostrophe :

— « Tenez, croyez-moi, vous ne vaudrez jamais deux sous. »

— « Je me contenterai d'en valoir un à vos yeux, riposta N..., blessé dans son amour-propre, car je sais tout le prix que vous y attachez. »

*
* *

Qu'une douzaine de journaux à portraits-charges me le pardonnent, si je les fais servir de pas-

serelle pour arriver au dernier parmi eux : *Le Hanneton*. Toutefois, ce serait dommage de jeter au panier trois choses réellement bizarres, chacune dans son genre, et que j'ai annotées de préférence à bien d'autres :

1° Un aimable exemple de confraternité littéraire. Deux vaudevillistes parlent de la pièce d'un confrère. « Comprenez-vous, mon cher, qu'on ne l'ait point sifflée? — Eh! parbleu, on ne peut pas siffler et bâiller en même temps. » On ne cite naturellement ni l'auteur ni le titre de la pièce. Mais on signe : Paul d'Ange. Pour un confrère, quel *ange*, en effet!

2° Une caricature représentant le jour de la distribution des prix. Un professeur, long, maigre, ridiculement majestueux de geste et de pose, occupe presque tout le premier plan. L'auditoire, composé de parents et d'élèves, est relégué au fond, en amphithéâtre. Le professeur, — un type de magister accompli, — prononce le discours latin, selon l'usage, trop antique et trop solennel. Le dessin paraît plus comique encore, lorsqu'on en a lu la légende : « Le discours latin, une saine tradition.... allez. Cela vaut toujours mieux qu'un discours en français... On n'est pas forcé de comprendre. »

3° Un fameux romantique (dont j'ai cité le nom déjà deux fois) s'était servi des vocables suivants :

« Un bleu implacable ; hébétude au lieu de hébétement; sveltitude au lieu de finesse; le champagne de l'ambroisie bavarde, etc. » On l'avait accablé d'injures grammaticales et linguistiques. Charles Bataille riposte avec un entrain irrespectueux : « Quant à moi, le temps me manque pour habiller ma phrase selon la mode de MM. Noël et Chapsal; je me débats à la hâte contre le Dictionnaire de l'Académie, et, en conscience, je n'ai pas les loisirs de passer la main dans le dos à MM. Empis et Viennet. »

Le Hanneton. — Journal hebdomadaire à format moyen, fondé en 1864. Sous-titre : *Journal des toqués.* Pour ornements d'enseigne, trois petits encadrements, renfermant : du côté gauche, des hannetons, métamorphosés en musiciens exécutant des airs de musique qui n'ont rien de funèbre; à droite, d'autres hannetons se livrant à une danse échevelée; au milieu le rédacteur en chef, — toujours en hanneton, — assis dans un fauteuil, tournant le dos au public, tout en faisant sa gazette, et à côté de lui, une table et un *bock.* Pour épigraphe, ces mots : « Des pattes! des pattes! des ailes! des ailes! »

Voilà la façade, voilà la corniche, voilà tout l'ameublement.

Il faut avoir lu une cinquantaine de numéros

de cet étrange journal, pour pouvoir le juger dans son ensemble, d'une façon équitable. Le fond comprend donc : des cascades, des calembredaines, des calembours infects, des scies à couper l'intelligence, des tartines burlesques, — entrelardés de néologismes impossibles, — de vocables de *langue verte*, d'argot de tous les mondes, en un mot, une olla — podrida idiote, saupoudrée d'un esprit infernal. Ah! l'Académie fût tombée à la renverse, si elle avait mis les pieds dans cette galerie drôlatique de la petite presse.

Le journal compte vingt-six rédacteurs, — une fournaise d'esprit en ébullition, — ayant, chacun, plus d'un coléoptère dans le cerveau. C'est ainsi que la jeunesse de l'esprit se passe, et que quelques hommes, pleins de gravité aujourd'hui, ont essayé leur plume au *Hanneton*.

En 1865, le sous-titre disparaît. Le journal n'en reste pas moins toqué. En 1867, le *Hanneton* devient journal illustré, satirique et littéraire. En 1868, il change complètement de rédaction. Ce qu'il est devenu aujourd'hui, je n'en sais rien. Probablement disparu comme tant d'autres.

Comme spécimen de rédaction fantaisiste, j'ai trouvé dans ma collection le fameux numéro bleu. On y décrit un voyage à la lune. C'est là

que le numéro a été imprimé. L'article le plus *enlevé* au point de vue cocasse, porte pour rubrique : *Dans l'Azur*. Il est signé du nom du rédacteur en chef : Le Guillois, le roi de la blague insensée.

Tout est bleu dans le pays de la Lune, surtout les fleurs. — (Et les horticulteurs qui prétendent que le dahlia bleu n'existe point?) — Bleus : les meubles en acajou; bleues : les tapisseries; bleus : les pavements de grès; bleu : le papier. Ce qu'il y a de plus idiot ou de plus chauvin (choisissez!) — quoique pour un Français ce détail paraisse tout naturel, — c'est que, dans la lune, on parle généralement... le français.

Parmi les portraits-charges, je dois en noter deux tout à fait drôles, et dessinés à l'emporte-pièce.

D'abord, celui de Monselet. Il n'y a que la tête. Mais quelle tête! On dirait un melon cantaloup qui a pris un bain de vin de Champagne rosé.

Quant à Ponson du Terrail, il est habillé en paillasse. Il bat la grosse caisse. De la main gauche il pousse le ressort d'une boîte à surprises, où sont inscrits les mots : « Rocambole n'est pas mort. Plus souvent!!! » Et Rocambole se montre, déguisé en un laid diablotin.

D'autre part, voici un couplet tout à fait de circonstance. Je le copie d'une chanson intitulée : *le Hanneton photographe*.

Approche d'ici ta câline binette,
Ami zélé du code Loyola.
Ton faux regard, masqué par ta lunette,
Sur le cliché tantôt te trahira.
Je vois en toi ta race tout entière ;
A ma maison tu peux faire un succès.
Molière a dû sa gloire à ton grand-père,
Qu'il fit poser au Théâtre-Français !
Résigne-toi, ne bougeons plus, j'opère !
Merci, Soleil, le portrait est frappant.
Mais moi, j'y lis, écrit par la lumière :
« Cœur de Tartufe et langue de serpent ! »

Maintenant, il faut bien dire un mot aussi d'un curieux feuilleton, intitulé : *la Gaieté du cimetière*, et signé : Francis Coppée. Le jeune poète, devenu si vite célèbre, en était à ses tout premiers débuts. Déjà, dans ce travail de fantaisie, on voit poindre et se dessiner les deux qualités maîtresses de Coppée : l'observation et le sentiment, produisant, l'une un réalisme de bon aloi, l'autre, je ne sais quelle fraîche et douce mélancolie. Le moins que je puisse faire, c'est de détacher de ces deux pages les quelques lignes qui suivent :

« Fier de sa blouse blanche, et disparaissant jusqu'à mi-corps dans une fosse commencée, un fossoyeur, gars robuste et roux, poussait joyeu-

sement sa bêche du pied, coupant du même coup les racines, les vers de terre et les os pourris, et chantant à demi-voix ces suaves couplets :

Il fossoyait joyeusement
Et de la pioche et de la bêche;
— Le ciel était pur et charmant ; —
Il fossoyait joyeusement
Dans la terre odorante et fraîche.

Et quand il trouvait de vieux os,
Mêlés aux racines d'un saule,
— L'air était plein de cris d'oiseaux, —
Bien loin il jetait les vieux os
D'un geste par-dessus l'épaule. »

XI.

Journaux illustrés à romans. — **Commentaire. — Bon marché et indigestion. — Camelote littéraire. — Littérature au kilo. — Honorables exceptions. — La *Lecture.* — Le *Journal du Dimanche.* — Le *Caucase* d'Alexandre Dumas. — 52 numéros.**

En classant les journaux illustrés, j'ai réservé un tout petit chapitre aux *Journaux à romans.* Ce genre de publications a un débit considérable parmi ceux que j'appellerai les liseurs de romans à outrance. Écoutez donc. Le numéro d'un journal ne coûte que cinq centimes, paraît deux fois par semaine, et contient huit pages, à petit texte et serré, et deux gravures au moins. C'est presque un petit livre pour un sou. De plus, l'on vous sert trois ou quatre romans à la fois, qui n'ont rien de commun entre eux, si ce n'est qu'ils sont tous également *communs* de pensée et de style. Que voulez-vous? Ces romanciers écrivent par métier et fournissent à leur clientèle le plus de marchandise possible.

Seulement, quand on s'est nourri l'esprit pendant quelques années de cette camelote littéraire, il me semble qu'on doit être devenu complètement abruti. Aussi je me garderai bien de rien lire, ne fût-ce que quatre pages de ces quatre formidables cahiers, qui forment comme la panse (pardon de la triviale expression) de ma collection de journaux. Tout au plus, ai-je le courage de jeter un regard forcé de collectionneur sur ces choses ineptes, en m'écriant « ô littérature au kilo, je veux bien te soupeser, mais te lire, jamais, jamais! »

Non pas qu'il n'y ait de fort honorables exceptions. J'en consignerai trois notamment : *La lecture; le Journal du Dimanche* qui, dans le temps, donnait les chants et les chansons de Pierre Dupont (poésie et musique); et le sympathique *Caucase*, journal de voyages et de romans, paraissant tous les jours. Ce nom de *Caucase* était une coquetterie littéraire à l'adresse d'Alexandre Dumas, qui avait promis aux fondateurs de cette feuille illustrée le récit et les impressions de son voyage dans cette province russe. Le travail du célèbre écrivain fut complet au trentième numéro. Mais le *Caucase*, — qui devait paraître tous les jours, — disparut bientôt, en ne laissant de son existence éphémère que la trace de cinquante-deux numéros!

XII.

Journaux de modes. — Soyons galant et discret. — Physionomie et physiologie. — Deux drôleries. — Des huîtres. — *Le Livre des femmes* et *le Livre d'heures*. — Quelques mots aimables. — Le plus beau des sonnets. — Opinion de Jules Janin. — Le sonnet d'Arvers.

Journaux de modes. — Il est vrai que cela ne me regarde point....

Il faudrait une plume de femme pour juger ce genre de journaux. Chiffons et velours, chapeaux et dentelles; robes et falbalas, et les mille et une choses élégantes du monde féminin, ne sont pas de la compétence des hommes. Et puis, on aurait beau se permettre la moindre critique, cela ne servirait absolument à rien. Montaigne n'a-t-il pas dit : « la mode est une déesse impérieuse en ses vouloirs » ?

Cependant, je ne puis passer sous silence cette cinquantaine de journaux (1) — un essaim

(1) Le nombre de journaux de modes, publiés en 1879 à Paris, s'élevait à plus de 70 !

ravissant, — qui représentent dans ma collection la grandeur et la décadence de la toilette féminine, si changeante et si diverse. Je vais me tirer d'embarras, en ne citant aucun nom de journal, et en n'émettant que quelques généralités. De cette façon je resterai galant, et je ne blesserai personne, — pas même un chignon.

Il y a des journaux de modes pour tous les goûts, et à peu près pour toutes les bourses.

Le caractère général de ces feuilles, c'est d'être aimable, encore aimable, toujours aimable.

Leur défaut, c'est d'être prétentieux et fade.

Quant aux idées et au style, ils ont la légèreté des robes de gaze.

Au reste, le fond est bien rempli,—bien *étoffé* naturellement,—et varié : rubriques comportant tous les plaisirs de l'esprit mondain; la description de toutes les fêtes et surtout de toutes les toilettes; un peu de musique; beaucoup de théâtre considéré au point de vue mondain; un peu de bibliographie sur les romans à la mode; un peu de poésie, négligemment jetée là — comme un bouquet de roses, — au milieu des nouvelles et des cancans du jour; plus de conseils de luxe que de conseils d'économie et de ménage; des rébus, des devinettes, des charades, des primes, des fleurs, des rubans, des fanfreluches, des brimborions, des planches de lingerie et de bro-

derie, des chiffres entrelacés, et brochant sur le tout, une gravure de modes, coloriée et voyante, où se dessinent et émergent des têtes et des figures qui ne changent jamais, — on dirait un vieux cliché de poupée, — éternellement insignifiantes et sans vie. Non, rien ne manque aux journaux de modes, si ce n'est le bulletin politique. Il viendra avec le temps, n'en doutez pas.

Ah ! l'on trouve parfois d'incroyables drôleries dans les gazettes de modes. Ici, par exemple, c'est une rubrique intitulée : *la Science pour les dames*. Et savez-vous ce que contient cet article moins discret qu'instructif? *L'état et le développement des huîtrières du littoral de France.* Cette étude des mœurs privées de l'appétissant mollusque, développée en quatre pages et trois chapitres, peut offrir de l'intérêt pour les savants et les érudits. Mais les érudits et les savants dédaigneraient de prendre un journal de modes en mains. Est-ce que l'annonce ou la réclame d'une bonne maison de vente, (je le demande en toute conscience) n'eût pas mieux fait l'affaire des abonnées? Au moins, elle leur eût fait venir l'eau, — des huîtres, — à la bouche.

Là-bas, un autre journal de modes donne pour prime à ses abonnées un livre à choisir entre deux ouvrages. L'un de ces ouvrages est

le Livre des femmes, de Mme Dash, qui était une femme de lettres française d'infiniment de goût.

Mais l'autre? L'autre a pour titre : *le Livre d'heures*, ainsi nommé parce que, toutes les fois qu'on l'ouvre, l'heure de la prière est arrivée.

Et n'est-ce pas une chose admirable, de la part d'un directeur-gérant, de pouvoir unir par un cadeau le monde élégant et le monde dévot, de pouvoir contenter à la fois la chèvre mondaine et le chou mystique?

Je ne veux pas en rester à ces deux plaisanteries. Je veux saluer par quelques mots gracieux un seul journal de modes, — celui-là, très-distingué et très-littéraire. Je ne le nommerai point, parce que je veux tenir la promesse que je viens de faire plus haut.

C'est dans ce journal de modes que j'ai trouvé, il y a plus de quinze ans, le *Sonnet d'Arvers* (que je ne connaissais pas), le plus beau des sonnets, une vraie perle, un petit chef-d'œuvre. Asselineau et Sainte-Beuve ont fait le plus brillant éloge de ce morceau de poésie. Jules Janin, dans son *Histoire de la littérature dramatique*, en parle avec enthousiasme. Il dit entre autres choses : « ... La langue est belle, la passion est vraie; il faut y croire. L'auteur est mort

au moment où il allait prendre sa place au soleil. »

Eh bien! ces vers exquis ne sont pas assez connus. Et je suis vraiment heureux de pouvoir copier ici le fameux sonnet :

LE SONNET D'ARVERS.

« Ma vie a son secret, mon âme a son mystère :
» Un amour éternel en un moment conçu;
» Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
» Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

» Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
» Toujours à ses côtés et pourtant solitaire;
» Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
» N'osant rien demander, et n'ayant rien reçu.

» Pour elle, — quoique Dieu l'ait faite douce et tendre —
» Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
» Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

» A l'austère devoir pieusement fidèle,
» Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
» Quelle est donc cette femme?... et ne comprendra pas. »

XIII

Les journaux politiques. — Encombrement inextricable. — Supprimons. — Les journaux du jour à Paris. — Nomenclature des principaux, et un mot en passant. — La *République française.* — Le *Voltaire.* — Le *Siècle.* — Le *XIXe Siècle.* — L'*Evénement.* — La *France.* — Le *Journal des Débats.* — La *Paix.* — La *Liberté.* — Le *Courrier de France.* — Le *Parlement.* — Le *Temps.* — Le *Soleil.* — Le *National.* — Le *Rappel.* — La *Justice.* — L'*Intransigeant.* — La *Lanterne.* — La *Marseillaise.* — La *Révolution sociale.* — Le *Citoyen.* — Le *Mot d'ordre.* — Le *Petit Journal.* — L'*Estafette.* — *Paris-Journal.* — Le *Pays.* — L'*Univers.* — Le *Monde.* — La *Civilisation.* — Le *Triboulet.* — Exhumons. — Nos *Vieux de la vieille.* — Le *Journal des Débats* (1808). — Petit et grand. — Un feuilleton très-littéraire. — *Baisers et élégies* de Jean Second. — Trop de baisers. — Pas cher, tout de même. — *No de 1812.* — Chronique théâtrale et réflexions philosophiques. — Généalogie du *Journal des Débats.* — L'*Eclair* (1795). — Annonce-réclame. — Une lettre de Kléber. — La foire de Beaucaire. — Le *Véridique* (1796) et un nouveau soleil levant. — *Vieux numéro du Siècle.* — Absolutisme et liberté.

Oh ! il y a tant de choses à glaner dans une collection de journaux que je suis obligé de supprimer une foule de détails intéressants. Quelle mine inépuisable !

Malgré le cadre restreint que j'ai choisi, et qui ne comprend que les journaux français, il arrive que je dois non-seulement négliger un grand nombre de gazettes, mais ne m'occuper que superficiellement de telle ou telle catégorie entière!

C'est ainsi, par exemple, que je dois traiter les journaux politiques. En effet, j'en ai par milliers de cette catégorie, de toutes les époques, de tous les gouvernements, de toutes les couleurs, de toutes les nuances.

Tout au plus trouvé-je le temps et l'espace voulus pour signaler les principaux journaux parisiens du jour, au moyen de leur titre et d'un mot en passant.

Les journaux républicains, d'abord. Plaçons à leur tête, sans hésiter, la *République française*, le principal organe de « *l'Union républicaine* ». C'est le journal le plus autorisé de la presse politique de France. Ardent mais pratique. Défenseur sagace de l'opportunisme. Un mélange de convictions philosophiques et de bon sens. Joignant à l'habileté le relief et le prestige. Puis viennent, et représentant le même groupe parlementaire, le *Voltaire*, un des journaux les plus lus de Paris et les plus répandus à l'étranger; tout brillant, tout militant, portant dignement le nom du maître; — le *Siècle*, — qui

atteindra bientôt son demi-siècle d'existence, — polémiste vigoureux, aussi voltairien que le *Voltaire*, mais moins vivant, moins passionné, et dont la vogue a diminué depuis quelque temps, pour se reporter au *XIX*e *Siècle*, celui-ci tout étant anticlérical, mais plus à la mode, plus demandé ; l'*Evénement*, également recherché, aux allures vives, primesautières, ayant la vraie marque de l'esprit parisien.—La *France*, au style brillant, à l'argumentation puissante, irrésistible. — Parmi les organes appartenant au *centre gauche*, il faut nommer en premier lieu le *Journal des Débats*. Solidement libéral, mais très modéré dans la forme. Rédaction littérairement parfaite. Le ton de la maison est plein d'urbanité. En y entrant, on est sûr plus tard d'entrer à l'*Académie*. Et cependant, l'ensemble est sévère et un peu froid. — Suivent la *Paix*, la *Liberté*, le *Courrier de France*, excellents journaux, défendant honnêtement et courageusement la République, et le *Parlement*. Ce dernier est sincèrement rallié à la République. Il est cependant d'une teinte plus pâle que les *Débats*. Il n'a pas tout à fait la même valeur non plus, quoiqu'il pense le contraire. C'est le modèle de ces politiciens qui, tout en soutenant un ministère, lui prennent toujours le pan de l'habit, pour lui crier : arrête-toi, tu vas trop loin.

N'oublions pas le *Temps*. Un grand format, sympathique, distingué, sage. Il est net. Il voit clair. Il frappe juste.

Quant au *centre droit*, il a pour avocat le *Soleil* qui l'éclaire de ses rayons orléanistes.

En passant aux journaux qui défendent les opinions de la *gauche républicaine*, je remarque le *National*.

Le *Rappel* soutient la politique de *la gauche avancée*. Bruyant comme son titre, toujours battant le rappel, exubérant de sève, à la forme souvent violente, mais toujours littéraire. Au reste honnête et convaincu. La *Justice*, luttant dans le même camp, mais plus personnellement âpre et dogmatique.

Puis, — pareils à des déclassés, manquant de tenue et de décence, — viennent quelques journaux avancés, rouges, révolutionnaires, rédigés par des politiciens absolus, incorrigibles, à idées saugrenues, malsaines et dangereuses : l'*Intransigeant*, la *Lanterne*, la *Marseillaise*, la *Révolution sociale*, le *Citoyen*, le *Mot d'ordre*... de la Commune.

Comme contraste à cette dernière catégorie, voici le *Petit Journal*. De toute la petite presse républicaine, il suffira (pour ne pas me rendre fastidieux par une inutile énumération), de citer et de signaler cette dernière feuille qui fait à

merveille ce qu'on peut appeller une propagande sainement démocratique. C'est la meilleure de toutes. C'est le type du genre. Au surplus, aucun journal de Paris et de France n'atteint de loin son tirage quotidien : *plus de cinq cent mille*. Et le *Petit Journal* mérite cette vogue, cet engouement inouï. Car, on peut lui appliquer ce proverbe : « Les petits pots renferment le meilleur onguent. »

Viennent maintenant les spécimens de journaux réactionnaires. Parmi les impérialistes : l'*Estafette*, *Paris-Journal*, le *Pays*. Celui-ci se distingue par une intempérance et une crudité de langage excessifs, par une violence sans bornes et qui frise l'épilepsie.

Dans le camp clérical, catholique et ultramontain, le porte-drapeau est toujours l'*Univers* dont aucun de ses adversaires ne conteste le talent, mais, dont tout le monde, au nom de la raison et de la marche du temps, répudie les doctrines d'un autre âge, les théories démodées, les aspirations, socialement irréalisables. A côté de lui, animé d'un peu moins d'exaltation, se place le *Monde*. Il y a encore la *Civilisation* et la *Défense*. Il y a enfin le *Triboulet*, — un fou plus furieux que spirituel, — défenseur attitré du comte de Chambord, ornant prétentieusement le fronton de son journal des *fleurs de lis* de

son seigneur et maître. Tous les efforts et tout le cliquetis de la rédaction tendent à déifier l'enfant du miracle, à encenser la noblesse, à caresser le droit divin, tout en insultant et injuriant la République et les républicains dans un langage bas, ignoble, ordurier. — Pauvre comte de Chambord !

*
* *

Après l'esquisse rapide que je viens de tracer, je pourrais clore ce chapitre, si je ne tenais à *exhumer* — c'est le mot — quelques numéros de cette partie de ma collection, numéros tout à fait exceptionnels, devenus très rares et très vieux. Aussi bien, je dois me hâter, car le blanc de ce papier est devenu d'un jaune peu séduisant, et les caractères sont en partie effacés. Ces journaux décrépits datent de 1795, 1796, 1806, 1808 et 1814.

En considérant ces débris, au format exigu, on ne peut s'empêcher d'admirer les progrès immenses, à tous les points de vue, que la presse a faits depuis ce temps-là.

Ces vénérables restes que j'appelle : mes *vieux de la vieille* sont au nombre de trois, formant ensemble cinq numéros. Je vais en détacher çà et

là quelques lignes, en ayant soin de commenter le moins possible.

Prenons d'abord le *Journal des Débats* (1808). Nous sommes sous l'*Empire*... de peu de liberté. C'est assez dire que le petit, l'accessoire au point de vue de la pensée, domine et écrase ce qu'il y a de grand dans l'intelligence. Force est donc de nous occuper du rez-de-chaussée plutôt que du corps du journal. Voici un feuilleton très-littéraire, consacré à la critique d'un volume qui venait de paraître. J'en cite le titre complet à cause de son étrangeté : *Baisers et élégies de Jean Second* (1) *avec le texte italien, suivis de quelques morceaux de Théocrite, d'Anacréon, du Tasse, du Guarini, traduits en vers français, et de quelques baisers inédits, par M. Tissot*. L'article bibliographique commence ainsi : « Des baisers trop nombreux de Jean Second, celui qui me paraît avoir le plus de grâce, de douceur et de poésie, c'est le premier. » Plus loin, en faisant une citation latine, le critique trouve que le petit tableau « n'a qu'un défaut,

(1) Jean Second. Pseudonyme de Jean Everaerts, né à La Haye en 1511. Mort à Tournai à l'âge de 25 ans.

Poète élégiaque de grand talent. Toutefois, ses meilleures poésies, au point de vue littéraire, bien entendu, — et qui l'ont rendu célèbre, — portent pour titre : *Les Baisers*.

On le compare volontiers à Catulle, dont il a l'élégance, les tendresses langoureuses, et aussi la lascivité.

Ses poésies ont été traduites par Dorat, Tissot, Mirabeau, etc., etc.

c'est d'en rappeler un de Virgile, avec lequel il ne faut comparer personne, et dont il est évidemment imité ». Il analyse spirituellement les petites poésies, transcrit une cinquantaine de vers, — très-lestes, presque lubriques, dit-il, — et conclut par les deux phrases suivantes : « Pour être juste, je dois dire aussi que je pourrais citer d'assez beaux vers, et des tableaux où il y a de la chaleur et de la poésie; mais, en général, ils sont trop libres pour pouvoir être cités dans ce journal. » Trop libres, comment diable sont-ils donc ces vers, puisque vous venez de dire que ceux que vous avez cités le sont déjà trop? — Un détail : « Le volume coûte deux francs cinquante centimes ». C'est égal, pour autant de baisers, ce n'était pas trop cher!

Ceci est un extrait d'un numéro de 1812. Le chroniqueur théâtral, après avoir longuement parlé des pièces et des acteurs, émet des réflexions générales qui ne manquent pas de sens et de vérité.

« Il ne faut pas s'étonner de la diversité des jugements que l'on porte en différents temps sur les pièces et sur les acteurs. Chaque génération apporte au théâtre de nouvelles mœurs, de nouvelles idées, un nouveau goût ; tous les trente ans une recrue de jeunes gens des deux sexes vient fondre au parterre et s'empare des loges. Ce changement dans les spectacles produit une révo-

lution dans la manière de voir et de penser ; la société se renouvelle et prend une autre face, un autre ton. Nous sommes aujourd'hui aussi éloignés des Français du temps de la Fronde, que nous le sommes des Grecs et des Romains ; les auteurs et les acteurs, par une loi physique, se mettent de niveau avec les spectateurs. Ce fait d'histoire naturelle frappe de nullité toutes les déclamations sur la décadence. Les vieillards crient, les gens de lettres se plaignent ; mais les vieillards sont d'un autre siècle, les gens de lettres sont de tous les siècles. »

Un mot, en passant, sur la généalogie du *Journal des Débats*. Cette célèbre gazette fut fondée en 1789 par Barrère et Louvet, sous le titre de *Journal des Débats et des Décrets*. En 1800, elle ne s'appela plus que le *Journal des Débats*. Après le couronnement de Bonaparte, elle s'intitula *Journal de l'Empire* ; en 1814, elle eut pour enseigne *le Journal des Débats politiques et littéraires*, et, peu de temps après, elle reprit le titre de *Journal des Débats*, qu'elle a glorieusement conservé jusqu'à ce jour.

Les deux journaux suivants ont été imprimés, le premier en 1795, l'autre à la fin de 1796.

L'Eclair. — Dans une annonce-réclame, placée bien en vue, sous l'enseigne du journal, je lis : « L'*Eclair* parvient dans la Belgique et la

Hollande, quarante-huit heures avant tous les autres journaux. » Parbleu, je le crois bien, puisque c'était *l'Eclair!*

A la première page, dans la troisième colonne, une lettre du général de division Kléber, commandant, par intérim, l'armée de Sambre-et-Meuse, au directoire exécutif...

Un peu plus bas : « La foire de Beaucaire a été fort belle, cette année. On assure qu'il y avait plus de 80 mille étrangers, et que depuis vingt ans il ne s'y était point fait autant d'affaires. O paix tant désirée! Que sera-ce donc quand une paix générale attirera chez nous une partie de l'Europe et de ses trésors? »

Le *Véridique* — qui ne m'a pas l'air de l'être beaucoup — date de la fin de 1796.

Grand nombre de petites nouvelles. Des phrases banales qui n'engagent à rien, mais qui laissent supposer beaucoup. On sent que le *Véridique* s'attend à un changement prochain de régime.

Il est plein de circonspection. On s'aperçoit par les plus petits détails, qu'il serait heureux de pouvoir encenser un nouveau soleil levant.

« On répand le bruit qu'il se tient certains conciliabules chez le ministre de la police. On prétend que c'est le rendez-vous des Jacobins. Nous n'affirmons point ce fait. »

« Louvet nous apprend dans son journal qu'il n'est point athée. C'est fort heureux. »

« On assure aussi que le Directoire vient de supprimer le traitement de certains journalistes. »

*
* *

Avant de terminer ce chapitre, reproduisons encore quelques lignes que nous avons trouvées dans un vieux numéro du *Siècle*, et qui peuvent s'appliquer aux feuilles réactionnaires de tous les pays et de tous les temps.

« Nous ressentons une pareille aversion pour l'absolutisme du Pape et pour l'absolutisme de César. Entre ces deux ennemis de la pensée et des droits des citoyens, nous n'avons pas à choisir, bien que le premier soit encore le plus dangereux, car il exerce son influence malfaisante jusque dans le domaine intime de la conscience. Nous sommes pour la liberté. »

XIV

Bas-fonds de la presse. — *Les journaux de la Commune.* — Le *Père Duchesne.* — Eugène Vermersch. — Fleurs et boue. — Tel *père,* tel *fils.* — *Les journaux pornographiques.* — Littérature de lupanar. — Condamnation. — Brûlons du sucre.

Nous voici dans les bas-fonds de la presse française. Nous touchons au tuf du journalisme. Nous sommes en présence d'un tas de gazettes qui sentent le pétrole et la destruction. En un mot, nous faisons allusion aux journaux qui ont défendu la Commune de Paris.

Comme chef de file de ces incendiaires chiffons de papier, il faut placer le *Père Duchesne.* Ce type des libelles ignobles fut rédigé, (comme tout le monde le sait), par Eugène Vermersch. Et dire que ce déclassé avait eu des dispositions littéraires remarquables! Témoin les poésies tendres, sentimentales, témoin même les idylles qu'il avait composées dans sa première jeunesse.

Quoi qu'il en soit, quelle triste chute! Commencer par des vers et des fleurs, pour finir par la boue et l'ordure!

Cette appréciation suffit pour caractériser indistinctement les journaux communards. Car, ils ont eu beau dire, tous ils procèdaient du *père Duchesne*, — qui détegnaient sur eux en *rouge*, — sinon par le langage immonde et la forme triviale, au moins par les idées et les tendances criminelles. Dans ce cas au moins, on peut leur appliquer le proverbe : tel *père*, tel *fils*.

*
* *

C'est également des bas-fonds de la presse que sont sortis les journaux *pornographiques* qui ont paru à Paris vers la fin de 1879. Ils sont aussi nauséabonds au point de vue de la morale et de la décence, que les autres l'étaient au point de vue de la politique. — Nous sommes loin d'être bégueule ou collet monté. Mais nous éprouvons un dégoût instinctif pour toute cette littérature de lupanar, qui, heureusement, n'a eu qu'une existence éphémère. Bien vite, l'opinion publique a fait entendre sa voix indignée. La justice est intervenue. Les numéros ont été saisis. Les rédacteurs ont été condamnés.

Il faut bien, par nécessité de profession, jeter

un coup d'œil sur ces feuilles sales et ordurières. Mais aussitôt le dégoût vous prend à la gorge, et par un mouvement de colère, on les déchire ou on les jette au feu. Et encore, après, à la place qu'ils ont occupée un moment dans la collection de journaux, il faut... brûler du sucre, beaucoup de sucre.

XV

Journaux de droit et de notariat. — Incompétence et réflexions. — Je tourne des pages. — *Journal du notariat et des officiers ministériels.* — Une phrase. — Remarque générale.

Quittons vite ce coin malsain de ma collection... et saisissons une antithèse. Prenons la série des *journaux de Droit* et des *journaux de Notariat*. Ici, rien que des articles sérieux, graves, sévères. De grandes et belles questions qui doivent reposer et calmer l'esprit des hommes de loi. La forme est à l'avenant, et par là même, quelquefois un peu compassée. Seulement, lorsqu'on n'est pas, comme moi, du métier ou de la maison, quelle peine et quel agacement n'éprouve-t-on point à vouloir saisir des théories juridiques! Pour ma part, je trouve qu'il est d'une témérité stupide d'avoir la prétention de parler, sans études préalables, de matières de

droit qui vous sont totalement étrangères. Ainsi, en ce moment, j'ai beau chercher quelque chose, je ne trouve rien, et je ne fais... que tourner les pages. Je ressemble à ce type de jeune homme complaisant, qui se tient modestement derrière le piano, toujours prêt à tourner les pages d'une partition, mais qui serait diablement embarrassé, si on lui demandait de déchiffrer deux phrases musicales...

Cependant, voici deux lignes que je veux ramasser. Elles forment la première phrase d'un long et remarquable article du *Journal du Notariat et des officiers ministériels* (année 1847) : « C'est par le droit civil que la famille se constitue et se maintient, c'est lui qui sert de base à la propriété mobilière et immobilière. »

Une remarque générale à faire à propos des journaux de droit et de notariat. C'est le genre de journaux, on peut le dire à leur honneur, qui ont le moins... de quatrième page. Les annonces charlatanesques y fleurissent rarement.

XVI

Vite, vite. — *Journaux militaires.* — Le budget de la guerre, et le budget de la paix... future.

Allons, nous devons, pour le moment, marcher par grandes enjambées, et avec précipitation. Un peu plus loin, nous nous arrêterons aux endroits préférés.

Faisons défiler un cortège de journaux, en prenant cahier par cahier. Voici les *journaux militaires*, — brillants comme des épaulettes, et bruyants comme des fanfares. Les défenseurs naturels et attitrés des armées permanentes et des dépenses militaires. Les armées permanentes : un mal nécessaire, dit-on. Le budget de la guerre : un gouffre de dépenses qui devient chaque année plus engloutissant. Mais il faut bien faire de nécessité vertu, et contre fortune bon

cœur. D'autant plus que ce serait une vraie lâcheté de vouloir marchandailler, quand il s'agit d'une question de nationalité et de patriotisme !

Eh ! qui sait? Les petits-enfants de nos petits-enfants verront peut-être le budget de la paix se substituer au budget de la guerre?

XVII

Journaux financiers. — Argot et style à part. — Une question. — Un seul journal honnête. — Sommaire et renseignements. — Cotes capricieuses. — Bourse : jeu et roulette.—Définition. – Conclusion.

En continuant ma course au galop, et toujours en regardant par le gros bout de ma lorgnette, j'aperçois un volumineux paquet de *journaux financiers*. Celui, qui veut se donner un peu de peine, est bientôt au courant des termes et de l'argot employés pour indiquer les opérations de Bourse. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est le style des bulletins financiers. Chaque jour ce genre de langage s'enrichit, je ne dirai pas de nouvelles expressions techniques, mais d'une forme plus pittoresque et plus imagée. C'est une littérature à part, et en tout cas, fort drôle. Une question ? Est-il une de ces gazettes qui soit complète-

ment honnête? Une qui ne mente, plus ou moins?... Celle-ci prône une affaire véreuse; celle-là exalte jusqu'aux nues une opération détestable; une troisième vante au delà de toute expression les profits incroyables d'une compagnie dont les actionnaires ne s'apercevront que trop tôt qu'elle avait son siége dans la lune. Toutes prêchent... pour elles-mêmes. Je me trompe. J'ai avisé là, tout à l'heure, un seul bon journal, un seul, faisant la guerre à la spéculation, préconisant l'épargne, et ne recommandant que des valeurs à intérêt modéré, mais sûres. Malheureusement ce journal a eu peu de durée. Il n'a vécu que deux ans, probablement à cause de ses principes de moralité financière trop rigides.

Ce ne sont pas les renseignements qui manquent aux journaux financiers. Il y en a sur tous les marchés et pour tous les goûts. Que de cotes exposées à mille et une fluctuations! Que de rubriques diverses où les chiffres jouent le plus grand rôle! Aujourd'hui, des hauts; demain, des bas; aujourd'hui des millions; demain, des zéros. Et, s'il y a un chançard, il y a cents perdants. Aussi, la Bourse, envisagée à son mauvais point de vue, n'est qu'un jeu, et ne vaut guère mieux que la roulette ou le trente et quarante. Hausse : spéculation; baisse ; encore spéculation. Voilà, en deux mots, l'économie et la moralité de la

Bourse. Une belle institution, mais qui sert à vider la bourse des autres!

De tout quoi je conclus, que les journaux financiers sont bien amusants... quand on ne les lit point.

XVIII

Journaux scientifiques. — Ce qu'ils sont. — Ce qu'ils devraient être. Ce n'est pas encore tout à fait cela. — Le merle blanc.

Dans notre siècle de recherches vers l'inconnu et la vérité, les *journaux scientifiques* ont leur mot à dire. Ma collection en possède quelques spécimens, tous de modeste format. Mais, au fond, pas assez modestes, trop scientifiques, et hérissés d'une forêt de chiffres et de formules, à la portée seulement des grands savants. Indéchiffrables et réellement rebutants pour les non initiés. Les profanes, tous ceux qui n'ont pas le temps de faire des études scientifiques, et qui ont cependant le désir de s'instruire, demandent autre chose.

Ce qu'il leur faudrait, c'est un organe expliquant toutes les découvertes et les innovations

scientifiques, d'une façon simple, claire, nette, tangible pour ainsi dire, au moyen de la méthode intuitive, se servant le moins possible de termes techniques ou barbares.

J'avais un ami (1), — que malheureusement je n'ai plus, — qui m'avait chargé de trouver pour lui un abonnement à un journal scientifique pareil à celui que je viens de décrire. Aux douze numéros de douze journaux différents que je lui avais procurés, il me répondit invariablement : « Ce n'est pas encore tout à fait cela. » Depuis, j'ai absolument renoncé à augmenter ma collection de ce genre de gazettes. A quoi bon vouloir dénicher le merle blanc?

(1) Hte W.

XIX.

Journaux de chemins de fer. — Défauts. — Un kilomètre de ligne: — Un *Journal de tramways.* — Aubette?

Les *Journaux de chemins de fer* sont peu répandus. Ils ont pour abonnés une catégorie spéciale et restreinte de financiers et d'industriels. Ces organes de publicité ont cependant en vue un intérêt d'utilité générale. Pourquoi sont-ils si peu connus et si peu lus? Toujours pour ce même motif que j'ai eu déjà l'occasion de signaler plusieurs fois à propos d'autres journaux également méconnus : uniquement, parce qu'ils manquent de simplicité, de netteté, et partant de vulgarisation. Ils sont hérissés de formules algébriques indéchiffrables et rebutantes pour le commun des lecteurs. Ils ont de plus le défaut d'avoir le contenu trop encombrant. Ainsi, j'ai là, devant mes yeux, quelques spécimens de jour-

naux de railways. Il y en a entre autres un qui contient tant de pages, qui est si volumineux que les lignes de copie, qui en composent le texte, pourraient couvrir un kilomètre de *ligne* de chemin de fer.

Quant au *Journal de Tramways*, il est encore à créer, car celui qui existe ne peut vraiment pas compter. Ce n'est qu'un indicateur d'heures de départ et d'arrivée. Le client journalier de ces petits chemins de fer urbains ne réclame pas beaucoup : quelques lignes utiles, pratiques ou intéressantes, et qu'il puisse dévorer de l'extrémité d'une aubette à l'autre; — et pour commencer, un article explicatif sur le mot *aubette* qui, en français, n'a point l'acception qu'on lui donne dans l'occurrence.

XX.

Journaux de médecine. — Une seule observation. — Dignité et logique. — Un peu de statistique. — Remarque hygiénique. — *Les Annales d'hygiène publique et de médecine légale.* — *La Gazette médicale de Paris.* — *Le Bulletin général de thérapeutique.* — Le *Bulletin de l'Académie de médecine.* — *L'Abeille médicale.* — Le *Courrier médical.* — La *France médicale.* — La *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie.* — Un journal d'hygiène disparu.

Les journaux de médecine. — Encore une matière où je ne vois que du feu... et de la quinine! Aussi je m'incline avec autant de respect que d'incompétence devant tout un paquet de ces journaux, que j'ai recueillis presque tous à Paris, non pas pour les lire, encore moins pour tâcher de les comprendre, mais par amour de la collection.

Malgré tout, je vais hasarder une observation de détail et une réflexion.

En examinant les journaux de médecine, — à part de rares exceptions, — ce qui me frappe, c'est la page d'annonces. Cette quatrième ou

dernière page renferme çà et là des annonces de médicaments plus ou moins empiriques. Que dans d'autres journaux on voie s'étaler avec toutes les formules boursoufflées du charlatanisme les recettes les plus infaillibles et les secrets les plus miraculeux, passe encore. La partie mercantile est indépendante du corps de la feuille. C'est une affaire à part, et il faut bien faire des affaires et vivre. Mais un journal, exclusivement consacré à la science médicale, ne pourrait pas contenir un mot trompeur, une recette mensongère ou douteuse. Il y a en jeu ici une question de dignité et de logique.

Ah!... il est vrai que je ne suis qu'un profane, et que je me mêle imprudemment de choses qui échappent complètement à mon intelligence.

*
* *

Par compensation, faisons un peu de statistique.

Il se publie actuellement à Paris de 65 à 70 journaux de médecine.

Une remarque qui ne manque pas d'un certain intérêt hygiénique.

C'est parmi les journaux de médecine qu'il existe relativement le plus grand nombre de journaux âgés. — Dame, des journaux rédigés

par des médecins ! — Ainsi, j'en trouve trois qui ont dépassé la cinquantaine : *les Annales d'hygiène publique et de médecine légale;* la *Gazette médicale de Paris*; et le *Bulletin général de thérapeutique*. Quant au *Bulletin de l'Académie de médecine*, il n'est pas loin d'atteindre son demi-siècle d'existence. *L'Abeille médicale* et le *Courrier médical* paraissant depuis 36 ans. La *France médicale* approche de la trentaine, et la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie* va sur ses vingt-sept ans.

*
* *

Journaux ou plutôt journal d'hygiène. — J'en avais un, — peut-être le seul existant, — remarquablement rédigé. Je le cherche en vain. Il doit avoir disparu de ma collection... pour paraître dans celle d'un autre. Il s'appelait *le Journal de l'Hygiène publique*. Il portait pour épigraphe : « Guérir, c'est prévenir, de même que gouverner, c'est prévoir. »

XXI.

Journaux agricoles. — Pauvreté de ma collection. — Malechance et mauvais numéro. — La *Réforme agricole.* — Beau titre et le reste. — Qualité compense quantité. — Le *Journal de l'agriculture pratique.* — *Journal de l'agriculture.* — Barral. — *Les irrigations dans les Alpes et en Savoie.* — *La Gazette du village, politique et agricole.* — Bien politique. — Bien agricole. — Le journal des petits cultivateurs. — *Le Bon grain.* — Eugène Liébert. — Le progrès pacifique. — Sa causerie. — L'enseignement primaire obligatoi re — Analyse du discours de Paul Bert à la Chambre des Députés. — Le rédacteur en chef agricole. — P. Joigneaux. — Ce qu'il fut et ce qu'il est. — Bulletin agricole et horticole. — La petite correspondance. - Bureau de consultations gratuites. — Splendide particularité. — 40 mille instituteurs abonnés gratuitement. — M. Tourasse. — Sa note aux instituteurs. — Post-scriptum. — C'est pour rien !

Journaux agricoles.—Je ne sais comment cela se fait. Autant ma collection est riche, et quelquefois richissime en fait de toutes espèces de journaux, autant elle est pauvrette en fait de journaux agricoles, français bien entendu. Je n'en ai que quatre. Et encore ai-je eu de la malechance pour le premier en date. Voici donc :

la Réforme agricole. Beau titre, ma foi. De plus, à la première page, tout en haut, au-dessus du titre, pour attirer et frapper l'attention du lecteur, je trouve cette ligne et ces deux phrases : « Notre but : la vie à bon marché. Notre premier moyen : l'amélioration des terres peu fertiles. » Fort bien. Magnifique programme et court. Seulement, dans tout le corps du journal, je ne vois rien à signaler, si ce n'est un remède contre la maladie des pommes de terre, semblable aux cent mille autres, puisque le précieux tubercule est toujours malade; et un second remède contre la maladie de la vigne qui depuis, (le numéro date de 1853), ne doit pas avoir produit le moindre effet sur le phylloxera. Quant *à la vie à bon marché*, on n'en dit pas un mot. Au contraire, je remarque que l'abonnement à *la Réforme agricole* est assez cher. Et, pour ce qui concerne l'*amélioration des terres peu fertiles*, cette matière intéressante est traitée sans doute dans les numéros suivants, que malheureusement je ne possède point.

Je viens d'avouer que je n'ai dans ma collection que quatre journaux agricoles. Heureusement que la qualité et le contenu du troisième et du quatrième compensent amplement la quantité qui me fait défaut.

En premier lieu, honneur et respect à cette

vieille publication : le *Journal d'agriculture pratique* qui compte quarante-quatre années d'existence utile, et qui fut fondé par Alexandre Bixio.

Après, je salue respectueusement le *Journal de l'Agriculture* que dirige avec tant d'autorité et de tact le savant Barral, son fondateur en 1869. Depuis onze années, que de services cette publication n'a-t-elle pas rendus aux propriétaires, aux cultivateurs, aux agronomes, aux horticulteurs! Oh! je ne veux pas me mettre à compulser cette publication. Il y aurait trop à faire. Mais je ne veux pas non plus passer tout à fait à côté, sans y emprunter quelques lignes. Voici précisément une chose intéressante. Les *irrigations dans les Alpes et en Savoie*, une petite étude condensée, faite et écrite d'une manière magistrale par Barral qui, (j'avais oublié de le dire), est secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture de France. L'écrivain fait l'historique de l'œuvre accomplie dans les Alpes. Il dit la valeur immense qui en a été le résultat : « on sait qu'un terrain soumis à l'irrigation double de valeur et plus, comme il donne une récolte double, triple, parfois décuple, selon la nature du sol et selon la quantité ou la nature des engrais qu'on peut lui appliquer. » Le même ensemble de travaux peut être réalisé dans les

Alpes et produire des bienfaits analogues. Il en fait la preuve, avec chiffres à l'appui, en analysant les grands travaux qui y ont été accomplis jusqu'à présent. Et, en parlant d'un de ces travaux : « la valeur du terrain arrosé est montée par hectare de 3000 à 5500 francs. » Il conclut ainsi : « tous les beaux travaux que je viens d'indiquer seulement, et qu'il est intéressant à un très-haut degré de visiter, commencent pour ces contrées une ère nouvelle de sécurité et de prospérité agricoles. Je dis que c'est un commencement, car on n'a encore dans l'Isère que la moitié seulement de la production fourragère nécessaire à la pleine fécondité des 360,000 hectares de terre labourable. De pareils faits démontrent, je l'espère, deux choses importantes, c'est qu'en agriculture, il y a de bonnes affaires, des travaux productifs d'une haute valeur; c'est aussi que le gouvernement de la République ne se contente pas de faire de vaines promesses aux agriculteurs, c'est qu'il leur donne des encouragements effectifs et d'une fécondité immédiate. »

Occupons-nous tout particulièrement du journal agricole le plus sympathique de France : *la Gazette du Village*. Et comme le dit son sous-titre : *politique et agricole*, il est bien politique et bien agricole. Il fait de la bonne et sage propagande démocratique. La *Gazette du Village*

s'adresse de préférence aux petits cultivateurs. *Elle sème le bon grain*, matériellement et moralement parlant. Pour rédacteur politique : Eugène Liébert, une plume habile, une intelligence distinguée et vigoureuse. Ce qu'il veut, ce qu'il défend, c'est le progrès *pacifique*. Sa *causerie politique* est marquée au coin de la logique et du bon sens. Pas de métaphysique. Pas de déclamation. La vérité. La lumière. Je ne résiste pas à la tentation de transcrire quelques parties d'une de ces *causeries*. Je choisis celle où le journaliste parle de la loi sur l'*enseignement primaire obligatoire*. « ... Nous devons nous féliciter de l'unique séance qui vient d'y être consacrée (à la Chambre des Députés) et qui a été occupée presque entièrement par un merveilleux discours de M. Paul Bert. Savez-vous que c'est un grand honneur pour les électeurs de M. Paul Bert d'être représentés par un homme de ce haut mérite? Mais ce n'est pas seulement à nos concitoyens de l'Yonne, ses commettants, c'est à tout le peuple français qu'il doit être cher, car un tel député représente vraiment la nation républicaine. M. Paul Bert a donc présenté comme qui dirait un tableau d'ensemble du projet de loi sur l'obligation. Nous entrerons plus tard dans le détail, au fur et à mesure de la discussion des articles. Mais il s'agit seule-

ment aujourd'hui de vous mettre sous les yeux les principales idées de ce beau discours. Vous saurez donc que nous avons en France environ quatre millions et demi d'enfants de six à treize ans, c'est-à-dire d'enfants en âge de fréquenter les écoles. Or, il y en a 625,000 (c'est-à-dire la septième partie de ces quatre millions et demi d'enfants) qui, par la faute de leurs familles, ne reçoivent aucune instruction, n'apprennent ni à lire, ni à écrire, ni à compter, et qui, à plus forte raison, ne se doutent pas de ce que c'est que l'histoire de leur pays, la géographie, la science, la morale, etc. Ces pauvres malheureux en éprouvent bien du chagrin quand ils ont grandi; mais il est trop tard! Eh bien, voilà la situation vraiment indigne de la France qu'il s'agit de faire cesser; et c'est pourquoi, après avoir voté l'enseignement primaire gratuit, la Chambre va voter l'enseignement primaire obligatoire. C'est ce qui déplaît fort à nos monarchistes cléricaux, qui sont tous, comme les oiseaux de nuit, des amis des ténèbres. Le vieux chansonnier Béranger nous a bien fait connaître leur refrain, qui est : *Éteignons les lumières!* »

Ensuite, le journaliste réfute victorieusement l'opinion des monarchistes cléricaux. C'est pour l'État un droit et un devoir de décréter par une loi que le père de famille sera forcé de donner

l'instruction primaire à ses enfants. « Quand le père ne fait pas ce qu'il doit, c'est à l'État de protéger l'enfant. Est-ce que nous n'avons pas déjà des lois pour protéger l'enfant contre un père brutal, qui se croirait permis de le rouer de coups, ou contre un père rapace, qui voudrait lui enlever quelque héritage? Est-ce que nous n'en avons pas aussi qui obligent le père à pourvoir aux besoins de l'enfant? » « Ce droit et ce devoir de l'État ont été démontrés avec une éloquence saisissante par M. Paul Bert, qui a rappelé du reste qu'en Allemagne, en Suisse, en Suède, en Danemark, dans la plupart des États d'Amérique, l'instruction obligatoire existe, et qu'elle a été constamment réclamée en France depuis vingt ans au moins. »

Je regrette réellement, faute d'espace, de devoir borner mes extraits, et de marcher un peu rapidement.... M. Eugène Liébert, après avoir détruit deux objections qui pouvaient s'élever dans la pratique contre l'enseignement primaire obligatoire, s'exprime ainsi : « J'espère, mes chers amis, que vous aurez trouvé cet article clair. Du reste, l'honneur n'en revient pas au rédacteur de la *Gazette*, mais à M. Paul Bert, dont je n'ai fait qu'abréger le discours. » Il donne encore la péroraison du discours d'après le compte rendu officiel, et finit sa causerie de la sorte : « Le

Journal officiel ajoute que tous les républicains de la Chambre se sont alors précipités au devant de M. Paul Bert pour le féliciter et lui serrer la main. N'est-ce pas que vous voudriez bien tous en faire autant, et donner une poignée de main vigoureuse à ce grand ami du peuple et du progrès? »

Vous connaissez maintenant le rédacteur en chef politique.

Le rédacteur en chef agricole, c'est P. Joigneaux, le célèbre agronome, l'auteur des « *Causeries sur l'agriculture et l'horticulture.* » Il fut expulsé de son pays à la suite du coup d'État en 1852. Il se réfugia en Belgique, où il fut entouré d'estime à cause de son caractère honnête et de sa haute intelligence. C'est un vulgarisateur. Sa manière est pleine d'observation et ne manque pas, à l'occasion, d'une pointe d'humour. Dans chaque numéro de la *Gazette du Village*, outre un article toujours intéressant, il fait « *le bulletin agricole et horticole* », rubrique variée de choses utiles ou instructives, et où, à l'occasion, la routine est battue en brèche. Prenons au hasard quelques numéros, et citons seulement les titres des sujets traités : *les foires; — du choix des légumes; — l'assolement du potager; — la baguette divinatoire; — de l'acclimatation; — le fromage de Herve* (qu'il a vu fabriquer en Belgique pen-

dant son exil); — *le boucanage des viandes de boucherie;* — *les phlox vivaces*, etc., etc.

Maintenant, un mot de la *petite correspondance*, — absolument rien du *Figaro*, — un questionnaire des abonnés, suivi de la réponse des rédacteurs. La petite correspondance devient souvent une grande correspondance, qui alors ressemble à un véritable bureau de consultations... gratuites; même pour ceux qui n'ont rien à demander, ces mille et une réponses sont d'une lecture instructive.

N'oublions pas de signaler une *splendide* particularité, — nous ne retirons pas le mot, — que nous avons cueillie dans le numéro du 5 novembre 1880. Il s'agit d'une communication faite par la rédaction et portant ceci en vedette : « 40,000 instituteurs abonnés à la *Gazette du Village*. » Résumons en quelques lignes l'article en question. « Vers le commencement de 1879, au moment où les premiers numéros de la *Gazette* transformée venaient de paraître, M. Tourasse, propriétaire à Pau, nous adressait une fort aimable lettre par laquelle il abonnait à notre journal tous les instituteurs des Basses-Pyrénées, son département. Au mois de septembre, il nous invita à inscrire quinze mille instituteurs nouveaux appartenant à 28 départements... à partir du présent numéro la *Gazette* est servie

par ordre de M. Tourasse à *quarante mille instituteurs* en chiffres ronds... » « Nous publions, en même temps, la note suivante, conformément au désir de M. Tourasse. » — « Note aux instituteurs qui reçoivent gratuitement la *Gazette du Village*. — C'est dans un intérêt d'utilité publique que la *Gazette du Village* est envoyée gratuitement à tous les instituteurs de France. Le donateur recommande à MM. les instituteurs de prêter les numéros du journal au plus grand nombre possible de personnes, tout en veillant à leur conservation, et de les collectionner. Ils pourront de la sorte les consulter plus tard avec fruit, y faire des recherches, et y retrouver sur l'agriculture et l'horticulture des conseils utiles en tout temps. »

Cet acte, d'une générosité rare et d'une philanthropie exceptionnelle, honore plus qu'on ne pourrait le dire M. Tourasse, et honore aussi la *Gazette du Village*.

Post-scriptum. — Faut-il, en guise de P.-S., ajouter que la *Gazette du Village* est une publication hebdomadaire, paraissant le dimanche, d'un format moyen, à douze pages de texte, ornée de quelques vignettes, et que le prix d'abonnement annuel est de six francs? — Avouez que c'est pour rien!

XXII

Journaux pédagogiques. — Réflexion... belge. — L'*Instituteur*. — Ignorance géographique. — Un peu d'indignation, s. v. p. — La perte de l'Alsace et de la Lorraine. — L'*Education, journal des écoles primaires*. — Toquade chrétienne. — Chef-d'œuvre de causerie, et hic clérical. — Le théâtre au moyen âge et l'école naturaliste d'Emile Zola. — L'*Assommoir* et les *Mystères de la Passion*. — L'*Ecole nouvelle*. — Gymnastique et cerveau. — Gare la tête. — La *morale indépendante*. — Ecoutez! — La loi de 1842 et le mot de la fin.

Nous mettons le pied dans le domaine de l'instruction, de l'éducation et de l'enseignement. Eh bien! le croirait-on? Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenu à découvrir quelques gerbes de pensées qui ne soient pas trop banales. Nous eussions été plus heureux peut-être si, par distraction, nous avions pris, au lieu des journaux pédagogiques français, les journaux pédagogiques belges.

L'Instituteur. — Voyons... Il y avait plus de clairvoyance que de vigueur dans cet article-ci, écrit en 1866, et adressé aux professeurs de

France. « C'est seulement depuis la célèbre loi de 1833, loi Guizot, que l'instruction primaire fut véritablement organisée, et *que la géographie prit place parmi les matières de l'instruction.* »

Plus loin, le journaliste, en développant cette idée, reconnaît avec tristesse « *qu'après trente-trois années d'études, on n'a pas assez propagé la connaissance de la géographie.* » Mais il aime trop l'euphémisme. Il atténue trop ses timides reproches. Il eût dû faire retentir son indignation dans un langage viril, sévère, impitoyable; il eût dû rédiger un acte d'accusation en règle. L'intérêt patriotique commandait cette attitude et ce langage. Qu'arriva-t-il? Cinq ans plus tard, en 1871, de désastreuse mémoire, — c'est-à-dire après trente-huit années d'étude de géographie, — il a été reconnu et prouvé que l'armée française était d'une ignorance absolue en fait de géographie, ce qui a contribué un peu, sans aucun doute, à perdre l'Alsace et la Lorraine!

L'Education. Journal des écoles primaires. — Je n'en dirai pas trop de mal. Il fait ce qu'il peut, ce journal-là. Un peu pâlot cependant, et abusant du mot *chrétien*, ce qui est une toquade comme une autre.

Mais quel est ce chef-d'œuvre de *causerie?* Le

rédacteur en chef s'adresse à ses abonnés, les remercie avec toutes espèces de salutations et de protestations amicales, vante sa publication d'une façon détournée, mais très-adroite. Quelle onctueuse et jolie réclame! Seulement, — voici le *hic clérical* qui s'avance, — quant à un résumé politique que demandent certains abonnés... « nous avons mieux à faire que d'occuper nos lecteurs de ces luttes passionnées qui divisent aujourd'hui notre malheureux pays! »

Néanmoins, j'ai pointé deux phrases curieuses, extraites de la rubrique « *dictées* » cours supérieur. Ces deux phrases me procureront plus loin l'occasion de faire un rapprochement piquant.

Il s'agit d'un article intitulé : *les Mystères du moyen âge.*

On y explique l'origine de ces mystères ou représentations théâtrales qui de l'église passèrent aux confréries laïques. Quant aux acteurs de celles-ci : « on les comptait par centaines; leur jeu était la nature même; *les coups donnés et reçus n'étaient pas une feinte* ». Eh bien! n'est-ce pas le cas de dire : rien de nouveau sous le soleil? Eh! oui, il y a des siècles et des siècles, à l'époque obscure du moyen âge, existait une école *naturaliste*... plus naturaliste que celle dont Emile Zola se proclame aujourd'hui le vigoureux créateur. *L'Assommoir* procède du « *Mystère*

de la Passion » et *les coups donnés et reçus* de celui-ci valent bien la scène du lavoir de celui-là.

L'Ecole nouvelle. — Le journal pédagogique le plus progressiste de France. D'excellentes choses, de bonnes réformes, mais pas mal d'utopies.

Aussi, l'*École nouvelle* pourrait plus logiquement s'appeler l'*École de l'avenir*.

Ah! il faudrait trop de place et de temps, si l'on voulait analyser deux ou trois des multiples réformes proposées dans cette revue pédagogique qui vient à peine de finir sa première année d'existence.

Donc, je ne dirai que quelques mots.

Je choisis un commencement d'étude intéressante : *la gymnastique et le développement du cerveau*. La question, traitée par l'écrivain qui signe Docteur Ch., est celle-ci : quelle est l'influence réelle de la gymnastique sur le cerveau, et quelle part peut-on donner aux exercices de tous les membres et de tous les organes sans nuire au développement du cerveau?

Le docteur Ch. parle de ce sujet avec beaucoup d'érudition et de science. « En Chine, plus de quatre mille ans avant l'ère chrétienne, on recommandait déjà les exercices du gymnase comme un moyen de morale et d'éducation. » Puis il résume succinctement l'opinion de

célèbres écrivains et médecins de tous les pays qui se sont spécialement occupés de cette question.

Il conclut ainsi : « On peut dire, que tous les auteurs cités ont plus ou moins travaillé au développement simultané de toutes les forces physiques de l'homme; mais, peut-être, sans donner une attention assez spéciale à ce qui se rapporte au cerveau. Il y aurait à reprendre cette question d'une manière toute particulière; car nous croyons nécessaire de maintenir toujours, et d'accroître, au contraire, la prédominance de la partie pensante sur la partie vivante, ce que n'a pas toujours fait la gymnastique athlétique, militaire et même hygiénique. »

Soit, monsieur le docteur Ch., reprenez cette question palpitante, puisque vous semblez si bien la connaître. Vous rendrez peut-être un grand service à l'humanité pensante et agissante. Mais, prenez garde; en cherchant la solution du problème, ne vous cassez pas la tête, au moins.

Parmi les journaux qui s'occupent d'éducation, n'oublions pas de consacrer une ligne à celui qui s'intitule : *la Morale indépendante*. Le but que poursuivent les propagateurs de cette publication est clair et sain : *faire de la morale une œuvre de science et non de foi*. Ils ne crient point, n'insultent, ne calomnient, ne mau-

dissent point, ils s'adressent tout simplement à la raison, à la conscience. Ils ont même pitié de cette légion d'ennemis qui, écumant de colère, croient les abattre en leur lançant des bordées d'injures. Quant aux adversaires timides, mais bien élevés qui, à tous propos et hors de propos, leur jettent cette exclamation comique : utopie! utopie! ils se contentent de répondre : ce qui, aujourd'hui, vous paraît une utopie, sera une vérité, demain. Et, n'est-ce donc rien que de sortir des sentiers battus de l'ignorance, des préjugés et de la superstition aveugles? N'est-ce donc rien que de poser les jalons, de tracer la route, de préparer le terrain pour les futures générations? Après tout, lutte admirable, acte de courage, et bonne action.

Écoutez! « Il est une loi par excellence, conforme à la raison, inscrite dans les cœurs, dont la voix nous dicte nos droits et nos devoirs, dont les menaces nous détournent du mal. »

Craignant d'être trop long, nous regrettons de ne pouvoir copier quelques-uns des arguments qui servent à développer cet axiome avec autant de sagesse que d'élévation.

Ce serait une présomption de notre part, à la faveur de ces pages légères, de vouloir traiter la grande question de l'instruction, la plus grande du 19e siècle. Au moins, on ne nous jettera

point la pierre pour émettre quelques courtes réflexions à propos de la révision laïque de la loi de 1842.

Nous ne comprenons pas nos adversaires dévoyés. Nous ne comprenons pas toutes leurs colères et toute leur rage, leurs menaces inconstitutionnelles et révolutionnaires, à propos d'un changement de loi, réclamé depuis plus de trente ans par l'opinion publique. Que signifie cette orgie de paroles insensées que déblatèrent, évêques, curés et moines, tous rivalisant de violence ultramontaine? Il nous semble, au contraire, que tous ces saints personnages devraient être enchantés de la nouvelle loi! Comment, les prêtres ont à leur disposition l'église, ce monument si élevé et si vaste qui, au point de vue matériel et architectural, écrase la modeste école communale; l'église, où ils trônent, où, à volonté, ils peuvent encenser ou maudire, où ils sont seigneurs et maîtres absolus, où je ne sais quel mystique silence ajoute à leur autorité. Et tout cela ne leur suffit point? Eh! oui, eux, si puissants, et jamais rassasiés de domination, ils veulent encore amoindrir et rapetisser la dignité de l'instituteur communal!

Au surplus, si les prêtres catholiques se souciaient d'un peu de logique, ils devraient, pour enseigner le catéchisme et l'histoire sainte, au

lieu d'aller à l'école communale rester à l'église et toujours à l'église.

Pourquoi?

Parce que — ce sont eux qui le prétendent : — « *Hors de l'église point de salut.* »

Que ce soit notre mot de la fin de ce chapitre!

XXIII.

Les *Revues*. — La *Revue* et les journaux quotidiens. — La *Revue politique et littéraire*. — Ses rédacteurs. — Un volume qui en vaut deux. — Salut à toutes les autres *Revues*. — La *Revue des deux mondes*. — La *Revue française*. — La *Revue de Paris*. — La *Revue du* XIXe *siècle*. — *Revues* et revoir. — La *Nouvelle Revue*. — Éloges mérités. — Jeunesse et sagesse. — Programme et rédaction. — La bonne marraine. — Madame Adam (Juliette Lamber).

La *Revue*, c'est le journal en livraison, en volume; dans une collection de journaux, elle devient encombrante; elle fait meilleure figure sur les rayons d'une bibliothèque.

La *Revue* s'éloigne des journaux quotidiens et hebdomadaires par les études de longue haleine; elle s'en rapproche par sa chronique qui envisage les événements politiques de haut, et à un point de vue général. Aussi bien, je ne m'occupe ici de ces écrits périodiques que pour mémoire. Je dirai seulement deux mots de la *Revue politique et littéraire*. Elle combattit l'Empire courageu-

sement et vigoureusement, sans trêve ni merci. Elle donna les derniers coups de massue à ce gouvernement d'aventure. Ses principaux rédacteurs étaient des hommes politiques en vue, tels que Gambetta, J. Ferry, Challemel-Lacour, Spuller, Henri Brisson, Floquet, Allain-Targé, et Charles Blanc pour la partie artistique. Ils sont tous arrivés aujourd'hui, et tâchent de réaliser graduellement, c'est-à-dire, sagement, le programme démocratique qu'ils ont fait connaître dans leur *Revue politique et littéraire.* Le premier numéro de cette publication parut le 6 juin 1868; le dernier, le 13 février 1869. Ce n'est qu'un volume, mais qui en vaut deux autres du même genre!

Quant à vous, *Revue des deux mondes*, — universelle, savante, respectable, mais un peu doctrinaire; — *Revue Française*, — si française; — *Revue de Paris* (1), — si parisienne; — *Revue du dix-neuvième siècle*, hélas! disparue, mais qui aviez un cachet d'extrême élégance et de raffinement littéraire; quant à vous toutes que je viens de nommer et de saluer, et quant à tant d'autres *Revues* que j'ai recueillies pour compléter ma collection de journaux, reposez toutes en paix! Car, il se trouvera bien

(1) Fondée par Véron en 1829.

un collectionneur de choses littéraires, plus studieux et moins nerveux que moi, qui voudra s'occuper un jour de vous avec le soin et la sollicitude que mérite une pareille tâche.

Après tout, votre nom seul de *Revues* ne suffit-il pas pour que moi, — qui, dans le temps, vous ai lues en grande partie, — je m'abstienne de vous *revoir?*

*
* *

Non, non, je n'oublierai pas de consacrer quelques lignes d'éloges à la *Nouvelle Revue*. Elle les mérite bien, d'ailleurs. Elle en est tout à fait digne.

C'est une des dernières venues dans le *high life* de la grande presse. On l'y a reçue comme un enfant gâté. Au reste, elle avait trop pour elle, pour ne pas réussir du premier coup.

Et comme elle a grandi, comme elle a bien marché, comme elle a fait son devoir!

Aujourd'hui, elle est à peine entrée dans sa troisième année d'existence (1), et déjà elle semble avoir la maturité de jugement, la sagesse et l'expérience de ses aînées!

La tâche qu'elle s'est imposée est grande et

(1) La 1re livraison date du 1er octobre 1879.

belle, mais difficile et ardue. Il est vrai que les hommes qui composent sa rédaction sont de taille à l'accomplir.

En deux mots, voici son programme : être le porte-voix et le défenseur des grandes pensées, des grandes réformes et des grandes aspirations contemporaines, — en politique, dans les sciences, en littérature, dans les arts.

Il n'en est pas moins certain que cette bonne fortune, cette prospérité, cette vogue exceptionnelles eussent été lentes à venir, et ne fussent peut-être jamais venues, si la *Nouvelle Revue* n'avait eu pour fondatrice et directrice, — et bonne marraine, — la première des femmes de lettres de Paris, un écrivain des plus distingués, — et en même temps une vraie femme du monde, — qui, à un goût artistique délicat unit l'énergie de la pensée et du caractère.

Le nom de Mme Adam (Juliette Lamber) a porté et devait porter bonheur à la *Nouvelle Revue*.

XXIV.

***Journaux-brochures.* — Les *Guêpes* et les *Nouvelles Guêpes* d'Alphonse Karr. — Aiguillon mort. — La *Lanterne* de Rochefort. — Les petites *Lanternes* : *Lampions* et autres *becs de gaz.* — Le *Diable à quatre.* — Le *Drapeau tricolore.* — La *Gazette* de Champfleury. — Le *Lorgnon* par Aurélien Scholl. — L'*Actualité* de Claretie.— Portrait de Jules Grévy. — Le *Conseiller du peuple,* par de Lamartine. — Curieux extraits.**

A côté des revues, je trouve comme contraste les tout petits écrits périodiques que j'appellerai *journaux-brochures*. Ceux-ci sont aussi légers, que celles-là sont graves et solennelles.

Le *Journal-brochure*, c'est le journal plié en in-32, décoré d'une couverture à effet ou élégante, depuis le rouge le plus cramoisi jusqu'au gris-perle, et paraissant hebdomadairement ou bi-mensuellement. La vogue de ces petits pamphlets a duré quelques années. Aujourd'hui elle a complétement disparu. De temps en temps il apparaît bien encore l'un ou l'autre *journal-*

brochure, mais pour trépasser le lendemain de sa naissance.

Un des plus vieux, c'est les *Guêpes*, suivies des *Nouvelles Guêpes*. Alphonse Karr a mis dans ces petits cahiers imprimés toute sa verve, toute son observation caustique, mêlée d'un peu de misanthropie, tout son esprit, et malheureusement tous ses paradoxes. Qui aurait le courage de relire encore ces feuilles volantes qui ont eu un si grand retentissement de curiosité, ces *guêpes* qui ont fait tant de piqûres, et dont l'aiguillon est bien mort aujourd'hui !

Voici, cartonnés par douzaines, tous les numéros parus de la *Lanterne* de Rochefort, où, — à part des personnalités indélicates et de mauvais goût, et des violences de langage impardonnables, — les turpitudes et les ignominies de l'Empire sont montrées à nu, et brûlées du fer chaud de l'indignation et du mépris.

Puis viennent à la queue leu leu les petites *Lanternes*, — et il n'y en a pas mal, — les *Lampions* et autres *becs de gaz*, — où ne manquent pas les paillettes, mais d'un éclat de mauvais aloi, car presque toutes sont en cuivre.

Suivent immédiatement : le *Diable à quatre*, — où il y avait de l'esprit boulevardier pour huit ; — le *Drapeau tricolore*, — hors de pair, — par Francisque Sarcey ; — la *Gazette*

de Champfleury, un observateur humoristique et parfois profond, mais dont il faut bien se garder d'imiter la forme et le style; — le *Lorgnon*, par Aurélien Scholl, dont la prose est pétillante comme la mousse d'un vin de Champagne sec; — l'*Actualité*, de Claretie, petite revue des hommes et des choses, et qui de tous les journaux-brochures renfermait les pages les plus littéraires. Par exemple, dans un numéro daté d'avril 1873, je remarque un parallèle entre deux présidents de l'Assemblée nationale, M. Jules Grévy et M. Buffet, parallèle tracé de main de maître, et justement et naturellement tout à l'avantage du premier.

Les quelques lignes suivantes, — qui ont encore de l'*actualité* aujourd'hui, — peignent admirablement le président actuel de la République française, ce caractère antique, ce type de pur républicain : « Je ne sais pas de représentant plus net et plus inattaquable de ce qu'on nomme l'homme politique et la droiture, que M. Jules Grévy. Sa vie tout entière est une, sans compromis et sans faiblesse. Ce qu'il fut, il y a trente-trois ans, au début de sa carrière politique, M. Grévy l'est encore aujourd'hui, non pas qu'il se soit immobilisé dans des idées maintenant vieillies, mais parce que dès ses premiers pas, il savait où il voulait aller, vers quel but

tendaient ses efforts et quelle serait la règle de sa vie.

» Avocat, « talent grave, sévère, précis, serré, sans faconde, » ennemi de la phrase, — cette ivraie de l'éloquence, — M. Jules Grévy avait été nommé, au lendemain du 24 février 1848, (il avait 35 ans) commissaire de la République pour le département du Jura. En arrivant parmi ses compatriotes, son premier mot fut celui-ci : « *Je ne veux pas que la République fasse peur!* » Il a tenu parole.... »

Parmi tous les *journaux-livraisons*, il en est un qui subira moins que les autres les outrages du temps, c'est le *Conseiller du peuple*, par de Lamartine. Notre seul numéro (avril 1849) est très-intéressant au point de vue des événements de 1848. Il comprend le long récit des circonstances et des péripéties qui ont préparé l'avènement de la seconde République en France. Extrayons deux passages, vraiment curieux, de cette étude et qui expliquent la conduite de Lamartine, diversement appréciée dans le temps, à propos de la question de savoir, s'il eût dû proclamer, oui ou non, la régence de la duchesse d'Orléans.

« On fit appel à la garde nationale pour s'interposer entre le peuple et le roi. La garde nationale, irritée contre les ministres et

contre la cour, se rangea du côté du peuple.

Le roi abdiqua.

Il abandonna son palais, déjà forcé, en y laissant la duchesse d'Orléans et la royauté d'un enfant.

La duchesse d'Orléans vint se présenter comme régente, à la Chambre des députés. Le peuple vainqueur y était entré avec elle. On aimait généralement cette princesse innocente, malheureuse, veuve d'un prince qui promettait un homme supérieur. On l'aurait volontiers proclamée régente si on n'avait écouté que son cœur. Mais il y a des moments dans la vie des hommes publics où il faut dominer son attendrissement pour une femme, n'écouter que sa raison, et ne s'attendrir que sur une nation. »

Et, plus loin, le second extrait, très-caractéristique :

« L'esprit se perd dans l'abîme de conjectures toutes plus sinistres les unes que les autres, sur les catastrophes qui se seraient succédé si des hommes à courte vue et à faible cœur avaient restauré la régence le 24 février.

Un instant de trêve. Mais une guerre renaissante et incessante aussitôt après. Une émeute nouvelle tous les matins sous les fenêtres de cette femme. L'anarchie, si elle eût cédé. Le sang à grands flots, si elle eût résisté. Aujourd'hui le

palais forcé comme au 20 juin 1791 ; demain la dynastie assiégée et la royauté captive comme au 10 août. Bientôt, peut-être les exécrables journées de septembre!!!... Voilà l'inévitable avenir de cette malheureuse princesse et de son enfant. Les Tuileries auraient été quelques jours le palais, puis la prison, puis le tombeau de cette royauté.

Politiques insensés, qui déplorez qu'on n'ait pas proclamé la régence, vous devriez rendre grâce aux hommes mieux éclairés et plus humainement inspirés que vous, qui, en proclamant courageusement et franchement le seul gouvernement légitime et le seul possible alors sur cette brèche, ont préservé à la fois cette femme, ces enfants, la patrie et le peuple que vous aviez compromis, et que vous ne saviez ni apaiser, ni vaincre, ni conseiller, ni sauver!... »

XXV

Journaux artistiques. — Une oasis ! — Le plus beau journal de tous : l'_Art_. — Charles Tardieu. — Deux pensées, deux principes. — Ce que c'est que l'art. — Le _Musée artistique et littéraire_. — La _Photogravure_. — Vulgarisons à bon marché. — Le _Portefeuille de l'amateur_. — Le _Concert en famille_ et un souvenir de vingt ans. — Eternel axiome. — Quatre règles de l'art. — La _Renaissance littéraire et artistique_. — Théorie artistique de Jean Aicard. — Je passe. — Queue de paon. — _Zigzags à la plume à travers l'art_. — Une pensée juste. — Les _Beaux-arts illustrés_. — Contradiction. — _Gazette des beaux-arts_. — Splendides reproductions. — Camille Lemonnier. — Alfred Stevens : Croquis. — Diane de Poitiers. — Détails esthétiques exacts et curieux. — Légendaire beauté et illusion. — La vérité en tout. — _Paris à l'eau-forte_. — Est-ce un prodige ? — _Galerie contemporaine, littéraire et artistique_. — Album, portrait et biographie. — Zola et les _Contes à Ninon_. — _Musée des deux mondes_. — La _Chronique illustrée_. — Le salon de Victor Hugo. — Conversation du maître. — Deux petites perles.

Me voici arrivé aux *journaux artistiques*. Quand je compare cette partie de ma collection de journaux à tant d'autres, plus sèches et plus arides, il me semble que j'entre dans une espèce d'oasis. Les choses de l'art consolent

de bien des choses! Elles sont un sourire pour le cœur, un délassement pour l'esprit, un plaisir indicible pour les yeux.

De ce brillant assemblage de gazettes artistiques, la publication la plus belle, la plus splendide, c'est *l'Art :* un mot qui suffit à tout, un titre noblement porté.

L'Art est plutôt une revue qu'un journal. Le premier numéro parut le 3 janvier 1875, et ce fut un événement dans le monde des lettrés et des artistes. *L'Art* est devenu, en peu de temps, le premier journal artistique du monde entier, à tous les points de vue : format, papier, caractère, — dessins, planches, bois, — eaux-fortes... d'une force inimitable; — une rédaction composée d'écrivains spéciaux, autorisés, de grand talent.

Ce fut un honneur pour la Belgique de voir appelé à la tête de cette importante publication un Belge, Charles Tardieu, l'un des meilleurs collaborateurs de l'*Indépendance belge*, où il est rentré depuis.

Chaque numéro de l'*Art* forme pour ainsi dire un album, tellement tout y est frais, avenant, élégant, plein d'attrait, et toujours du meilleur goût et du plus fin. La collection d'une année, richement reliée en deux volumes, doit faire bonne figure sur le guéridon d'un cabinet con-

sacré aux arts. Seulement, il faut payer le luxe de ce journal, — non pas qu'il ne vaille pas son prix d'abonnement, loin de là, — mais ce prix ne peut être payé que par les privilégiés de la fortune.

Je n'ai pas dû chercher longtemps, dans les numéros que je possède, pour trouver la base des principes esthétiques de l'*Art*, ses tendances, ses aspirations. Et deux petites citations me suffiront, car elles sont claires comme une pensée vraie, et concises comme un axiome.

« L'étude du passé ne peut servir au développement de l'avenir, qu'à la condition qu'on y cherche un moyen, non un but. Tout est là. »

En effet, tout est là. Toutes les anciennes écoles ont eu des artistes de génie qui ont produit des chefs-d'œuvre. Il y a là beaucoup à voir, à admirer, à apprendre. Mais cette étude ne peut exclusivement servir à faire des copies, à représenter les mêmes sujets, à éterniser les poncifs. Chaque époque a un objectif différent; chaque siècle a sa forme, son style, ses idées rénovatrices, ses aspirations. Sous ce dernier rapport, le passé de l'art est mort, bien mort, comme tous les passés. Le but du présent est tout autre, parce que les temps sont changés : l'âme a d'autres élans, l'intelligence a d'autres horizons, le travail a créé d'autres besoins. La civilisation

marche. Il est vrai qu'elle est obscurcie quelquefois par les nuages de la réaction, mais elle avance, quand même, toujours. S'il en était autrement, — et cela en n'importe quelle chose, — où, et que serait donc le progrès?

Deuxième extrait. « Dans le domaine de l'art, pour faire quelque chose il faut être quelqu'un. »

Etre quelqu'un, c'est-à-dire être original, être personnel. Sans ce don, sans cette qualité délicate et *sui generis*, sans ce sentiment intime, — étincelle et flamme du feu sacré, — on n'est pas artiste, on ne saurait l'être.

Car il ne suffit point de faire du beau relatif, du joli, — même du joli poussé jusqu'à la perfection, — du mignon, du maniéré, en ayant recours aux procédés les plus habiles, les plus séduisants, en se servant adroitement des poncifs, en faisant de la convention à outrance, et d'une façon madrée. Tout cela n'est pas de l'art vrai, de l'art pur, ce n'est, à tout prendre, que du métier.

Ainsi, voyez Corot et Millet, par exemple, chacun a sa marque spéciale, sa note personnelle bien caractéristique. Aussi, s'ils avaient eu à peindre le même paysage, chacun eût fait un chef-d'œuvre sans doute, mais un chef-d'œuvre différent.

En un mot, l'art, c'est la nature vue à travers l'âme émue de l'artiste. Et chaque artiste voit et sent différemment.

Le Musée artistique et littéraire (1). — L'ex-*Musée universel*, transformé depuis le 4 janvier 1879. Journal hebdomadaire. Il est de la même famille et de la même maison que l'*Art*. C'est un parent dont les allures sont beaucoup plus modestes, et les toilettes beaucoup moins coûteuses. Aussi son prix d'abonnement est-il huit fois moins cher. C'est en même temps un journal littéraire faisant connaître le mouvement intellectuel. Eaux-fortes, gravures sur bois, dessins à la plume, fac-simile, cartouches, culs-de-lampe, lettres ornées, fleurons : une profusion d'images artistement exécutées.

Le *Musée artistique et littéraire*, pour la reproduction des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, se sert aussi, fréquemment, d'un art nouveau : la photogravure. C'est une application de la photographie à la gravure. Ce procédé est plus mécanique et plus rapide que la gravure sur bois, rend plus exactement, car il donne « jusqu'aux crachements de la plume, aux bavochures du crayon », mais la gravure a plus de cachet artistique, et offre des traits incomparablement plus doux, plus moelleux. D'un autre côté, ce genre de fac-simile, il faut bien le reconnaître,

(1) Rédacteur en chef gérant : A. Genevay. Critique d'art, fort compétent, jugeant avec indulgence, mais impartialement et sans parti pris.

laisse parfois à désirer au point de vue de la netteté et de la finesse. Alors les traits et les ombres présentent à l'œil une confusion de tons très-désagréable. Aussi faut-il souhaiter, au grand profit de l'art, que le procédé de la photogravure soit perfectionné de plus en plus.

Le *Musée artistique et littéraire* dit quelque part : « Nous vulgarisons par notre bas prix. » Certes, pour ce que vous donnez, le prix d'abonnement est bas : 17 francs pour l'étranger et 14 francs pour la France. Il n'en est pas moins vrai qu'il serait désirable de voir fonder un journal artistique à la portée des petites bourses. Combien d'ouvriers intelligents, dans les grandes villes surtout, qui, chaque jour, ont à exécuter quelque travail qui touche plus ou moins à l'art! Ils se souviennent bien des leçons qu'ils ont reçues à l'académie, ou à une école de dessin. Mais cela ne suffit point. Au moyen d'une publication où le beau frappât les regards et l'esprit, ils pourraient agrandir leurs connaissances artistiques, et en même temps relever et épurer leur goût.

Le Portefeuille de l'amateur. — Un petit journal assez insignifiant, et dont je n'aurais rien dit, si je ne tenais à rappeler un souvenir de vingt ans qui se rattache à l'un des quatre numéros de ma collection. J'ai là ce drôle de numéro sous les yeux, et rien qu'à le regarder,

il me fait rire encore. Donc, entre autres dessins puérils, se trouve un sujet d'étude de genre, fadement rendu, et intitulé : *le Concert en famille*. Deux jeunes filles, l'une assise qui tient le cahier de musique, l'autre debout qui bat la mesure. Elles chantent; au moins faut-il le supposer. Vis-à-vis d'elles un jeune homme qui accompagne du violon. En un mot, trois personnages pâles, inertes, sans vie. Étant donnée cette composition, il s'agissait, au moyen du crayon, de la reproduire sur une page du journal, de la même disposition et teintée dans le même ton. Or, au lieu d'un dessin au crayon, représentant le *Concert de famille*, trait par trait et ombre par ombre, — devoir qu'exigeait un magister plus pédant qu'artiste, — je retrouve l'esquisse à la plume que voici.

« Réponse à Monsieur... Reproduction aussi exacte que possible du sujet de la première page : *le Concert de famille*.

1° Monsieur et madame se querellent à propos du temps qu'il fait; 2° les deux servantes se battent à cause d'une assiette brisée; 3° un moutard brise la montre de son grand-père, parce que celui-ci lui refuse du chocolat; 4° une petite fille de cinq ans — quel ange et quel âge! — s'amuse à déchirer les dentelles de grand'maman; 5° un troisième rejeton... ah! mais, ne disons

rien qui soit *shocking;* 6° un quatrième gamin frappe du poignet les touches d'un piano, et cela avec tant de violence, qu'on entend se briser les cordes; 7° les trois plus jeunes bambins (car la famille est nombreuse) criaillent à rendre l'ouïe à un sourd.....

Miaulements de deux chats, aboiements de trois chiens...

A l'horizon : un orage.

Morale : il faut de l'harmonie dans un concert de famille.

(Signé) G. Barbouillard. »

Et pour post-scriptum. — Quand on n'a pas de crayon, on se sert d'une plume.

Trait de gamin, je l'avoue. Mais, dites-moi, est-ce que l'élève n'a pas bien fait de donner cette leçon à son professeur?

*
* *

Je trouve dans les journaux artistiques une foule d'articles, de controverses, de polémiques à perte de vue, au sujet des éternels principes de l'art. Dans le chapitre précédent, j'ai tâché de développer le plus clairement possible cette question. Pour la simplifier davantage, et la

résumer en quelques mots, je prends la liberté grande de faire suivre ici deux axiomes qui disent tout.

Premier axiome. — On n'est pas artiste par le fait qu'on exerce une profession artistique.

Deuxième axiome. — Pour faire de l'art, — de l'art vrai et pur, — il faut être quelqu'un, c'est-à-dire être soi-même.

*
* *

La *Renaissance littéraire et artistique.* — Ce journal, — le mot de renaissance le dit assez, — n'est pas non plus de l'école classique, si froide et si peu libre. « Pour nous en peinture, la lumière, — qui est la couleur et la ligne, — qui est le mouvement, — sont deux buts partiels qu'on doit atteindre d'abord, mais en vue d'arriver à ce but définitif : l'expression. Voilà la loi du grand art. » Jean Aicard développe cette idée en plusieurs pages, d'où nous extrayons encore ces deux citations qui, avec celle qui précède, suffisent pour comprendre toute sa théorie artistique.

« Le classique, dans le sens où l'on prend communément ce mot, est une erreur de date, c'est de l'art en arrière. »

« C'est en rendant extérieur et visible à un peu-

ple le *moi* de ce peuple que l'artiste accomplit l'œuvre du suprême génie. »

*
* *

Je passe, je passe, je passe à côté de tous ces journaux qui n'ont d'artistique que leur titre, et qui ne s'occupent, les uns que de science, les autres que de littérature et de théâtre. L'art n'est pour eux qu'une queue de paon, et pas autre chose.

*
* *

Une mention particulière en faveur de la gazette qui s'intitule : *Zigzags à la plume à travers l'art*. Titre un peu long et un peu bizarre. Mais que de caricatures spirituelles et crânement dessinées, et quelle rédaction primesautière et alerte!

Une pensée, en passant, qu'aucun artiste ne désavouera :

« L'art est dans tout et partout, pour qui sait regarder, pour qui n'a pas eu le jugement faussé par de mauvais exemples. »

Les *Beaux-Arts illustrés*. — « Tous les hommes de goût cherchent à s'instruire des choses de l'art, pour en dégager le charme

qu'elles répandent sur les moindres objets qui tombent sous le regard. »

Cette phrase, — pleine de bonnes intentions artistiques, — mais entortillée et obscure, est en contradiction avec cette autre, placée un peu plus bas dans le même article : « Nous tâcherons de ne dire que des choses vraies et justes, et de les dire aussi *simplement que possible.* »

Choses vraies et justes, je ne demande pas mieux, mais *simplement* dites, j'en doute un peu.

*
* *

Quels magnifiques journaux d'art que ceux qui vont suivre, et d'où se dégage je ne sais quel parfum de luxe et de distinction !

Gazette des Beaux-Arts qui porte pour sous-titre : *Courrier européen de l'art et de la curiosité.* – Fondée en 1857. C'est une revue qui paraît mensuellement. Ce qui frappe, au premier abord, c'est la variété des eaux-fortes et l'excellent choix des reproductions artistiques. La partie littéraire est également remarquable.

Ainsi, en feuilletant ma livraison (coût : 6 francs), je vois, — et, plus encore, j'admire, — la grâce et la délicatesse infinie de *la Diane d'Anet* par Jean Goujon (d'après le marbre du

Louvre); — *la Vierge à l'enfant*, une eau-forte de Lerat; c'est la reproduction d'un tableau (école de Florence) qui se trouve à la *National Gallery* à Londres, et qui y attire les regards de tous les visiteurs, par l'ensemble suave de la composition que relève encore la chaleur du coloris; — *des dessins nombreux d'Albert Durer*, ce peintre et plus encore ce dessinateur de génie; — plus loin, un travail très-littéraire sur Alfred Stevens, le célèbre peintre belge, par Camille Lemonnier, un autre Belge, qui est en même temps un critique d'art et un écrivain de grande valeur, en pleine renommée aujourd'hui. Cette étude est accompagnée de *la Coquette* et de *la Veuve*, deux morceaux d'un caractère si différent, mais tous les deux pleins de vie et d'expression. Et, qui ne sait d'ailleurs que, de tous les maîtres européens, Alfred Stevens est celui qui, sous une apparence de légèreté chatoyante, rend avec le plus de vérité et de profondeur les qualités et les défauts de la femme mondaine du XIXe siècle?

Je pourrais relater d'autres choses non moins intéressantes, mais cela m'entraînerait trop loin. Je ne puis cependant m'empêcher de donner une mention à un travail extrêmement intéressant *sur Diane de Poitiers et son goût dans les arts*. L'auteur, M. Anatole de Montaiglon, dit,

entre autres, qu'il faut beaucoup rabattre de la légende attachée à la beauté de la célèbre maîtresse de François Ier. Le chapitre, où cette question est traitée, me paraît très-curieux. Laissez-moi en copier quatre petits extraits qui ne manquent ni de vérité ni de piquant. « En dehors des exagérations, il faut convenir que les monuments iconographiques ne justifient qu'imparfaitement la réputation de beauté de Diane. »

Puis : « Il est bien entendu qu'il n'y a pas la moindre ressemblance réelle dans les Dianes peintes de l'école de Fontainebleau et dans la statue de Jean Goujon; ce sont des allusions, mais nullement des portraits, et pas même une idéalisation du type réel. » Suit en quelques mots le portrait : « Il y a un type vrai, froid, calme, bien bâti, un peu fort, avec un grand front, la poitrine haute et bombée, qui n'a rien de la sveltesse de la chasseresse à l'antique. » Et pour conclure : « Le médaillon que nous empruntons au livre de M. Guiffrey en est un exemple excellent et très-authentique. »

En examinant ce médaillon, on reconnaît immédiatement que l'écrivain susdit est dans le vrai.

Et voilà comment est détruite une fausse tradition, une fausse légende.

Une illusion qui s'en va et disparaît. Mais la

vérité, avant tout, dans l'histoire de l'art.

Paris à l'eau forte. — Voici le boniment : trois cents eaux-fortes tirées sur papier de Chine et intercalées dans le texte!

La rédaction, animée par l'heureuse audace de la jeunesse, va au devant de l'inévitable objection de tous, et riposte à l'avance : « Quoi! trois cents eaux-fortes par an, quand une eau-forte réussie est presque une rareté! Qu'importe! Il n'y a de plaisir qu'aux entreprises hardies. Si la chose est possible, elle est faite. Si elle est impossible, elle se fera! »

Je ne sais si la chose s'est faite, car je ne puis juger que d'après mon unique numéro-spécimen. Mais si le contenu des numéros suivants correspond au premier, le prodige des trois cents eaux-fortes doit avoir été fait. Seulement, il y a eau-forte et eau-forte. Certes « le Mur de Buzenval » est un morceau d'une exécution hardie, admirable de lumière et de mordant. Mais, parmi les autres eaux-fortes, combien n'en est-il pas qui sont plutôt des dessins, de simples petites vignettes, un peu plus grandes que le pouce?

Galerie contemporaine littéraire et artistique.— On pourrait ajouter *et industrielle*, en raison des quatre pages de la couverture, littéralement couvertes d'annonces très-diverses, et, sans aucun doute, très-lucratives.

Au demeurant, un joli album dont chaque numéro contient le portrait d'une célébrité contemporaine. Cette photographie (qui fait honneur à la maison Goupil) est accompagnée d'une notice biographique remarquablement faite et d'un autographe.

Voici Zola. Prenons Zola.

Son premier essai littéraire, les *Contes à Ninon*, est charmant d'un bout à l'autre. En voici une phrase qui suffit à faire aimer ce livre : « Et toutes ces branches, toutes ces herbes, toutes ces fleurs chantaient ; toutes se mêlaient, se pressaient pour babiller plus à l'aise et se dire tout bas les mystérieuses amours des corolles. »

On voit que l'illustre chef de l'école naturaliste a fait du chemin, depuis 1864. Il est vrai que ce chemin est couvert d'autres choses que de branches, d'herbes et de fleurs ! Que n'a-t-il continué de suivre son premier sentier si parfumé et si frais ?

Musée des deux mondes. — Se fait surtout remarquer par une fine reproduction en couleurs de ravissantes aquarelles.

La Chronique illustrée appartient à la même maison que le *Musée des deux mondes*, mais il coûte moins cher, et s'occupe spécialement d'actualités artistiques, illustrées en couleurs. Ce procédé de chromolithographie ne manque pas d'une certaine gaîté, mais les teintes man-

quent de moelleux, et perdent bien vite leur fraîcheur. La planche la plus intéressante que j'aie là sous les yeux, c'est le dessin, d'après nature : « le Salon de Victor Hugo. » Au premier plan les familiers de la maison, une trentaine de portraits entourant le maître, des écrivains et des hommes politiques, tous bien connus et ressemblants. — A côté, un article fort élogieux, intitulé aussi « le Salon de Victor Hugo », par Monselet. J'en détache ce passage : « Celui qui n'a pas approché Victor Hugo, qui ne l'a pas vu, qui ne l'a pas entendu, qui ne lui a pas parlé, ne saurait avoir une idée de sa simplicité, de sa douceur, de sa courtoisie, de son sourire accueillant, de sa parole mesurée et calme. Sa conversation est la détente naturelle de son génie. Il descend, et en descendant il se plaît à oublier les cimes. Il se mêle à la vie ordinaire jusqu'à la familiarité; mais cette familiarité est sienne et ne ressemble à nulle autre. Dans aucun cas, elle ne saurait inviter à la réciprocité. »

C'est vraiment un numéro exquis que j'ai entre les mains, car j'y trouve encore deux petites perles :

Très, très jolie cette pensée :

« Les vrais amis attendent qu'on les appelle dans la prospérité; dans l'adversité ils se présentent d'eux-mêmes. »

Et celle-ci, très vraie et très observée :

« Presque tous les vers, qui s'écrivent sur les bancs du collège, sont la confession publique des péchés que l'auteur voudrait bien avoir commis. »

XXVI.

Journaux de musique.— Le *Ménestrel.* —Sentiment de respect. – Fête d'un cinquantenaire. — *Revue et Gazette musicale de Paris.* — Le *Journal de Musique* et Armand Gouzien. — Salut d'admiration à Verdi. — Le journal *la Musique* et les portées. — *Un Journal-répertoire.* — La *Renaissance musicale.* — Profession de foi, quand même. – La jeune école française. — Berlioz et Wagner. — Triomphe universel. — Les grincheux. — Pas de compromis possible. — Théorie absolue et absurde. — Ne méprisons pas les génies du passé. — Va pour la forme. — Et encore. — Un passage illogique. — L'école flamande. — Conclusion.

Les *journaux de musique* peuvent, à la rigueur, être classés parmi les journaux artistiques. Mais, dans notre collection comme dans n'importe laquelle, ils ne peuvent occuper qu'une place fort restreinte. En effet, le nombre de ces gazettes est relativement petit et borné. Cela provient de ce que tous les journaux, en général, artistiques, littéraires, de théâtre, même politiques, consacrent une rubrique et un feuilleton à part, en vue de rendre compte des concerts et

des fêtes musicales, en vue aussi de faire connaître et d'analyser toutes les productions de cet art musical, si aimé et si populaire, et qui produit un effet indicible sur les sens et sur l'âme. Au surplus, tout ce que j'ai dit et soutenu sur l'art vrai et les vrais artistes s'applique rigoureusement et logiquement aux compositeurs de musique. Donc, sous ce rapport, pas un mot de plus.

Le *Ménestrel*. — J'ai toujours professé un grand respect et une grande vénération pour la vieillesse...

C'est ce même sentiment, relativement tempéré, et naturellement amoindri, mais réel, que je ressens quand je me trouve en présence de vieilles choses artistiques et littéraires, ainsi que de vieux journaux.

Je m'incline donc devant *le Ménestrel*, qui, dans trois ans, pourra célébrer son jubilé de cinquantenaire. Au reste, un organe important, qui a rendu et rend encore des services immenses à l'art et à l'enseignement de la musique, et qui ne laisse absolument rien à désirer.

Revue et Gazette musicale de Paris. — J'aurais dû mettre ce journal avant le précédent, car il a une année d'existence musicale de plus. Pure distraction de ma part. Donc, mêmes compliments à lui faire, mêmes éloges à lui adresser. En feuilletant à la vapeur une trentaine de numé-

ros qui datent de 1874, à peine ai-je le temps de signaler une suite d'articles intitulée : *les drames de Schiller et la musique.* C'est une étude remarquable d'Adolphe Julien, un musicologue éminent.

Le Journal de musique. — Le meilleur de tous ceux que je connaisse. Le nom seul du rédacteur en chef, Armand Gouzien, — un spécialiste et une autorité en fait de critique musicale, — explique le grand succès dont jouit cette feuille, surtout en France.

Dans une courte mais intéressante notice sur Verdi, je trouve un trait attendrissant, — ou une *note* émue, si vous voulez, — peignant bien ce puissant génie musical, qui doit trouver dans son cœur la source de ses mâles inspirations et de ses empoignantes mélodies. Après avoir retracé les revers, les déboires, les misères du célèbre artiste, son long et opiniâtre labeur, l'auteur de l'article arrive au jour où Nabuco fut représenté à la Scala. « Nabuco réussit au-delà de toute espérance, et fit la réputation de Verdi, qui fut appelé vingt fois devant la rampe, le soir de la première représentation. Tandis que l'heureux compositeur répondait de son mieux par ses saluts aux bravos enthousiastes du public, *son œil, rempli de larmes, cherchait au fond d'une loge le vieux meunier de Busseto, dont*

le cœur paternel devait tressaillir en présence d'une telle ovation. »

La Musique. — Ce journal porte bien son nom. Mais il le porte trop bien, car, en vérité, il ne comprend, pour ainsi dire, que des *portées*. Pas le moindre petit article. A peine les paroles d'une poésie mise en musique.

Et cet autre donc?... Pas un mot de texte ni d'explication. Ce n'est plus un journal cela, c'est un répertoire.

*
* *

Au moment de corriger les épreuves de ce livre, je reçois le premier numéro d'un nouveau journal de musique : *la Renaissance musicale*.

« Nous n'avons pas besoin de faire une profession de foi, et nous voulons qu'on nous juge d'après notre œuvre et non d'après nos promesses. »

Voilà la première phrase du premier article, signé du nom du rédacteur-gérant, M. Edmond Hippeau.

Déclaration digne et très fière.

Seulement, cet article d'introduction tout entier, et qui comporte quatre colonnes, n'est qu'une profession de foi, un long exposé de principes. Il me semble qu'il n'est pas mauvais d'en donner une rapide analyse.

La *Renaissance musicale* est le représentant de la *jeune école française*. Fort bien!

« Lorsque Berlioz et Wagner, il y a un demi-siècle, jetèrent bas la routine, et déclarèrent la guerre à l'école italienne, ce fut une véritable révolution qui s'opéra dans l'art musical. Aujourd'hui, rien n'est plus à renverser : l'évolution s'est accomplie, et la nouvelle école, pleine de vie et de force, triomphe dans le monde entier. »

Puis deux objections : 1° Des grincheux prétendent que « la musique se meurt, que la musique est morte. L'opérette a tout envahi ; » 2° d'autres pessimistes et mécontents, « *les derniers fanatiques du genre rossinien*, » s'écrient: « L'art musical a fait son temps : le wagnérisme a perverti le goût public, a tué la mélodie. »

Vient un aveu, où il y a plus de témérité que de vraisemblance : « Nous ne croyons aucun compromis possible avec nos adversaires. »

Eh bien! — et quelque humble que puisse paraître mon opinion, — je ne crains pas de condamner cette théorie et cette manière d'envisager l'art musical, parce que cette manière et cette théorie sont absolues, fausses, et partant absurdes.

Certes, j'admire Berlioz et Wagner, — et

encore plus celui-là que celui-ci, — qui sont de grands compositeurs, des maîtres. Mais, est-ce une raison pour condamner, par un méprisant silence, et vouer leurs noms illustres à l'oubli, d'autres grands compositeurs, d'autres maîtres, — des génies, ceux-là, — dont la forme a un peu vieilli, et vieillira complètement sans doute, mais qui ont produit des chefs-d'œuvre qui resteront éternellement beaux, — parce que ce sont des chefs-d'œuvre?

Certes, au point de vue exclusif de la forme (nouvelle poétique, nouvelles règles de l'art, nouvelles combinaisons harmoniques et mélodiques, nouvelle école, en un mot, et tout ce qui s'ensuit), à ce point de vue-là, dis-je, M. Edmond Hippeau a parfaitement raison, quand il dit : « Ce qui est hors de doute, c'est que le goût public se transforme lentement, et qu'à chaque époque correspondent de nouvelles évolutions de l'art musical. »

Au reste, il ne peut en être autrement dans tout le domaine des manifestations de la pensée et de l'art. C'est là une conséquence inéluctable du progrès.

Mais encore, est-ce que la forme rossinienne est tellement démodée que le prétend le journal de la *jeune école française?* N'a-t-elle pas, au contraire, conservé un nombre très considérable de

partisans? Non, non, il faudra du temps encore, avant que le temps ait marché et piétiné là-dessus, et produit son œuvre de destruction et de ruine.

Par-dessus tout, il y a dans l'article, (il faut bien le dire, un peu décousu et confus), de la *Renaissance musicale* un passage qui m'a confondu et rendu rêveur.

« Nous ne saurons que demain, si c'est l'influence de l'Allemagne qui sera prépondérante ou si l'*école française* (c'est moi qui souligne), comme nous en avons la conviction, manifestera une nouvelle vitalité, en inaugurant une conception supérieure du drame lyrique. »

A part le *côté chauvin*, avouez que cette phrase renferme une certaine contradiction avec le reste. Car, je croyais que tout était fait, que tout était fini : « *que l'évolution s'était accomplie, et que la nouvelle école, pleine de vie et de force, triomphait dans le monde entier.* »

Et l'école flamande, l'école de Peter Benoît? Qu'en faites-vous?

De cette critique je tire une conclusion.

L'art n'est point absolu.

L'art ne dépend point d'une école.

Le génie, non plus.

XXVII

***Journaux de sport.* — Le cheval et l'écurie. — Sociétés de divertissement. — Argot sportique. — Les amateurs colombophiles. — Vole, vole, pigeon voyageur !**

Journaux de sport. — A mesure que j'approche de la fin de ce travail, j'ai l'air d'imiter le cheval, qui court d'autant plus vite qu'il se rapproche de son écurie. Aussi je ne ferai que mentionner en bloc ce dernier genre de journaux; tout au plus dirai-je l'impression que j'ai gardée après les avoir lus. Le nombre des journaux de sport augmente en même temps qu'accroît le chiffre des sociétés de divertissement. Chaque sport, — quelque peu important qu'il soit, — veut avoir un organe de publicité et un service de reportage. Toutes ces gazettes ont un langage à part qu'on pourrait appeler *l'argot sportique.* Vous chercheriez en vain

dans les meilleurs dictionnaires les mots dont on se sert dans les divers grands et petits mondes qui composent le sport. De plus, il faut du temps et de l'habitude pour se familiariser avec ce vocabulaire spécial.

De tous ces plaisirs, les uns luxueux, les autres à bon marché, ceux-ci utiles, ceux-là banals, tous amusants, le plus intéressant et en même temps le plus sympathique d'après moi, je le sens bien, c'est celui des amateurs colombophiles. Je ne connais rien de plus curieux et de plus attachant que le pigeon voyageur, — le vrai petit voyageur des airs, — fendant l'espace, parcourant à tire-d'aile des distances énormes, bravant la mer et le ciel, exposé à toute espèce de dangers, ne se fiant qu'à son regard magnétique et à son instinct merveilleux, je ne connais, dis-je, rien de plus curieux et de plus attachant que cette admirable petite bête rapportant à la maison la paix ou la guerre, la joie ou la tristesse, un sourire ou un malheur!

XXVIII

Le Rosier de Marie. — N'oublions pas le sous-titre. — Abonnement gratuit et sempiternel. — Astragales mystiques. — La sensuelle épigraphe. — Mille manières de sauver la France. — O jeunes filles, cueillez les vraies roses.

Où est-il donc le journal béni et mystique? Voilà plus d'une demi-heure que je le cherche. — Ah! enfin, je le retrouve. Il était blotti dans un petit coin, caché par une grande revue libérale.

C'est le *Rosier de Marie*. Une appellation qui devrait embaumer, et qui sent le moisi du moyen âge.

Le *Rosier de Marie* porte pour sous-titre : *Journal en l'honneur de la Sainte Vierge, sous la direction d'une Société d'ecclésiastiques.*

A la bonne heure, voilà, au moins, une société d'ecclésiastiques-rédacteurs qui ont trouvé un procédé original pour honorer la Vierge. La

moindre politesse que ces messieurs pussent lui faire, ce serait de lui servir un abonnement gratuit et simpiternel.

Ce n'est pas tout. L'enseigne ou la façade est embellie d'astragales mystiques, qu'il serait puéril et oiseux de faire connaître.

Il y a encore l'épigraphe, — la sensuelle épigraphe — : « Tout pour Marie. Rien sans Marie. » Avouez que, de la part d'une société d'ecclésiastiques, c'est un peu leste, un peu familier, un peu hardi.

— Ah! vraiment, pas de ça, Lisette.

— Une question indiscrète. Par cette adoration exclusive, ne craignez-vous point, ô société de journalistes de l'Église catholique, apostolique et romaine, de faire un tort immense aux Vierges de Lourdes et autres Madones de Salette qui, jusqu'à présent, ne sont pas lasses encore d'opérer leurs nombreux et fructueux miracles?

Maintenant, êtes-vous curieux, cher lecteur, de connaître, en quelques mots, la substance de l'incroyable article de fond de cet incroyable journal?

C'était l'année qui a suivi le siège de Paris. La thèse est celle-ci : « La France ne peut être sauvée que par l'intervention de Marie. » Puis suivent des développements écœurants et idiots. Après : « Mais, demandera-t-on, comment Marie

viendra-t-elle à notre secours!... De mille manières... » Je vous fais grâce des mille manières ; car il suffirait de vous en indiquer seulement une, pour que j'entendisse aussitôt ce cri de protestation : assez, assez!!

Et dire que ce « *Rosier de Marie* » fleurit depuis trente-trois ans, à la plus grande gloire du catholicisme ultramontain!

Comme cette littérature affadissante doit, à la longue, anéantir le caractère et aveugler l'intelligence! Et comme je plains les jeunes filles qui sont obligées de lire le *Rosier de Marie*.

Ah! s'il leur faut des roses, qu'elles aillent cueillir celles que la nature leur offre si libéralement!

XXIX.

Trois journaux classés à part. — *Le Sauveteur*. — Médaille et objets perdus. — *L'Avenir des femmes*. — Le nerf de toutes choses. — Numéro exceptionnel. — Banquet chez Douix au Palais-Royal. — Opinion de Francisque Sarcey. — *L'Autographe*. — Album bizarre et bigarré. — La pose à la plume. — Vanité et imitation. — L'homme, son écriture et son tempérament.

Trois journaux classés à part. Le *Sauveteur* défend et glorifie les vrais vaillants, les vrais audacieux humanitaires, ceux qui s'exposent à tout, qui sacrifient leur vie pour sauver celle des autres.

Ces héros de la fraternité reçoivent généralement une médaille! C'est vraiment trop peu, lorsqu'on compare cette récompense avec celles qu'on accorde chaque jour dans les annonces de journaux pour les objets perdus.

L'Avenir des femmes. — Il s'appelait d'abord *le Droit des femmes*. C'est un honnête journal. Il est rédigé par un homme honorable, convaincu

et laborieux, M. Léon Richer. Son programme n'a rien d'effrayant : *L'émancipation civile de la femme*. Mais il éclaire. Il trace la route de l'avenir... des femmes. Momentanément, il est peut-être irréalisable.

En 1872, la feuille d'économie sociale en question avait quatre ans d'existence, et n'avait encore qu'une publication intermittente. Son rédacteur en chef se plaint amèrement de n'être pas assez soutenu. Il demande aux partisans de sa cause quinze mille francs pour faire paraître son journal tous les huit jours. « Qu'on nous fournisse les moyens d'étendre notre action, notre propagande s'accroîtra en raison même des résultats déjà obtenus. Si l'argent nécessaire nous est donné, nous répondons du succès. »

Un autre numéro, intitulé *numéro exceptionnel*, donne un long compte rendu d'une manifestation en faveur de l'émancipation civile des femmes. C'était un banquet dans les salons Douix au Palais-Royal, à Paris, et réunissant cent cinquante convives, parmi lesquels d'importants personnages politiques. La fête était présidée par M. Laboulaye (de l'Institut). Pour ne pas m'attarder à table, je laisse là les discours, les toasts et les lettres d'adhésion des absents. Je n'ai pas le temps non plus de résumer les appréciations des principaux journaux de Paris et de

l'étranger. De toutes ces approbations cordiales, je ne tiens qu'à détacher deux phrases typiques de Francisque Sarcey dans le *XIX*e *Siècle* : « Réduite aux termes où M. Léon Richer l'a très-sagement renfermée, la question ne fait plus doute pour personne. Il est incontestable que la femme ne tient pas dans la famille la place qu'elle devrait y occuper ; qu'elle est la victime de trois ou quatre textes de lois, dirigés contre elle ; qu'il est temps de la relever de cette déchéance. »

Depuis 1872, je n'ai pas vu l'*Avenir des Femmes*. M. Richer est-il parvenu à recueillir ses quinze mille francs? Le journal paraît-il encore?

L'Autographe. — Forme une collection de fac-simile d'autographes très-curieux : depuis la plus belle écriture jusqu'aux plus indéchiffrables pattes de mouche. L'œil de l'observateur se promène avec plaisir sur cet album bizarre et bigarré, qui comprend un grand nombre d'exemples calligraphiques des grands et des petits écrivains, des petits et des grands artistes, des personnes appartenant à toutes les classes de la société, bonne ou mauvaise. En regardant de près, on découvre même, çà et là, un nouveau genre de pose : *la pose à la plume*. Un jour, un grand industriel m'a dit, qu'il connaissait un

commis aux écritures, un copiste de correspondances commerciales, dont tout l'orgueil, dans sa banale et routinière besogne de chaque jour, consistait à imiter l'écriture d'un grand poète! Où la vanité ne va-t-elle pas se nicher?

Il est absurde de prétendre, qu'il existe des règles générales pour juger l'homme d'après son écriture. Tròp de faits constatent le contraire. On peut écrire, là-dessus, des livres, bâtir des théories séduisantes, il est vrai; mais tout ce travail n'aboutira jamais qu'à produire des paradoxes et des raisons spécieuses.

D'ailleurs, un grand nombre de personnes, rien qu'en écrivant quelques pages, changent visiblement d'écriture, d'après le plus ou moins de nervosité qui, par moments, a excité leur pensée ou leur sentiment. Ce qui peut paraître vrai, c'est que le tempérament déteint plus ou moins, intuitivement, — comme sur tout, du reste, — sur la formation de l'écriture, mais avec des modifications tout individuelles, impossibles à définir.

XXX

Journaux devenus rarissimes. — *Le Vrai père Duchesne.* — Le *Casse-tête*, complet. — La *Conspiration des poudres.* — Sans nom. — Mangé aux vers. — L'Inconnu. — Des *pièces rares.*

Un mot d'un cahier contenant des journaux devenus rares, rarissimes, introuvables. J'en citerai trois, entre autres :

Le Vrai père Duchesne, par Gustave Maroteau. Seul et unique numéro paru, sous la commune, malgré le décret Vinoy qui interdisait la publication de tout nouveau journal jusqu'à la levée de l'état de siége.

La collection complète, c'est-à-dire quinze numéros, du *Casse-tête*, par J.-B. Clément.

La Conspiration des poudres. Journal fulminant (qui n'a eu qu'un jour et qu'un numéro), par Alfred Delvau.

Le titre seul de ces gazettes suffit pour en saisir la portée.

*
* *

Parmi mes journaux rares, il me reste à en enregistrer un. Il m'est toutefois impossible de distinguer le titre, ou quoi que ce soit du contenu. Car, — ô pitié ! — il est mangé aux vers !!!

Ce que c'est pourtant, — non pas, que de nous, — mais de quelques organes de publicité ! Aussi, ce petit format dans ma collection porte ce nom : l'*Inconnu !*

*
* *

Des pièces rares, comme on dit en style de collectionneur !

XXXI

Journaux excentriques. — Un strapontin, S. V. P. — *Le Ciel* et son savant. — L'*Archi-Soleil.* — Monsieur Gagne et son *Unité religieuse universelle.* — *Archi-Soleil,* archi-obscur. — Pauvre fou mystique ! — *La Couronne d'acier, journal du roi d'Araucanie, etc.* — L'ex-avoué de Tonneins ou rex Orélie-Antoine Ier. — Définition géographique de l'Araucanie. — Odyssée à vol d'oiseau d'un toqué. — Un hôpital à Marseille. — Des truffes et le bonheur ! — Le *Trait d'union.* — Gare aux célibataires. — Bagatelles de la porte. — Enfin ! — Agences matrimoniales. — Le piège. — Propositions à la sixième page. — Un vrai paradis. — Entrez, entrez. — Triste comédie. — *Traits d'union,* traits de désunion. — Le *Journal des mariages.* — La *Lune de miel.* — Frère et sœur. — *L'autre monde.* Son signalement. — On en revient. — Plus amusant que celui-ci. — *Qu'est-ce qu'un spirite?* — Bien tapé !

Ce serait vraiment un crime de lèse-collection que de passer sous silence les journaux tout à fait grotesques, impossibles, qui frisent la folie, et que j'ai baptisés de l'épithète d'*excentriques*. S'ils ont perdu un peu la raison, ils sont amusants tout de même, et à ce titre, ils méritent d'avoir ici une petite place, ne fût-ce qu'un strapontin.

Le Ciel, par un savant. — Un savant, c'est possible. Mais il doit aimer les hiéroglyphes? S'il se comprend lui-même, tant mieux. Seulement, je parie qu'il n'y a, diable! personne qui sache le comprendre. Peut-être, à l'altitude céleste où il est placé, envisage-t-il pour nous les choses de trop haut? Après tout, on peut s'égarer dans les nuages. Un savant, surtout.

L'Archi-Soleil. Grand archi-journal des éclats, universel et uniteur de l'avenir. — Est-ce que ce titre seul n'est pas un indice d'hallucination? Rédacteur en chef, M. Gagne, avocat. Cet avocat eût *gagné*, me semble-t-il, à ne pas se faire connaître comme journaliste. *L'unité religieuse universelle!* Ah! lisez-moi cela. Et vous me direz des nouvelles de cette prose épileptiquement saugrenue, et de ces vers plus épileptiquement saugrenus encore.

Archi... Oui, archi-amusant pour une fois, mais archi-obscur, archi-bête pour toujours.

Pauvre fou mystique (1)!

En voici bien d'une autre : un journal couronné et royal. *La Couronne d'acier, journal du roi d'Araucanie et de Patagonie ou nouvelle France*. Autour de ce titre, on voit s'étaler les

(1) Dans un de ses ouvrages, l'*Histoire des miracles*, M. Gagne s'appelle l'*avocat des fous*. — Au moins, voilà un aveu qui fait pardonner bien des folies !

dessins exacts et authentiques de la couronne royale, de l'écusson, et autres pièces héraldiques, — et patagoniques. Rédacteur en chef, le prince de Tonneins, signant Orélie-Antoine, premier roi d'Araucanie. Ce prince de Tonneins était tout bonnement et tout simplement le sieur de Tonneins, ex-avoué à Périgueux.

Au milieu d'un article consacré à l'étrange personnage en question, je trouve dans la *Presse illustrée* cette définition géographique de l'Araucanie. « L'Araucanie fait partie de cette immense langue de terre de l'Amérique du Sud désignée sur les cartes sous le nom de Patagonie. » Et puis : « les habitants sont de pauvres diables qui n'ont de remarquable que leur taille qui s'élève à près de six pieds et demi. » Au surplus, tout le monde sait que les Araucaniens sont des sauvages de la plus belle eau... noire.

On peut raconter à vol d'oiseau, en quelques lignes, l'odyssée de l'illustre toqué de Périgueux. En 1861, il est proclamé roi d'Araucanie. Les Chiliens l'enlèvent et l'emmènent prisonnier à Santiago. En 1870, sans la moindre ressource, misérable, il rentre en France. Il adresse à son pays un manifeste pour délivrer son peuple de là-bas. Sa voix prêche dans le désert. Il retourne seul en Araucanie, et remonte sur *son* trône (pour ne pas dire le trône de ses ancêtres). En

1872, nouveau retour en France. Il fonde son journal abracadabrant : *la Couronne d'acier, journal du roi d'Araucanie et de Patagonie ou nouvelle France*. Là, il fait un appel, — comme lui seul savait en faire! — aux déshérités de l'univers entier, les suppliant de le suivre, et leur promettant le bonheur et le printemps éternels. Il s'écrie : « Mon appel a été entendu. Les déshérités mettent au service de ma cause leurs bras, leur sang, leur activité et leur travail. Mais il ne suffit pas d'offrir à tous les *communards et pétroleurs* une terre hospitalière sur laquelle, libres de toute contrainte, ils puissent se refaire une vie nouvelle et meilleure... » Que fallait-il donc encore, — et plus que tout le reste, sans doute? De l'argent, un capital, des fonds, beaucoup de fonds... Je ne connais plus qu'un détail. Orélie, abandonné, malade, en proie à la misère la plus déguenillée, est mort, il y a quelques mois, dans un hôpital, à Marseille.

Si de Tonneins avait été un sage, — au lieu d'être un fou, — il n'eût point quitté Périgueux, sa ville natale, où il se fût contenté, — tout en mangeant beaucoup de truffes! — de son étude d'avoué qui, sans doute, semblable à toutes les études d'avoué, rapportait de quoi vivre honorablement, et même grassement.

Le Trait d'union. — Titre élastique comme le mot qu'il représente. Dans un petit coin à gauche, forme de carte de visite, ces mots : *Journal des célibataires.* C'est quelque chose, mais cela n'indique encore rien de bien net. Le papier est gris perle. Est-ce pour engager les célibataires à mettre des gants de la même nuance? Voyons un peu plus bas : « le *Trait d'union* est un journal moral et utile. » Il ne manquerait plus qu'il fût autrement, surtout immoral. Que de bagatelles de la porte, et que de mystère! Enfin, nous y voilà : « Voir les demandes et propositions de mariage à la sixième page. » Il ne faut même pas aller jusque-là, puisqu'il s'en trouve déjà à la troisième page. Maintenant, les précautions et le piège : « les propositions de mariage contenues dans le *Trait d'union* sont vraies. Aucune annonce de fantaisie ne sera insérée. Celles qui ne seront pas absolument morales — *il paraît qu'on y tient, à la morale !* — seront refusées. Le directeur du journal donnera des renseignements précis et confidentiels. »

Eh bien! pour une enseigne et un boniment, voilà une enseigne et un boniment!

Et le chiffre des propositions de mariage encadrées dans un seul numéro, voulez-vous le connaître? Plus de 80! Quelle guirlande de fleurs d'oranger! On y trouve des propositions

pour tous les goûts, et pour toutes les couleurs. Il y en a pour tous les âges, depuis l'âge nubile jusqu'à celui qui ne l'est plus, depuis longtemps. Un vrai paradis! Des annonces bleues d'azur, ou plutôt... gris perle. Des espérances! Du bonheur! Des dots depuis cent mille francs, — jamais moins, — jusqu'à des millions! Faites votre choix. Vous hésitez? Vous désirez, sans doute, des renseignements complémentaires, exacts, discrets, confidentiels, avec portrait-carte et pièces authentiques? Eh bien! voici l'adresse de l'établissement, rue de Rivoli, et le numéro. Allez-y gaîment, et de confiance. Entrez, entrez!!

Ah! ne rions pas trop. Car la vérité de toute cette comédie est triste. C'est que ces agences et ces fabriques de mariages, au lieu d'être des *traits d'union* de bonheur, ne constituent et ne peuvent constituer que des traits de *désunion* familiale.

Le *Journal des mariages* et la *Lune de miel* appartiennent à la même famille de marchands que le *Trait d'union*. Le premier doit être son frère. Le second doit être sa sœur. Même boutique. Même comptoir. Ne voulant pas me répéter, il est inutile d'ajouter un mot, — surtout un mot de recommandation.

L'Autre Monde. — Je croyais qu'on n'en revenait point. Il faut croire que si : *l'Autre*

Monde apparaissant et y *paraissant* tous les deux ans, dans ce monde-ci, sous la forme d'un morceau de papier revêtu de caractères d'imprimerie étranges.

Voici le signalement de *l'Autre Monde :*

Feuille d'un aspect lugubre. Fond noir, couleur de suie, sur lequel se détachent des caractères blancs, — qui font l'effet de dents de nègre, — et des silhouettes diaboliques.

Dans un autre numéro, le texte est en rouge brique, ainsi que les farfadets qui illustrent le journal de leurs traits déchiquetés et fantastiques.

Mais, rassurez-vous, et ne soyez pas apeuré... L'apparence seule est sombre et sinistre. La rédaction est spirituelle, amusante en diable, et pas trop méchante.

L'Autre Monde — il doit n'avoir rien vu là-bas, le malheureux! — blague et tombe le spiritisme. Deux mots seulement de son excellent article intitulé : *Qu'est-ce qu'un spirite?*

« Ah! voilà. C'est extrêmement difficile à dire. Ce que je puis affirmer, c'est que c'est un mammifère appartenant au sous-genre des bipèdes. Cet animal, généralement très-doux, devient féroce dès qu'on lui parle de l'autre monde, de la transmission des âmes, et d'un certain nombre de balivernes. Ce qui est absolument indiscu-

table, c'est que les spirites se divisent en deux classes : 1° les gobeurs; 2° les exploiteurs. La bêtise humaine est le fondement sur lequel repose toute la doctrine. »

Le reste de l'éreintement est à l'avenant.

Bien tapé, ma foi!

XXXII.

Deux lignes. — Quel journal ? — Pas même découpé. — *Le journal... des autres.* — *Un vieux petit paquet.* — Quinze numéros. — Faveur qui fut bleue. — Souvenirs de jeunesse. — Fin. — Résumons. — Cordial et chaud remercîment à tous. — Post-scriptum : *ce qu'il n'y a pas dans une collection de journaux.* — Petits aphorismes et boutades.

Une mention de deux lignes en faveur de ce journal-ci, quoiqu'il n'ait pas l'air de faire partie de ma collection. Il en est complètement détaché. On dirait qu'il boude dans un coin. Tiens, tiens, il n'est pas même découpé, quoiqu'il ait une dizaine de pages. Découpons-le vite. Oh ! le bel échantillon du journal exclusivement fait à coups de ciseaux. Parbleu, c'est le journal... des autres, celui-là. Et il en est plus qu'on ne pense de cette force et de cette couleur !

*
* *

Mais que vient faire ici ce dernier petit pa-

quet? Sa place est ailleurs. Il appartient à la collection de journaux belges, compartiment bruxellois. Saluons-le cependant, parce que je l'aime un peu : il est si vieux et si usé! C'est quinze numéros d'un petit journal de théâtre, rattachés par une faveur bleue qui a perdu presque entièrement sa couleur primitive...

Souvenirs de jeunesse! Il en est tant qu'on a jetés aux quatre vents de l'oubli. On peut bien conserver celui-là.

*
* *

Je suis arrivé, non sans peine, à la fin de cette étude.

En commençant mes recherches et mes investigations, j'avais cru, il est vrai, pouvoir analyser ma collection entière de journaux. J'ai dû borner ma tâche à la partie la plus intéressante et la plus complète : celle qui regarde exclusivement Paris.

C'est ainsi que je me suis efforcé d'extraire la quintessence de plus de deux cents journaux. J'ai eu la fortune de ramasser de ci de là quelques perles. J'ai exprimé — tant bien que mal — mon sentiment sur bien des choses. J'ai crayonné un nombre considérable de silhouettes littéraires et artistiques.

Quoi qu'il en soit, je tiens à déclarer que, sans des aides aimables et bienveillants, je n'eusse pu faire ce long et parfois fastidieux travail. Aussi j'ai hâte d'adresser ici un cordial et chaud remercîment à ces collaborateurs involontaires, à tous les amis connus et inconnus qui, en vue d'enrichir ma collection de journaux, m'ont donné ou envoyé un grand nombre de numéros intéressants.

*
* *

Vous venez de lire « ce qu'il y a dans une collection de journaux ». Voici, en post-scriptum, « ce qu'il n'y a pas dans une collection de journaux ». Ce sont les petits aphorismes et les boutades du collectionneur de journaux. C'est par là que je veux finir.

*
* *

On a beau collectionner, on ne parviendra jamais à avoir la collection complète des feuilles du monde entier.

Le Japon, — où tout le monde, pour ainsi dire, est abonné à un journal, — le Japon marche à la tête de toutes les nations, au point de vue du nombre des journaux quotidiens et autres. Aussi c'est par millions d'exemplaires qu'on y compte le tirage.

Et, — chose colossale, fabuleuse, invraisemblable, — la gazette japonaise la plus répandue, *le Yomiuri*, en 1879, tirait à six millions!

L'Amérique compte plus de 6000 journaux; la France, plus de 2000; l'Angleterre atteint à peu près le même chiffre; l'Allemagne en a 3000; l'Autriche et l'Italie chacune 1500; sans oublier les autres pays, — et la Belgique, où il n'en manque pas (1).

Il est vrai qu'un collectionneur, — tout comme un autre homme, — pour être sage, doit se contenter de ce qu'il a.

*
* *

Du temps des Romains, il y avait les *tables*, les annales des Pontifes. Aujourd'hui, nous avons les mandements des évêques.

Celles-là, au moins, devaient offrir des *mets substantiels*; ceux-ci, au contraire, ne donnent que des plats de carême et des tartines politiques.

*
* *

Ce ne sont pas toujours les articles de fond qui ont le plus de valeur et de force.

Au contraire, combien n'en est-il pas, qui n'ont pas plus de solidité qu'une toile d'araignée saupoudrée d'or?

(1) Chiffres naturellement approximatifs.

*
* *

Les promesses d'un premier numéro de journal ressemblent beaucoup aux prospectus de pensionnat : *nourriture aussi abondante que variée, etc.*

*
* *

C'est le goût du terroir, — plus que le tempérament, les mœurs, les idées, la forme, — qui distingue la presse de chaque pays.

*
* *

Rien ne se déchire plus facilement qu'un vieux numéro de journal.

Rien, non plus, ne jaunit plus vite, — pas même les vieilles filles, pas même les dents des vieux chiens.

*
* *

Le papier et le format du journal ne font la rédaction, pas plus que l'habit ne fait le moine.

*
* *

Le *caractère* d'impression des journaux

s'oblitère par la vieillesse, — tout comme celui des hommes.

*
* *

C'est le sort des numéros de journaux de n'avoir que peu de durée.

Seule, la collection de journaux reste.

*
* *

Il est saugrenu de dire, que la presse est un fétiche ou un sacerdoce. Mais elle est plus que le guide de l'opinion publique, plus qu'une puissance. Car la presse est une nécessité sociale.

*
* *

Parmi les *journaux illustrés*, il en est peu qui deviennent illustres.

*
* *

Le plus grand journal, ou pour mieux dire, le journal le plus grand du monde entier, c'est la *Quadruple constellation*, un journal illustré d'Amérique.

Il ne paraît qu'une fois en deux ans, mais chaque fois plus grand.

Eh bien ! quelques efforts gigantesques qu'il

fasse encore pour s'agrandir, il ne parviendra jamais à atteindre... la *feuille de la Victoria Regina*.

*
* *

Tout collectionneur est instinctivement quémandeur.

*
* *

Le *Deus ex machinâ* du reporter : le *Dictionnaire de la conversation*.

*
* *

L'*actualité* dans le journal, c'est le plat du jour, servi chaud et à point.

*
* *

« Cherchez en tout la femme », disait Alexandre Dumas, père.

Eh bien ! on la trouve toujours, et, à chaque page, dans les journaux de modes.

*
* *

Les centenaires parmi les journaux sont encore plus rares que parmi les hommes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

V.

La petite presse. — Sous le second Empire.

VI.

Journaux littéraires. Journaux littéraires proprement dits.

VII.

Une parenthèse de regrets.

VIII.

Journaux illustrés. — Illustromanie. — Les journaux figurants.

XV.

Journaux de droit et de notariat.

XVI.

Journaux militaires.

XVII.

Journaux financiers.

XVIII.

Journaux scientifiques.

XIX.

Journaux de chemins de fer. — Un journal de tramways.

XX.

Journaux de médecine.

Journaux d'hygiène.

XXI.

Journaux agricôles.

XXII.

Journaux pédagogiques.

XXIII.

Les Revues.

XXIV.

Journaux-brochures.

XXV.

Journaux artistiques.

XXVI.

Journaux de musique.

XXVII.

Journaux de sport. — Les amateurs colombophiles.

XXVIII.

Un journal mystique.

XXIX.

Journaux classés à part.

XXX.

Journaux devenus rarissimes.

XXXI.

Journaux excentriques.

XXXII.

Post-scriptum. — Ce qu'il n'y a pas dans une collection de journaux.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

CITÉS DANS CE VOLUME.

DU MÊME AUTEUR.

POÉSIES DE Mme VAN ACKERE-DOOLAEGHE,
étude biographique, 1 vol. in-16, édition épuisée.

VOCABULAIRE DE FANTAISIE,
IN-32.

BIOGRAPHIE DE PIERRE BORTIER,
IN-12.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT.

SOUVENIRS DE LECTURE.
SILHOUETTES LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES.

FERNANDE,
TROIS NOUVELLES.

